

# OUARGLA

- | -

Textes berbères  
de  
Maurice JARDON

Traduits et annotés par  
J. DELHEURE

---

FICHER DE DOCUMENTATION BERBÈRE  
FORT-NATIONAL (Algérie)

1970



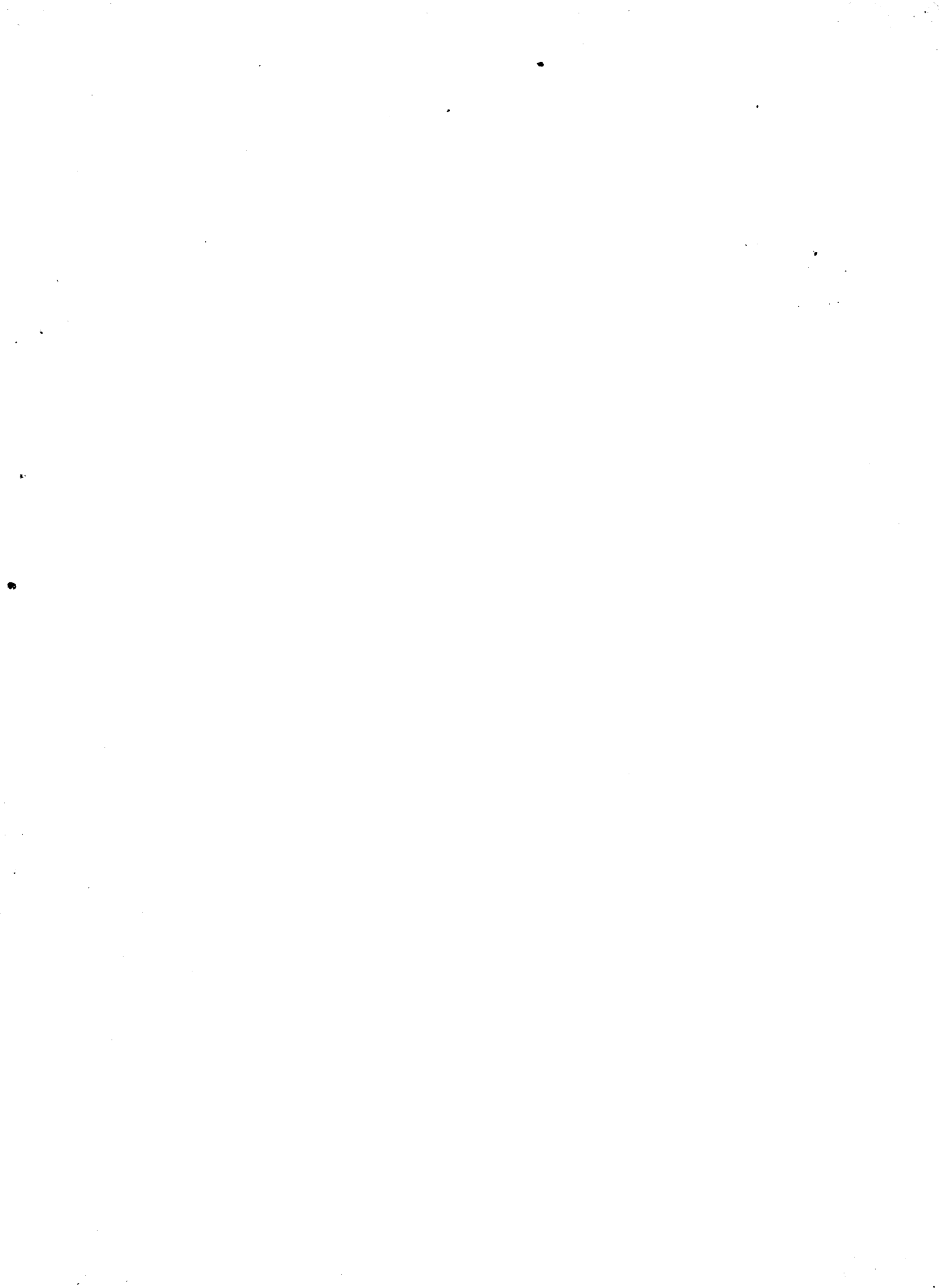
Ouvrage numérisé par  
l'équipe de

[ayamun.com](http://ayamun.com)

Juin 2016



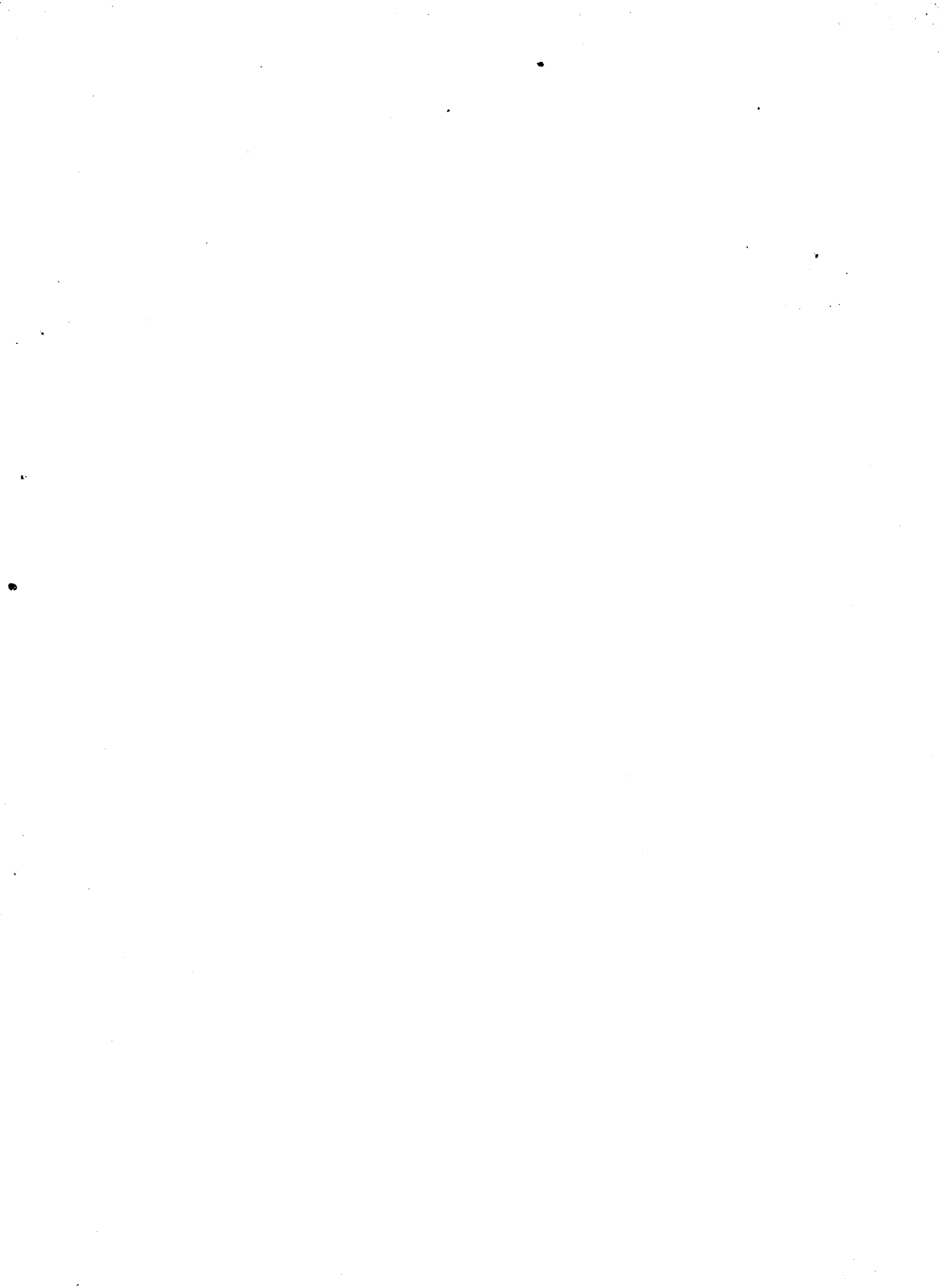
Page, ligne	au lieu de	lire :
4,10	Toustes	Toutes
- 15	Regardez	Regarde
5,14	yərəḍ	yəşrəḍ
15,7	wammar	wamma
22,7	la français	le français
23,3	ttaznənt tənt	ttaznənt-tənt
27,20	u-yəttwiṭṭəf	u-yəttwiṭṭif
29,16	təthəṭṭid	təthəṭṭid
30,6	miquet	piquet
41,24	i-yiqqam	i-yiqqan
65,21	ihbi-yan-əs	ihbi-yan-əs
67,23	s-yiffasn-əs	s-yifassn-əs
70,11	dizaine	douzaine
71,1	Asənnəe	Aşənnəe
77,14	ihəşşabən	ihəşşabən
96,16	sont insuffisantes	seront suffisantes
99,21	uriy-ag	uriy-ak
105,21	ad-aunən	ad-əaunən
112,23	pour notre frère	pour votre frère
115,4	i-yittaf	i-yiṭṭaf
117,1	əlməruf	əlməeruf
119,17	Ttəggənt	Ttəggən-t
124,20	amis	amies
127,12	ssqarən-təñ	ssqrənt-təñ
129,8	t-tambarək	t-tambarəkt
135,1	d-yif n-uḷəm	d-yihf n-uḷəm
142,5	depuis depuis	depuis
155,4	ttəṭṭəfənt	ttwaṭṭəfənt
- 15	f-ai-n	f-ai-n i
161,10	ad-yəba	ad-yəbda
- 16	Sidi-əab-ərrahman	Sidi-əabd-ərrahman
171,3	məa-wurgaz	məa-wergaz
172,26	celui aui a fait	celui qui a fait
180,2	t-tazəllit	t-tazəllit





**OUARGLA**





Les textes berbères du Père Maurice JARDON, traduits et annotés par le Père Jean DELHEURE, sont bien, selon la présentation qu'en fait ce dernier, "sans prétention littéraire ou ethnographique", simples, sincères, spontanés.

Ils sont le fruit d'un travail en commun que deux traits caractérisent : discrétion et constance. Ce sont les qualités de l'amitié, cette fleur de l'amour fraternel. L'amour seul, en effet, a la claire vue de l'homme, de ses richesses et de ses besoins.

Etudier, dans sa propre langue et de son point de vue à lui, amicalement, fraternellement, patiemment, sa vie à la maison, sa nourriture, son métier, ses palmiers, ses animaux familiers, les cérémonies de son mariage, les rites de ses funérailles, n'est-ce pas, selon la pressante exhortation de S. S. Paul VI, engager "un dialogue centré sur l'homme et non sur les denrées ou les techniques" ? (Encyclique sur le Développement des Peuples, N° 73).

Ce vrai dialogue, de vie et de cœur, conditionne le succès du développement, premier droit des peuples déshérités, et dont la clé demeure l'éducation de l'homme, son élévation spirituelle et morale. Car ce que tout homme au monde veut avec le plus de légitime avidité, si humble que soit son niveau de culture, c'est la certitude d'être aimé, pour lui-même, avec désintéressement et gratuité.

L'homme porte, au plus profond de lui-même, un appétit de dignité qui est un sceau divin sur son cœur. Mais il est comme le palmier dont



le cœur distille le miel des dattes, en dépit du sel rongeur de la terre pauvre ou les Ouarglis le plantent. Le cœur de l'homme, lui aussi, recèle une douceur de dignité qu'il faut atteindre, malgré les rigueurs et les duretés que l'égoïsme des humains, parfois, amoncelle autour de lui.

Le Père JARDON et le Père DELHEURE nous ont révélé le cœur des Ouarglis. Ils ont droit à notre plus vive reconnaissance. Mais aussi les Ouarglis. N'est-ce pas de l'un d'eux, le plus connu des photographes algériens, que nous est venu le secret d'un art qui consiste à donner le premier son amitié, pour en fixer le renvoi gracieux sur des portraits rayonnants de lumière et de joie?

Il en est ainsi des textes proposés à notre lecture. Un proverbe arabe le dit à sa manière, lorsqu'il s'agit de souffrance humaine: "Quand tu visites un aveugle, ferme toi-même les yeux." C'est la seule façon, en fin de compte, de ne pas dialoguer, sagement mais tristement, avec son miroir.

Georges MERCIER  
Ancien Evêque de Laghouat

- TRANSCRIPTION PHONETIQUE -

CONSONNES

- b bilabiale occlusive sonore;
- č prépalatale chuintante semi-occlusive sourde;
- d apicale alvéolaire occlusive sonore;
- ḍ - - - - emphatique;
- f labiodentale sourde spirante;
- f<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;
- g postpalatale sonore occlusive;
- g<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire, (rare);
- h laryngale spirante sonore;
- ħ pharyngale sourde spirante;
- ħ vélaire sourde spirante;
- K postpalatale sourde occlusive;
- K<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;
- l apicale alvéolaire à bords abaissés, sonore (liquide);

## IV

- ! apicale alvéolaire sonore emphatique;  
 m bilabiale nasale sonore;  
 m<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;  
 n apicale nasale sonore;  
 ṇ - - - emphatique;  
 ñ - - - tamahaq (devant g, k, γ);  
 ṇ̃ - - - ouargli (après d, ɖ, t, ʈ);  
 γ vélaire spirante sonore;  
 γ<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;  
 q vélaire occlusive sourde;  
 q<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;  
 ʀ apicale vélaire à battements, sonore;  
 ʀ̣ - - - emphatique;  
 ʂ antéro-dorsale spirante (sifflante), sourde;  
 ʂ̣ - - - emphatique;  
 ʃ prépalatale chuintante sourde;  
 ʃ̣ - - - emphatique;  
 ʈ apicale alvéolaire occlusive sourde;  
 ʈ̣ - - - emphatique;  
 ω sonante vélaire sonore;  
 y - palatale - ;  
 ʒ antéro-dorsale spirante (sifflante), sonore;  
 ʒ̣ - - - emphatique;  
 ʒ̣̣ prépalatale spirante sonore;  
 ʕ pharyngale spirante sonore.





Assimilations:

dt p a s s e normalement à tt

dṭ - - - tṭ

dṭ̣ - - - tṭ̣

nm - - - m̄m

nb - - - m̄b

n-ɛl - - - n̄-m

Au contact d'une consonne emphatique, une voyelle, pleine ou zéro relatif, sera elle-même emphatisée, même si en pratique, dans la transcription, le point diacritique de l'emphase n'est pas souscrit.

Au contact de y et w, la voyelle zéro tend à i, u, parfois même passe à voyelle i, u, par exemple:

n-ṭiziuṭ ou n-ṭiziuṭ, de la fille;

ɛwɛṭ est perç u comme uwuṭ;

devant γ, la voyelle zéro tend nettement vers o : əffoy.

T A B L E des C H A P I T R E S

---

- La vie des Ouarglis chez eux . . . . .	3
- Ce que mangent les Ouarglis . . . . .	37
- L'artisan ouargli . . . . .	71
- L'âtre à Ouargla . . . . .	85
- La mort à Ouargla . . . . .	97
- Ce que les Ouarglis retirent du palmier . . . . .	181

---



## -- VIE des OUARGLIS dans leur MAISON --

Pour t'aider un peu à connaître l e s Ouarglis, je t e dirai qu'il y a ici des nomades et des sédentaires. Les nomades aiment les grands espaces ; ils vont au désert pour faire paître leurs troupeaux. Autrefois, ils partaient et revenaient, transportant des marchandises qu'ils emportaient ou ramenaient des oasis lointaines. Maintenant qu'il y a des camions en grand nombre, ces caravanes ont cessé. Ils n'apportent que du bois qu'ils vendent sur la place du marché. S'ils ont ici quelques palmiers, ils les laissent à la garde des sédentaires et partent pour le désert après la récolte des dattes.

Parmi les sédentaires, il faut distinguer différents groupes qui n'ont pas la même mentalité. Il y a des Troud commerçants qui ne cherchent qu'à gagner de l'argent. Leur richesse leur permet de se procurer plus facilement que les autres la nourriture, la boisson et le vêtement. Il y en a d'autres à qui le commerce ne rapporte rien : c'est de la culture des jardins qu'ils doivent tirer leurs moyens de subsistance. Nos Ouarglis s o n t de ceux-là. La terre qu'ils cultivent n'est pas très bonne ; elle est salée. La culture de ces jardins ne rapporte quelque chose qu'à ceux qui fournissent de pénibles

## -Tamoddurt n-At-Wargron taddart-nison-

Ab-akk ak-gauna ikkij i-yissan m-middoi m-m<sup>w</sup> Argrom ak-  
iniy allan irshalon, allan at-umaday (at-tomdint). Irshalon sh-  
son ayyeg; ttahon n-ssshort ab-akk szwayal-nson ad-sson. Bakri  
ttahon ttasm-d, ttawin-d ttarran shiyat n-stmura; imar-u i  
llan id-alkamyun uylab, ul-ellin ttahon, allan ttawin-d day  
isparm i zonzan ammas n-ssuk. Matta n-ayz-nson tir-  
dayin, ttazzan-trit-ed i-yid-bab-on n-umaday, zeggan  
mmi trirkod liini.

S-yid-bab-on i ttarman da, i llan zunon t tiqbal i-y-ul-eggwont  
abrid iggon, llan ibunatiyon trud i tkellabon dai n-ssurdi. S-wam-  
mu idrimon-nson d-witli-nson ttawin-ason-d issa d-yiswa, d-yirad  
bl<sup>a</sup> a-u-d azzalon fell-as am-yididnin. Llan ididnin i llan tab-  
nut w-ason tatti; ini tamoddurt-nison tttf-ason tigomma.  
At-Wargron-mma d ini-n ya. Wamma tamurt i haddomon u-  
tabhi uylab, t tamallabt, w-ason-tatti lflabot day i mmu gargon

efforts. Beaucoup n'ont pas ce courage. C'est pourquoi certains quittent Ouargla pour s'en aller vers des régions éloignées afin de trouver de quoi vivre. Ils vont à Tunis ou à Alger où ils sont employés comme domestiques dans les maisons ou comme balayeurs de rues. D'autres s'engagent dans l'armée parce qu'ils y gagnent beaucoup d'argent. Mais le service militaire leur paraît difficile à supporter. D'autres, plus instruits, sont employés comme secrétaires dans les bureaux de l'Administration. La majorité des Ouarglis sont des jardiniers. Nous comprenons dès lors qu'ils ne sont pas riches et qu'ils vivent dans la misère.

Toutes les familles ouarglies ont le même genre de vie. Elles marchent toutes dans le chemin laissé par les ancêtres. Pour les connaître, il nous suffira de regarder de près l'une d'entre elles. Examinons ceux qui vivent ensemble dans cette famille. Voyons-les agir à l'intérieur de leur maison comme dans la rue.

Regardez cet homme assis sur un banc de pierre. C'est un vieillard. Il est mal habillé, négligé. Il est grand, maigre, a le visage ridé. Quel âge a-t-il? Personne ne peut le dire exactement. Les uns disent qu'il a plus de cent ans, d'autres quatre-vingts ou quatre-vingt-dix. À le voir de près, on lui donnerait soixante-cinq ans. Il se chauffe au soleil.

Je vais maintenant te raconter sa vie, car je le connais. Il se nomme El Hadj Sayah Abdelqader, ou, comme on dit en ouargli, El Hayn-Aqader Sayah. Il a deux frères: Amar et Tebbi. À la mort de son père, El Hadj ne put s'entendre avec ses frères. Pour vivre en paix, Tebbi s'éloigna et alla s'installer dans un autre quartier de Ouargla. Depuis lors, ils ne se sont jamais réconciliés. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, ils n'ont aucun rapport entre eux. Il prétend avoir été lésé dans ses biens. Mais allez voir quel est celui qui est coupable d'injustice. El Hadj,

fəll-as. Uyləb si-sən ul-həddəmən tiğəmna, biha ul ttəttəfən ul-nəmən mğas.  
 Gəddəra n-n<sup>w</sup>am-mu i llan i ttəffəfən tinura ab-akk ad-d-afən matt<sup>a</sup>  
 al<sup>a</sup> ad-xəm. Zəgqan n-ʔunəst d-Drayər, mani ttəqiman tiddarin ini  
 fərrədən d upulad. llan ini-n i ttəttəfən n-nəskər, biha din rəbbəhən  
 idrimən əbhan; wamma ihdam n-nəskər yəttas-ason-d ikkəh yəzəa.  
 llan ini-n i llan ihf-nəmən yəssuf-ason həddəmən id-əlbiru. Uyləb  
 s-At-Warqəm d ihəmmason; s-matta i nəmən din din ya ul-ək-  
 sibən aṭli, ttəddəron dai s-ərrəmūtət.

Gəg tiddarin n-n<sup>w</sup>Arqəm taməddurt-nəmən d iggət. Gəg-m-  
 sənətt əgqurənt abrid i-d-əzzin imizzar. I-yissan-nəmən aṭn-yəl-  
 zəm an-nəzər iggət si-sən, an-nənkəd middən i ttəddəron tad-  
 dət iggət, an-nənkəd mək i ttəgqən taddərt ini aṭlad.

Ṁnkəd wən i llan əqqimən əddukkan! D awəssar, u-yirid d  
 awəhdi, yəzə-əd ya. D azəgluk, d azdād, udm-əs yəzəd ya.  
 Mənnəst n-əyr-əs n-yisəgqason? Ula d iggən u-y-izəmmər  
 ad-yini mənnəst; llan ini-n i qqarən n-əyr-əs uzar n-miyat  
 n-yisəgqason, llan i qqarən n-əyr-əs tmanin ini təgin. Mat-  
 ta təkhdəd s-addiw-əs at-tinid d bab n-həmsa u-səttin n-  
 yisəgqason. Yəlla idəffa n-tf<sup>w</sup>it.

Imar-u ak-iniy f-təməddurt-əs, biha lliy sənəh-t. Ism-əs  
 ʔhaz Sayəh bən əabd-əl-qadər ini an mək əqqarən s-təg-  
 qarənt ʔhaz n-əqadər Sayəh. N-əyr-əs sən aṭma: əa-  
 mar t-ʔəbbi. Səgət-in i yəmmut baba-s u-yəttit d itbat mğas  
 aṭma-s. Ab-akk ad-əqqimən talwit, ʔəbbi yəzəwa n-nəgəs  
 wididən. N-səgq tən ul-ədwilən. S-wam-mu ul-əssinən  
 iman-nəmən matta llan. Yəlla yəgqar qin-as təhraiṃit aṭ-  
 tli-s; wamma, azzəb, fətəs mām-mu dələn? ʔhaz yənnə

lui, prétend n'avoir jamais fait de tort à personne. Quant à Amar, il est parti pour Tunis où il a trouvé du travail. Il est resté là-bas. Il s'est fait embauché comme domestique. Il a fait quelques économies grâce auxquelles il a pu monter un petit commerce. Travailleur et courageux, il s'est installé définitivement là-bas où il possède une maison et un jardin. On ne le voit plus à Ouargla. Il n'écrit pas à son frère resté à Ouargla.

El Hadj est le chef d'une famille qui serait nombreuse si la mort n'était pas venue lui enlever ses enfants. D'un premier mariage, il en a eu douze. Sa fille Fatma est la seule survivante. Les onze autres sont morts avant le mariage. Après la mort de sa première femme, il en épousa une autre, Bahri Fatma, qui est encore à la maison. De ce deuxième mariage, il a eu neuf enfants parmi lesquels six sont morts comme les précédents. Il a donc eu en tout vingt et un enfants dont quatre seulement sont encore en vie. Dans beaucoup de familles il en est ainsi.

Les parents veulent beaucoup d'enfants. Ils ont confiance en Dieu et ils disent : Celui qui arrive apporte avec lui son bien ; Celui qui donne des enfants donne aussi de quoi les élever. Mais ils ne suivent pas les conseils que leur donnent les gens connaissant l'hygiène moderne : c'est pourquoi beaucoup d'enfants meurent prématurément parce que leurs parents ne se sont pas rendu compte (de leur état). Actuellement, cependant, les hommes et surtout les femmes acceptent l'intervention du médecin et suivent ses conseils. Malgré tout, étant données leurs conditions d'habitat, de nourriture et de boisson, il y a encore beaucoup d'enfants qui meurent. Dans beaucoup de familles, les enfants meurent comme dans celle d'El Hadj. Il y a même des vieillards de soixante-cinq ou soixante-dix ans, mariés avec des jeunes filles et qui ont des enfants à la mamelle.

Que je te parle de la famille d'El Hadj. Comme je viens de te le dire, il a eu beaucoup d'épreuves dans sa vie de famille. Sa première femme lui a donné

y-akk u-yadlim ula d iggön addunnit-ss. Matta f-Gamar yazwa n-Zunast mani yufu ihdam. Yzqqim din, yutzaf q-iggot taddart. Tlayon ikksh n-yidrimon, sid-onion yabda yassay yazzonza. Matta d bab m-muyil, yet la yzqqim din ya, mani yolla yaksab taddart n-yiman-ss t-tgommni n-yiman-ss. U-nelli nzzar-i gag Wargron d-w-az-d-yuri i-mm'az i llan Wargron.

Thaz ad-yili d baba n-taddart t-tamqornant matta utelli tamttant as-iwin tarwa-s. S-asitaf amizzar yiru tnagš; illi-s Fatna, ai-n t-tri i-d-zqqimon si-son, thdags ididnin mmutri Kolb a-u-d-ssit-fm. Ssagt-in i tmmut tamttut-ss tamizart, yiwi iggot dididat, ism-ss Bahri Fatna i llan al-imar-u taddart. S-usitf-u yiru tnaga n-tarwiwin; si-son sotta mmutri am-yididnin. Yiru ddunnit-ss wshd-u-ğšrin n-tarwiwin, si-son rbea llan addorm. G-ğyplab n-teddarin yettsara am-mu ya.

Iwaldin shon tarwiwin uylab, ttamnon s-Rabbi; qqarm: «Wm i-dd-usin, yettas-ss s-shir-ss; Wm (Rabbi) i tri-ttišon, d Wm i tthzddan foll-asm.» Wamma iwalm asm-ttišon middri i smon adawi n-at-imar-u, u-tri-yism; f-f am-mu uylab n-nbzq ttmattan d ikhishon, biha lwaldin-onon ul-yison asm-d-awin lobbbar. Dai n-yimar-u irgazon, t-tsdnan uzar-onon, hšont atbib, zggurmt s-wawal-ss. Tlayon awal-ss; wamma matta tttahod n-teddarin-onon, d-yiŕsa-onon, d-yiswa-onon, llan uylab n-nbzq ttmattan. llan uylab m-middri asm-ttmattan lbzq, am-<sup>2</sup>Thaz. llan ula d iwassaron n-homsa-u-sellin n-yulan i llan ssatafon mga-ttdnan t-tikhishin, i llan n-yrz-onon ikhishon ttttdon nanna-t-son.

Ak-ssiula f-taddart n-<sup>2</sup>Thaz Saysh. Mak ak-mniy igaddab uylab taddart-ss n-addunnit: tamttut-ss tamizart tirw-as

douze enfants dont un seul est encore vivant : c'est sa fille Fatma qui peut bien avoir une quarantaine d'années. Elle est mariée depuis longtemps. Comme toujours, elle est sortie de la maison paternelle et est allée vivre dans la maison de son mari. Dans celle-ci, elle n'a pas été tranquille, car sa belle-mère ne l'aimait pas : le travail lourd, elle le lui laissait, comme la mouture des mesures de blé, sans compter le travail de la maison. Son beau-père ne lui adressait pas de bonnes paroles ; c'est pourquoi, l'ayant trop boudé, elle fut répudiée et revint à la maison de son père, El Hadj, où elle est aujourd'hui. Elle accoucha chez eux, mais, comme c'était un garçon du nom d'Abderrahmane, elle le laissa à son père.

En effet, quand il y a divorce, les garçons vont avec leur père, les filles avec leur mère. Si, à ce moment-là, la fille doit rester avec son père, sa mère doit le dire.

Fatma est donc à la maison paternelle ; sa marmite, cependant, (elle la fait cuire) à part, car l'autre femme de son père ne s'entend pas avec elle parce qu'elle est sa belle-fille. Son père, cependant, ne la met pas à la rue, parce qu'elle est de son sang.

Chez El Hadj, il y a une autre femme ; son nom est Bahri Fatma. Elle a environ soixante ans. Elle lui a donné neuf enfants ; la mort lui en a enlevé six. Leur mère a toujours le cœur brisé à leur sujet : quand tu lui parles de ses enfants qui sont morts, elle se met à pleurer. L'aîné des garçons vivants se nomme Belkhir. Il a environ trente ans. C'est un homme fait, au teint noir. C'est lui qui restera à la place de son père quand il sera mort. Voilà onze ans qu'il est marié. Il a un garçon de cinq mois, nommé Sayah. Sa femme, Oum-elkhir, (ou Nanna-khir), est là avec ses beaux-parents et ils n'ont jamais de dispute. Mahrez est plus jeune que lui : il n'a que vingt et un ans. Lui aussi est un homme fait. Il apporte à son père l'argent de son travail afin d'aider à nourrir la famille, "parce qu'on n'applaudit pas d'une seule main." Il a appris le français et des travaux manuels. Ainsi,

tnəçö n-tarwiwin, iggön si-sm i llan əddərm, d illi-s Fatna, at-t-tas  
 n-əyz-əs rəbcin n-yisəggason. Nəttat təssitəf n-səgg ətkzi. Am dima təf  
 fəy-əd s-təddart m-baba-s, təwa n-təddart n-urqaz-əs. Gi tu, u tərsi di-s  
 biha tədəggalt-əs u-tət-tyis; ihdam i zəan təggar-i fəll-as, am-yizda  
 n-tərbəçitin, bla-yihdam n-təddart. Adəgqal-əs w-as-yəttiş əwal i bhan.  
 S-wam-mu tuf-əd uyləb fəll-as, tətəwabəda, tədərbə-d n-təddart n-əhəz  
 baba-s, mani təlla əss-u. Firu mēa-sm; wamma biha d əiziç ism-əs  
 əabd-ərrahman, təzə-t-id mēa-baba-s.

Gəddəra m-məam-mu, mmi yolla ibda, içiwon zəgqan mēa-  
 baba-t-sm, içiwon mēa-nanna-t-sm. Matta ləwəqt-ən t-təziçit,  
 əs-yəzəm at-təqqim mēa-baba-s, at-tini nanna-s.

Fatna təlla təddart m-baba-s; təhbəşt-əs əkk-is iman-əs,  
 biha təməttut tədidəst m-baba-s u-təbt mēa-s biha təlla t-tərbəçit  
 əs. Wamma baba-s u-tət-yəçri əylad biha d idammən-əs.

Əhəz, təlla təməttut tədidəst yər-sm, ism-əs Bəhri Fatna. At-t-tas  
 n-əyz-əs iggət səttin n-yiçlan, Firu-as təgə n-tarwiwin, təməttant  
 tiwi-y-as sətta. Nanna-t-sm dima ul-əs ihəlk-as fəll-asm; məkk  
 əs-təssiyləd f-tarwa-s i mmotrən, at-təbda təttrə. Aşəgluk n-tarwa-  
 s i llan əddərm ism-əs Bəhri. At-t-tas n-əyz-əs iggət tlatin n-yisə-  
 ggason. D ərgaz yəmda, d əyşəgə. Əi-n d-mitta əl-ə əd-əqqimən ək-  
 kat m-baba-s, mmi yəmmut. Çu d iggət əhəççəç m-yiçlan n-səgg i yə-  
 sətəf; n-əyz-əs əkšiš n-yiççət həmsə n-yiyarən, ism-əs Sayş. Çə-  
 məttut-əs Um-m-əhri (ini Nanna-hri) təlla mēa-təgqalin-əs u-  
 tənuyin d əmyi. Məhrəz əkk-is d əkhij fəll-asm. N-əyz-əs dəi wə-  
 çəd-u-əçrin n-yiçlan. Ula d nətta yəmda; yəttawi-d i-baba-s idri-  
 mən n-yihdam-əs əb-əkk əd-əçaymən i-yişia n-nəçyal, biha "firs  
 iggön u-yəşəççis". Yəlməd tarumit d-yid-ihdam. S-wam-mu



il peut arranger à la maison ce qui est défectueux. L u i aussi est marié depuis un an. Sa femme, Aïcha, est jeune. Elle a environ quinze ans. Elle apporte de la joie à El Hadj dans sa maison. Jusqu'au moment de se marier, elle allait chez les Sœurs et apprenait le travail des tapis. Maintenant, elle est à la maison, elle travaille la laine. A la Fête, Oum-elkhir et Aïcha vont à la maison de leurs parents. Elles apportent un plat de cous-cous ou quelque chose qu'elles ont préparé dans la maison d'El Hadj. C'est ainsi que les jeunes femmes d'Ouargla s'assurent gain et bénédiction de la part de leurs parents.

El Hadj a encore une fille, nommée Messaouda. Celle-ci n'est pas normale. Elle est née sourde-muette. De plus, elle est incapable de marcher; ses jambes ne la soutiennent pas, quand elle veut marcher. Elle n'a pas toujours été ainsi: quand elle était petite, elle marchait correctement. Alors qu'elle marchait, à l'âge de cinq ans, elle reçut un coup sans qu'elle s'y attende. Elle en resta sans marcher. Vers l'âge de douze ans, elle se mit à marcher, mais un peu seulement, grâce à Dieu. Messaouda, de la fraction des At-Azzi, a été mariée à un nommé Mohammed, de la fraction des At-Tourast. Contrairement aux autres (femmes), Messaouda n'a pas quitté la maison paternelle. En effet, Mohammed était sans rien et ne possédait pas de palmeraie. El Hadj Sayah lui fit comprendre qu'il pouvait habiter chez lui, en travaillant et en prenant soin de ses jardins; quant à son manger et boire, il y pourvoirait lui-même. Il resta donc chez El Hadj environ six ans. C'était un paresseux, vivant aux dépens des autres, comme un moineau. El Hadj lui dit donc: Puisque tu ne veux pas travailler, reprends la rue.

Voilà tous ceux qui vivent dans la maison d'El Hadj: cela fait neuf personnes: El Hadj, sa femme Bahri Fatma, sa fille unique Fatma, son fils Belkhir avec sa femme et son fils

ad-yəzmər ad-yəgdəl taddart-əs ai-n i-y-usrm. Ula d nətta yəssitəf, tu  
 d asəggas. Təmottut-əs Ğisā t takšit; at-tas n-əyr-əs day iggət hōm-  
 stəgī m-yūlan. Fəssəfrah ʔħaž taddart-əs. Asagga i tħs at-tssitəf  
 təttaħ tīmzabutin tlməd ihdam n-tərbijin. Imar-u tōlla tad-  
 dart thəddom tədduft. Faska, Umm-əlħir d-Ğisā ttahont n-təddar-  
 in n-yid-baba-t-ənt, ttawint awəra n-ušū ini lħiyt i gint tad-  
 dart n-ʔħaž. S-wam-mu tssədnan tikħijin m-mʔArgron ttahont  
 əwəbħ t-tmmint s-ləhl-nsənt.

ʔħaž n-əyr-əs diħ taziyt i llan ism-əs Məsguda. Tu u-tmudi;  
 n-əyr-əs stmmətəgī m-yūlan n-səg i d-təllul, təllul-əd ttagəggunt  
 Uəar m-mʔam-mu, u-təmmər i-təguri; idarn-əs u-tt-ttəttə-  
 fən tamurt, day mmi tħs at-tiqur, ad-əaibən idarn-əs. U-təqqim  
 dina q-qʔam-mu; sət-in i tōlla t takħift təgqur d-awəħdi. Sə-  
 g-in i tiqur hōnsa n-yisəggason tus-az-d tili dar-əs bla a-u-d-  
 tədma fəll-əs, təqqim u-təgqur. Asagga tqu tħgī n-yūlan tōbda  
 təgqur day ikħħ s-waddai n-Rəbbi. Məsguda i llan n-at-əazzi  
 tssitəf mēa-Mħomməd n-at-Zurast. Uħu am-yididnin, Məsgu-  
 da u-təffiy s-təddart m-baba-s; s-wam-mu Mħomməd laš n-  
 əyr-əs ula d-əra, u-yəksib la taddart la təgmmi. ʔħaž Sayħħ  
 yonna-yas ad-yəzmər ad-yəqqim taddart-əs, ad-yəħdōm ibədd  
 dai f-təgmma; wamma f-išā d-yiswā, as-yuš d nətta. Yəqqim  
 taddart n-ʔħaž at-tas iggət sətta n-yiyaron. Nətta d əddarəħ,  
 yəħs ad-yəš ləgrəg m-middōn am-əg-qiyā. ʔħaž yonna-yas  
 : « Sagga u-tiyəd ihdam, ʔttəf aylad ! »

Šətnani gəg ini-n i ttdəddōm taddart n-ʔħaž; ad-d-əsn  
 təgga n-təkrumin : ʔħaž t-tmottut-əs Bəħri Fatna, d-yilli-s ta-  
 fərdit Fatna, d-mmi-s Bəlħir, nətta t-tmottut-əs, d-mmi-s

plus jeune, Mahrez, avec sa femme Baba Ammi Aïcha et enfin sa plus jeune fille Messaouda.

Que je te décrive maintenant en quelques mots leur maison, où ils passent la nuit. La maison d'El Hadj n'est pas bien riche mais elle est toujours propre. Elle est bâtie, comme les autres, en pierre et plâtre. Les murs sont crépis au plâtre de Ouargla. Derrière la porte se dresse un mur afin que les gens de la rue ne puissent voir à l'intérieur. Au milieu de la maison se trouve le patio qui peut avoir seize coudées sur dix. A côté du patio sont les chambres. Après le mur(-chicane de l'entrée), il y a le moulin domestique sur son banc de pierre. A côté, le métier à tisser avec ses montants et ses rouleaux. A ta droite, c'est l'entrée du patio. Cette entrée du patio franchie, tu trouves la partie couverte, où l'on fait la cuisine en été. Tout près, à gauche, c'est la chambre d'El Hadj. A côté de la chambre, il y a des marches qui permettent de monter à la terrasse. Ensuite, le magasin où sont tous les ustensiles de ménage. Sur le côté de la partie couverte, à droite, il y a la fosse d'aisance. Après la fosse, un réduit où l'on met la réserve d'eau. A la suite de ce réduit, c'est la chambre où couche Fatma. Dans la partie opposée du patio se trouve la galerie, un peu surélevée par rapport au patio. Pour recevoir les hôtes, il y a des chambres : celle-ci, devant toi, (sert à entreposer) les dattes ; l'autre, sur ta gauche, Mahrez y dort ; Belkhir, lui, dort à l'étage.

Leur nourriture ? Un jour, je te parlerai longuement de ces nourritures ouarglies. Pour le moment, je te décris en quelques mots leur alimentation. Elle n'est pas variée et n'abonde pas en légumes de choix. Voici ce qu'un jour Mahrez nous en disait : "Le matin, nous faisons réchauffer du couscous, s'il en reste de la veille ; nous mangeons un morceau de pain et buvons le thé.

akhiy wididrii Maḥrūr, natta t-tomittut-ss Baba Gammi Ğiṣa, d-yilli-s takhiḥt Mesḡuda.

Imar-ū ak-ssiula s-monnaut n-yiwalon f-taddart-rison i na sson di-s. Taddart n-<sup>2</sup>ḡaḥ u-taksib aṭli, wamma dima nattat tin-dif. Fesku am-tididritin s-udḡay t-tomšont. Imuran ttwanəllə-son s-tomšont n-m<sup>w</sup> Arḡron. Daffər-təwurt yolla ammud ab-akk middrii n-uyfad ul-əzziron aḡ allan taddart. Ammas n-taddart yolla ammisiddar, ad-d-yas sətṭəḡ n-yiyilon f-ḡəira. Idis n-ummisiddar llan id-ikumar. Daffər-ummud tolla tasirt aḡonna n-əddukkan-ss. S-addiw-ss yolla azəttā s-ətməndwin-ss d-yifəḥ-ḡəron-ss. N-trifusit-ək yolla di-s imi n-ummisiddar. Mmitu-ṭfəd imi n-ummisiddar, at-tafəd tahəḥḡa mani rəkkəbri di-s əssif. S-addiw-ss, tazəlmət, yolla di-s ikumar n-<sup>2</sup>ḡaḥ. S-addu-ukumar, llant di-s titunan i ssalayont n-mnəḥḥ. S-addiw-ss t-tazəḡḡa mani llan di-s id-ḡira n-yirkab. Saddu-thəḥḡa, tan-fuit-ək, yolla di-s apəzzu. S-addu-uyəzzu yolla di-s iləmsi, mani ttəḡḡon di-s aman. S-addu-yiləmsi yolla di-s ukumar i tətṭəttəs di-s Fatma. Daffər-ummisiddar yolla slam i-dd-usin yuli ikkəḡ f-ummisiddar. I-yəqimi n-əddyaḡ llan sən-yid-ukumar: wən i llan dəsət-ək n-təini, wididrii i llan s-təlmət-ək yəttəttəs di-s Maḥrūr; Bəḥir yəttəttəs əḡali.

Iṣṣa-nəon? Iḡḡom-m<sup>w</sup>ass ak-ssiula uyələb f-yid-iṣṣa n-At-Warḡron, wamma f-yimar-ū ak-ssiula s-monnaut n-yiwalon f-yiṣṣa-nəon. U-yəttəddəl dima, u-yəṣṣur n-nəff<sup>w</sup> aḥk. Štay-u matta aṣn-yonna iḡḡom-m<sup>w</sup>ass Maḥrūr: « Yəbṣiṣa nəsḡma uṣṣu, matta yəḡḡim-əd s-dəḡ-ḡid, mttətt əfəlsus n-uyḡun, nṣu lətai.

Au milieu du jour, nous mangeons des dattes et une assiettée de légumes cueillis dans nos jardins et nous buvons le thé, quand il y en a. Le soir, tard, nous mangeons un plat de couscous avec un peu de viande "pour essuyer la bouche". Voilà ce que mangent les Ouarglis."

Voyons un peu en quoi consiste la vie des gens qui sont dans la maison d'El Hadj. Ils s'aiment entre eux vraiment, mais tu ne le verras pas comme chez les Européens. Entre El Hadjet Bahri Fatma, Belkhir et Oumelkhir, Mahrez et Aïcha, il n'y a pas (devant des tiers) des (signes ou) paroles d'affection, comme chez les Français. Cependant, entre mari et femme, il n'y a pas de dureté. La femme ne baisse pas les yeux devant son mari : quand ils sont encore jeunes, on les dirait frère et sœur ; ce n'est qu'en vieillissant qu'ils apparaissent vraiment comme mari et femme.

Le père aime bien ses enfants. Devant un étranger, il fera semblant de ne pas les connaître ou fera comme s'ils n'étaient pas ses enfants : il leur parle sèchement. En agissant ainsi, il veut montrer à l'étranger qu'il est réellement celui qui commande à la maison et qu'il désire qu'on le reconnaisse comme tel. Si aucun étranger n'est avec lui, il change d'attitude et parle gentiment à ses enfants, les laissant eux-mêmes s'exprimer devant lui, même les filles dont, cependant, les paroles sont prises en moindre considération que celles des garçons lorsqu'elles conversent avec leur père. Il y a de nombreuses années, quand ses enfants étaient petits, El Hadj jouait avec eux, les faisant danser ; mais il ne les caressait jamais. Quant à la mère, sa parole est sans contrainte avec ses enfants.

Les enfants aiment beaucoup leurs parents. Ils n'embrassent jamais leur père ; ils l'aiment cependant de tout leur cœur et de toutes leurs fibres sensibles. Ils pensent à leurs parents avant de penser à eux-mêmes. Si, quand ils étaient tout jeunes, leur oncle maternel ou leur tante paternelle donnait quelque chose à Belkhir ou à Mahrez, ils ne l'auraient jamais mangé les premiers : ils partaient en courant, joyeux, le porter à leur famille et ce qu'ils avaient reçu était partagé entre tous les habitants de la maison. Maintenant qu'ils sont grands, ils apportent à leur famille l'argent qu'ils ont gagné de leur

Dəg-gass nttətt tiimi d-yiqqət-təbsi n-tzizut i-d-nəbbi s-tgmma, nsu lətai,  
matta yəlla. Dəg-gid nttətt awzəra n-yišsu d-yikkəş n-təhmist i-yişfəd n-yimi.  
Ai-n d ai-n i ttətrri At-Wargron.

An-nəzər iKKəş mak stqu taməddurt m-middri i llan taddart n-  
ħaž. Ĥsm iman-məm yadi; wamma u-tri-təzizəd am-məsəra. Žar  
ħaž d-Bəhri Fatna, žar Bəhri d-Umm-əħi, žar Mahraz d-Ğiā laši  
iwaln i lhan am-məsəra. Wamma žar-argaz t-tməttut-əs laš iwa-  
lən kəşən. Təməttut u-təttidər tittawin-əs f-urqaz-əs; sagga llan ddiy  
d ikħiyən at-tinid d aitma; mmi wəsrən əg-d-banm yadi d argaz  
t-tməttut.

Baba yəhs d awəhdi tarwa-s. Dəssat-ubərrani yəttəra iman-əs  
am-məsi u-tri-yəssin ini uħu t tarwa-s, yəttis-asm awal yəqqur.  
S-yiq<sup>a</sup> am-mu yəhs as-yəskən i-y-ubərrani yadi d nətta əg əllan iħək  
kəm taddart, yəhs middri ad-əssən fəll-əs. Matt<sup>a</sup> abərrani u-yəlli  
məg-s, yəttəddəl tikli-s, yəssawal-asm awal awəhdi i-tarwa-s, yəttəz-  
žə-tri ssawaln dəssat-əs, ula d issi-s, wamma awal-mənt yuda f-  
f<sup>w</sup> awal n-yikkəş, mmi llant ssawalnt-əs i-baba-t-snt. Fu d ilan  
d-yisəggasm, si llan tarwa-s d ikšisən, Ĥhaž yəttirar məg-sm, yə-  
sərkas-in; wamma u-tri-yəttməlləs gəg. Matta f-nanna, awal-əs yə-  
qqur d awəhdi məg-tarwa-s.

Ərwiwin əħsm d awəhdi lwaldin-məm. Ərwiwin ul-əssudunən  
gəg baba-t-sm; wamma Ĥsm-t s-wul-mən d-uzuran-mən. Žħm-  
mən f-əwaldin-məm kəlb a-u-d-ħmmən f-yiman-mən. Matta  
səg-in i llan d ikšisən, Ĥali-t-sm ini bətti-t-sm təs-əs əħiyət i Bə-  
hri ini i-Mahraz, u-t-tətrri d imizzar; ad-əzwan tətəzələn, fərrəşən,  
as-t-awin i-ləhl-mən, ai-n i-y-uyin ad-yəttwəzun f-middri n-tə-  
dard. İmar-u i zəgəlkm, ttawin-d i-ləhl-mən idrimm i-d-iwin s-əgəg

sueur. Quant à Messaouda, son père et sa mère l'aiment, non parce qu'elle est la plus jeune, mais parce qu'elle n'est pas normale : ils sont patients avec elle et la supportent.

Dans les autres maisons où il y a des enfants petits, la mère aime le dernier plus que ses frères. Un jour, j'étais allé dans une autre maison. Quand j'y arrivai, je trouvai la mère tenant son fils dans ses bras, tout brûlant de fièvre. Je l'entendis se lamenter et dire : "Peut-être qu'il va mourir comme son frère !" Le père était là, souriant, presque riant, et lui disait : "Pourquoi ces larmes ? Qu'apporteront-elles ? Dieu sait ce qu'Il veut faire : ce qu'Il fait est bien : s'Il tue ton fils maintenant, Il le tue : les larmes ne lui rendront pas la vie : ce petit n'est pas à toi : il est à Dieu : s'Il veut lui ôter la vie, il te laissera le cadavre en ta main. L'arbre est à son propriétaire : s'il veut l'arracher et même le brûler, personne n'a rien à lui demander." Voilà un père : c'est tout ce qu'il trouve pour consoler sa femme. C'est alors, en entendant ce langage, que j'eus mal au cœur : je crus qu'elle éclaterait en larmes, mais elle ne pleurera pas. Du revers de sa main, elle essuya une larme sur le point de s'écouler de son œil. Elle lui répondit : "Ta parole est la parole (vraie)." Elle se ressaisit pour l'amour de son fils, afin d'être avec lui sous la protection de Dieu qui est (le Maître) dans sa création.

Voici d'autres cas encore qui nous montreront ce que pensent les Ouarglis en leurs cœurs. A El Hadj et à Bahri Fatma il est arrivé, non pas une fois, non pas deux fois, d'avoir à chercher des femmes pour leurs fils ou des maris pour leurs filles et les enfants, par force, acceptant ce que les parents ont voulu.

Pour trouver une fille à leur garçon, les familles se rencontrent : on parle de ce que l'on fera. C'est qu'à l'approche des noccs que l'on discutera de la dot et de tout le nécessaire. Il advient parfois que les familles font un échange. Dans ce cas, on ne donne pas de dot. Le motif de cela, (c'est) l'intention d'éviter de céder trop d'argent : on les marie tous en une seule fois.

msm. Matta f-Masguda, baba-s d-nanna-s hsm-tot uhu biha i tälla i tak-  
figh, wamma biha i-y-u-trmndi, gaq sabborn-as, ttammorm-tot.

Fiddarin tididritin, mani llan di-smt ikhijon, nanna tohs aneggaru  
u'zar n-aitma-s. Igm-m<sup>w</sup>ass zwiy n-yiggot taddart tididot. Ssaqt-in i-  
dd-iuda taddart, ufiy-ed nanna tottettaf mmi-s iyallon-as, iragg d ir-  
ya s-ehommot. Selly-as tsmmuruu, teggat: «Awissan ad-yommot am-  
m<sup>w</sup>a-s!» Baba yella din, yeggim ibssom n-tassa, yeggat-as: «J-matta  
imattawom? matta hs ad-d-awin? Rabbi ag-ssom matta yohs ad-ig;  
ag igu yobha: matta ad-inoy mmi-m imar-u, a-t-inoy; imattawom  
w-as-torin rruuf-as. Akhij-u uhu nn-m; n-Rabbi, matta yohs imar-u  
as-yobbi rruuf-as, am-d-y<sup>z</sup>z day sguusmt fus-m. <sup>z</sup>S<sup>z</sup>zart, m-bab-as;  
matta yohs a-tot-yobbi, yossery-it ula d irya, ula d iggon w-as-yettsili.»  
Stay-u baba, d ai-n i-dd-yufu yobha i-y-asusom n-tmattut-as. Ssaqt-in  
i-solla i-wawal-u, ayi-sshokkon ul-ue, miy tohs at-taggat n-yimattawom  
wamma u-tru. S-daffor fus-as t<sup>z</sup>zaf tayattit n-yimattawom i hs ad-  
s<sup>z</sup>san s-titt-as. Zmna-y-as: «Awal-ak d awal.» F<sup>z</sup>ttaf iman-as f-yihsa  
n-mmi-s ab-akk at-tili n<sup>z</sup>ttat did-as waddai n-fus n-Rabbi i llan ed-  
dunnit-as.

Stnani ddib alhiyat ididrin ala ai-n-sakon ag eggaron At-War-  
gon ulawom-msm! Zha<sup>z</sup> d-Babri Fatma yus-asm-d uhu d iggot tokli,  
uhu d martin aggai n-tsdnan i-tarwiwin-msm ini irgazon i-yis-  
si-t-sm, sbbz, d ayil fall-asm ad-shon ai-n i hsm lahl-msm.

Matta i-y-afa n-tiziut i-wiziu, lahl-msm ttamlagan, sawalon  
g-goman-msm f-matta ala ad-gon. Day mmi qarbon islan ala ad-  
siulom f-sisord d-ai-n ala asm-lzemon. Yattas-ed ssaqt lahl-msm  
ttaggom d abadl. F-f<sup>w</sup>am-mu la<sup>z</sup> tuki n-sisord. Matta f-f<sup>w</sup>am-mu,  
ab-ak w-asm-ttallfon i-yidrimon uplab, seatafm-ton f-yiggot tokli.



Quand on choisit une fille pour un garçon, la mère du garçon dit si elle accepte ou n'accepte pas la fille qu'a choisie le père. Si la mère ne la veut pas, la parole du père ne vaut rien, car la mère sait que sa propre vie sera d'être toujours ensemble, elle et cette petite que le père veut faire entrer dans la maison. Les femmes connaissent ce qu'il y a dans les maisons mieux que les hommes. Elles ne sortent jamais de leur maison, mais, par-dessus les terrasses, quand elles causent avec les voisines, elles apprennent beaucoup de choses. Il y a aussi les vieilles, qui sont les sœurs du diable et qui s'introduisent entre les pierres du foyer et la marmite : elles répètent tout ce qu'a vu leur œil et tout ce qu'a entendu leur oreille. Les femmes savent ce qu'il y a dans la fille que le père prend pour son fils. Si la fille ne leur plaît pas, elles ne craignent pas d'annuler son choix. On ne prend pas une fille qui ne plaît pas à sa belle-mère. Pour la fille, le mieux est d'être bien avec sa belle-mère plus qu'avec son mari, parce qu'elle reste avec elle plus qu'avec son mari. Elle reste à travailler avec sa belle-mère tout le long du jour et ne voit son mari que le soir, lorsqu'il revient de son travail. C'est cela que l'on désire pour la tranquillité de la maison.

Ce sont toujours les vieilles, les grand-mères et les mères qui choisissent la fille. Pour un mariage, ils cherchent parmi les cousins germains, ou dans leur tribu, parce qu'ils se connaissent bien entre eux. On ne regarde pas ce que veut le garçon, mais on considère la richesse et l'origine.

Une fille ouarglie peut faire changer d'avis à sa famille et cela, tu ne le trouveras pas chez les Arabes. Voici une histoire qui te renseignera à ce sujet.

Une jeune fille fut donnée par les siens à un homme qui était à Tunis. Puisqu'il ne voulait pas venir pour le mariage, on la donna à un autre qui était là. Au moment où ils allaient célébrer le mariage, arrive de Tunis le premier homme qui

Matta i-y-aggay m-tiziūt i-wiziu, nanna-s n-wiziu at-tini tshs ini u-tyis taiziūt i yfrem baba. Matta nanna u-tot-tyis, baba awal-s u-yottott, biha nanna tssm at-d-tas tamoddurt-s dima f-yiggot tkli nattoat t-tkšist-u i llan baba yshs asitf-s n-toddart. Zisodnan ss-nmt ag llan tiddarin użar n-yirgazm. U-ttöffoynt dima s-toddart mnt, wamma, ażmna n-omšžüž, mmi llant ssawalmt n-t-ninti d-šžiran-mnt, tssnmt šhiyat uplab. llant diğ tiwassarin i llant d istma-s n-noblis, ttatfont žar-yinni f-tšhbust, ttgawadont gağ ai-n i tżru titt-nšnt d-ai-n i tšll tamžžit-mnt. Zisodnan ssnmt ai-n i llan taiziūt as-yiwi baba-s i-y-mmi-s; matta taiziūt-u w-asn-təğžib, u-ttəğğadont i-qollot n-aggay-s. U-ttiwin taiziūt i w-as-əğžibon i-təğğalt-s. I-tiziūt, ag šbhan foll-as at-tili tšha mša-təğğalt-s użar n-urgaz-s, biha tštqi-ma mša-s użar n-ag tštqi-ma nattoat d-urgaz-s. Tštqi-ma tš-bəddom mša-təğğalt-s tul m-mšss, u-tżžir argaz-s dai-ğəğid, mmi dd-yusu s-yihdam-s. Ai-n dai-ni hšon i-yirsa n-toddart.

Dima t tiwassarin d-yid-honna, d-yid-nanna ag fərronmt taiziūt, I-y-asitəf tškəlləbon tarwa n-ğammi-t-sm ini n-nərsš-omson, biha ssnon iman-mšm d awšdi. U-ttəğğəlon n-ag yohs ai-ziu, wamma nškəddon n-witli d-uzuran.

Taiziūt n-At-Warğon tšomməz at-tšəddəl awal n-nəhl-s; t-trn i-y-u-tštifiəd agrabon. Štay-u igğot tšifust ala ak-səkmn f-f'am-mu.

Iggot tškhiht, usin-as-tət lähl-s i-yiggon i llan žunšt. Səəgt-in i-y-u-iyis ad-d-yas n-usitəf, usin-as-tət i-yiggon i llan da. Səəğ i hš ad-škkəron n-usitəf, yas-əd s-žunšt argaz omizzar i-dd-

venait pour le mariage. Le feu prit entre eux. Ils allèrent chez le juge pour qu'il leur arrange la situation. Le juge, sans s'informer de ce qui avait déjà été donné, convoqua cette fille et lui demanda: "Et toi, lequel aimes-t?" Elle répondit: "J'aime le premier." Le juge lui accorda son droit.

Le jeune homme ne peut désigner à son père celle qu'il aime mais il peut le dire à sa mère, ou bien les siens s'en aperçoivent et s'en rendent compte par l'envoi de petites choses à l'être aimé, par exemple un flacon de parfum ou une bague.

Les deux familles des enfants parlent de mariage quand les enfants sont encore petits. Pour célébrer les noces, ils attendent qu'ils aient grandi ou qu'on ait réuni l'argent. Les mariages ont lieu en même temps, afin de se soutenir les uns les autres. Ils se marient au printemps ou, parfois, en automne. Quand ils adviennent au printemps, il y a jusqu'à treize filles qui se marient en même temps. De la sorte, on fait quelque chose de bien, des noces grandioses. C'est pourquoi tout Ouargla est au spectacle et s'entraide. Alors, la poudre éclate. Pour "le jeu de la poudre", il faut une permission du caïd et de l'administration. Pendant le mariage a lieu la visite aux *marabouts* situés à l'extérieur ou dans les autres fractions; cette tournée est obligatoire pour les mariés et les mariées.

Que je te parle un peu maintenant des relations des gens de Ouargla par rapport aux gens de la rue.

Les relations de Fatma, d'Oumelkhir, de Aïcha et de Messaouda avec la rue sont nulles, car elles restent toujours à la maison. Ce sont les hommes qui vont aux jardins ou au marché, apportent à manger et à boire. Il n'y a que les grand-mères, les tantes paternelles et maternelles, qui se visitent dans les maisons. Lorsque les hommes ne sont pas à la maison, les femmes vont de ci de là, leur fuseau à la main, caqueter entre elles. Le soir, quand les hommes reviennent de leur travail, chacune regagne sa maison. Elles ne connaissent que ce qui se dit dans la fraction.

usin n-usitəf. Fay timsi gə-d-omsn. Zwan n-nqadi ab-akk csm-yəgdəl əddu-  
nuit. Lqadi bla a-u-d-ikəllət n-ai-n i-y-üşin, igəyyəd-əz-d i-tizit-u, ym-  
na-y-as: «D-šmmin, mai wən i təhsəd?» Zrina-y-as: «Hsa d wən ami-  
zər.» Yus-as əlqadi ləzəq-əs.

Akhif u-y-izəmmər as-yini i baba-s trü i yəhs, wamma ad-yəzər  
as-tət-yini i-nanna-s, ini zrint ləhl-əs, smont fəll-as s-əzən n-nhiyat  
i-mmu yəhs, am-tfiyyəst n-ərihət ini thətm.

Ləhl m-nbəz səwalən f-f<sup>w</sup>asitəf mmi llan əlbəz d ikhifən. I-yik  
kar n-usitəf ssgumən al<sup>a</sup> ad-əgmən əlbəz ini al<sup>a</sup> ad-laimən idri-  
mən. Sətafən uylət f-yiggət təkli ab-akk iggən ad-ışmər igg-ən.  
Sətafən ərsəbiə ini, səsət, ləhrif. Mui dd-usin ərsəbiə, sətafən ab-  
təltəgə n-tiziwən. S-wam-mu ttəggən əhijət yəbha, islan ttəzəlibən.  
I-wam-mu wəzərən gəz yəttəfərəz, yəttəwən. Təzət-rü əlbəz yə-  
təf. I-yirar n-nbəz ad-yəzəm ərsəbiə s-əzəyəd d-əbiru. Asitəf  
d əha n-yimrəbdü i llan əzər ini tiqbal tididritin; aduri-y-u d  
əzil fəll-əson, f-yisliyan t-təslatin.

Ak-siula ikkəş imar-u f-təgürü m-middən m-m<sup>w</sup>əzərən mēa-  
at-uyulad.

Zəgürü n-Fatna d-Umm-əhiz, d-Eiša, d-Məscuda mēa-at-uyu-  
lad ləşi; ttəqimant taddart. D irgəzən əg əttəhən n-təgümə ini  
n-şuk, ttəwin-d işa d-yiswə. Ləşi dəy id-həna, d-yid-bətti,  
d-yid-bətti i zərənt iman-nsənt tiddarin. Mmi ul-əllin irgəzən  
taddart, tışdənan ttəhənt s-sa n-da s-yinki-nsənt fəs-nsənt, sə-  
walənt q-ğman-nsənt. Zəməddit, mmi-d-dəylən irgəzən s-yik-  
dəm-nsən, maKK iggət tətəttəf taddart-əs. U-ttəssənt dəy awal  
i llan ləzməg-rü.

Les filles vont chaque jour chez les Sœurs ou a u x écoles; elles étudient et travaillent les tapis. Quand elles sortent de chez les Soeurs ou des écoles, elles ne jouent pas dans les rues comme les garçons. Leurs mères les envoient, quand elles sont gênées, dans les boutiques; le père y va lui-même de peur que ses filles restent dans les rues.

Les garçons vont dans les jardins pour y ramasser du bois et de l'herbe. Certains vont à l'école où ils apprennent l'arabe et la français. Tu les trouves toujours devant toi dans les rues à jouer. C'est pour ce motif que les jeunes garçons ont l'habitude d'aller de chez un oncle paternel chez une tante dans les maisons qu'ils connaissent pour manger. Le jeune garçon qui fait ainsi, nous l'appelons "chien d e s foyers". Le "foyer", c'est une bande d'enfants qui restent à faire du feu p o u r s e chauffer. Ces foyers, ils ne les font qu'en hiver. Parfois, il fait comme le chien du clan d'El Hadj Omar qui fut oublié ici et là. El Hadj Omar était un Ouargli qui avait deux palmeraies très grandes. Quand venait l'automne, il montait la garde contre les voleurs. Il partageait les gens de sa maison en deux: une partie habitait la première palmeraie e t l'autre, la deuxième. Son chien mangeait d'un côté e t de l'autre, jusqu'à un certain jour, chacun pensant qu'il avait mangé chez l'autre, n e lui réserva rien: il resta de ci de là, oublié.

Ce que connaissent les gens de la maison? El Hadj n'est pas allé à l'école dans son enfance; mais, tout en vendant les produits de ses cultures, il a appris quelques mots avec quoi il se t i r e d'affaire. Il sait l'arabe, mais il ne le parle que lorsqu'il est chez les Arabes. Par contre, avec les gens de la maison et les Ouarglis, ils parlent ouargli. Entre hommes, ils ne parlent ouargli que lorsqu'ils sont avec les femmes à la maison, qui ne savent pas l'arabe; ils aiment, en effet, parler arabe entre hommes, de temps en temps, pas toujours.

La fille aînée d'El Hadj, Fatma, et l a femme de son fils, Oumelkhir, ont fréquenté les Sœurs et ont appris à travailler la laine et quelques mots de français. Aïcha, femme de Mahrez, sait parler le français  
mieux

Fiziwin ktahont makk ass timrabutin ini likulat, gazzomont, haddomont tizərbigin. Mui d-əffəyont s-timrabutin ini s-likulat, u-ttiraront iyulad am-yiiziom; id-nanna-t-sont ttaznont tōit, mmi uhlont, n-thuna; wamma baba-t-sont yəttah gəoman-əs a-u-d-sqimont issi-s uyulad.

Yiziom ktahon u-tomma i-yibbai n-yiqarom t-tuga. Monnaut si-som ktahon n-nikul mani gazzomont taqrabt t-trumit. Fəttafəd-tōi dima dəsət-ək iyulad ttiraron. Gəddəra m-məam-mu lwašul ktahon dima s-hali m-bətti tiddarin i ssom ab-akk ad-əššon. Akhib i ttəggom am-mu nəqqar-əs "aidi n-yikədiyan". Akdi t-takonnunt n-nbəzz qqimom ttəggom bəffit ab-akk ad-ədfan. Ikədiyan-u ttəggom-tōi dai təzrost. Səqat yəttəgg am-mwidi n-At-əlbai gumə, yəttwatta-d sa d-sa. Əlbai gumə d iggəon əq-gargəon n-əyr-əs sənt tğomma tizəglak. Səgg i dd-yiwod ləhrif, igəss i-yimkərdən, İzun at-təddart əs f-sənt = iggət təzdəy tagommi tamizzart, tididət tagommi tididət. Aidi-s yəttətt sa d-sa, al iggəon-mwəss, makk iggəon yonna yəššu wi-didən, w-əs-yəbbi; yəqqim sa d-sa yəttwatta-d.

Matta ssom at-təddart a? Əbəz u-yəzwi n-nikul səgg i yəlla d akšis; wamma s-uzənzi n-nəfləht-əs, yəlməd monnaut n-yiwalom al<sup>a</sup> ad-yəssufəy ihfəs sid-ənson. Yəssom taqrabt; u-tət-yəssiwil dai mmi yəlla əqrabon. Wamma mğ<sup>a</sup> at-təddart d-At-Wargəom səwəlon s-təggərgəont. Mğə-yiqəzon səwəlon s-təggərgəont dai mmi dən mğə-tədnən təddart i-yul-əssinont taqrabt, hən akk-i əs-iwəl s-təqrabt g-ğəoman-əntən irqəzon, səqat uhu dima.

İlli-s təzəglukt n-əlbəz Fatna t-tməttut n-mmi-s Umm-əhür zwant timrabutin, ləndrūt ihdam n-tədduft d-som-yiwalom n-trumit. Əišə, təməttut m-Məhrəz, təssom iwəlon n-trumit u-žar-

qu'elles et travailler plus qu'elles aussi, mais laisse passer quelques années, elle oubliera tout cela.

Quant à Belkhir et Mahrez, ils savent le français, l'écrivent, le lisent, parce qu'il leur sert. Mahrez écrit et lit plus que son frère; son travail de chaque jour est d'enseigner les petits garçons de Ouargla, à l'école de l'Ancien Marché.

Ce que font les gens de la maison? El Hadj Sayah a trois jardins, qui ont environ quarante dattiers chacun. Deux de ces jardins sont proches de la ville. Ils ont nom Baïbib et Zidhi. Le troisième est situé loin de la ville; il se nomme Tibzizine. Les jardins qu'il possède, il les cultive pour s'approvisionner de dattes en automne; il y fait des cultures fourragères et des légumes qu'il consomme chez eux ou qu'il vend au marché.

Ces jardins ne rapportent rien si leur maître n'en prend pas soin. Il faut quelqu'un dans les jardins pour retourner la terre, la soigner, semer, irriguer et faire tout travail avenant. Autrefois, El Hadj exécutait ces travaux car il était capable; maintenant qu'il est vieux, il en est incapable et ses jardins restent entre les mains de ses fils, Belkhir et Mahrez qui les travaillent le dimanche ou quand il n'y a pas le travail habituel. Les autres jours veille sur eux un jeune homme rétribué.

Les jardins de Tibzizine et de Baïbib reçoivent l'eau d'une source proche d'eux. Cette source est partagée entre plusieurs personnes dont chacune prend sa part d'eau quand c'est son tour. Il est bon de s'en tenir à son propre horaire d'eau. L'eau ne vient pas en un seul jour ni en un seul moment. Quand l'eau vient,

msont d-yihdam uzar-msont, wamma hollaf-as mmmant n-yii-  
lan a-tii-totta gag-mson.

Matta f-Bahir d-Mahrez smon tarumit, ttarin-tat, gazzomon-  
tat, biha sm-tneffeg. Mahrez yattari, igazzom uzar n-mmwa-s,  
ihdam-s makKass d asgzom n-nwawul n-At-wargom li-  
kul n-ssuk aqdim.

Ai-n i ttoggon at-teddart ?

Alhaž Sayah n-oz-s tlata n-togomma, ad-d-asnt di-snt  
rsbein n-tzdayin makK iggat. Sont-togomma-y-u llant  
s-add<sup>u</sup> umzday, ism-msont Ba-ibib d-Zidi; lall m-tla-  
ta tus<sup>u</sup> sd tattattaf sbcid f-umzday, ism-s Fibzizin.  
F-togomma-s i yaksab ihddom-int i-y-aggai n-tini lhrif,  
ihddom lflahat d-yifommayon i yattatt yor-sen ini yez-  
zanza ssuk.

Figomma-y-u u-t-tiwint ula d šra matta bab-mson u-y-ibdd  
fall-asm. Ad-yelzom iggon hedd figomma i-torzi d-yiedal, d-yiezag  
d-usswi, d-yihdam al<sup>o</sup> ad-d-asm. Bakri, Alhaž ihddom id-ihdam-  
u biha tabššit-s tsggon; imar-u natta yuzuz, tabššit-s turu, ti-  
gomma qqimont-sd ifasson n-tarwa-s Bahir d-Mahrez i-tant-had-  
domon ass-on n-nhadd ini mmi laš ihdam. Ussan ididnin  
iherez-int d akhib s-šhraq-s.

Figomma Fibzizin d-Ba-ibib ttassont s-tala i qarben n-oz-msont.  
Zala-y-u torsu f-middon uflab i llan makK iggon ad-yawi aman-s.  
makK az-d-usin. D sbiyot i lhan ittaf n-ulgam n-m<sup>u</sup> amon-s.  
Aman u-d-ttison ass-iggon ini lwaqt iggat. Mmi dd-usin aman,



Beikhir ou Mahrez avertit le jeune homme d'aller "rendre" l'eau et dans quel jardin. à quel moment. Il renvoie l'eau dans la rigole principale. De la rigole principale, il déplace le barrage vers le jardin. Un jardin est divisé en rigoles secondaires. Il ouvre ces rigoles une par une jusqu'à ce que tout le jardin ait été arrosé. Quand il a été irrigué, il laisse couler librement, jusqu'à ce que son associé renvoie l'eau.

El Hadj Sayah réserve de ses produits la quantité de légumes (pour chez lui) et le reste, il le vend au marché pour acheter les autres choses comme le thé, le sucre, les grains et ce dont il a besoin. Pour vendre ses produits au marché, il avait deux boutiques : une qui était sa propriété et l'autre qu'il avait louée aux Domaines. Il y a environ deux ans, depuis qu'il a vieilli, qu'il reste au marché à vendre ses produits aux gens pour se payer à souper. Depuis qu'il est tombé malade, il a fermé les portes de ses boutiques. Depuis lors, il est resté sans travail et mange les produits qui viennent de ses jardins. Comme les autres, il ne laisse pas ses produits arriver (à maturité) et les mange encore verts car les Ouarglis craignent les Arabes qui leur mangent leurs récoltes. Les Arabes viennent en automne, campent aux environs de Ouargla et s'emparent de ce qu'ils trouvent sur leur chemin, si le propriétaire n'y veille pas.

Quant à Zidhi, son entretien est plus dur que dans les autres jardins. Il a une source, mais elle est beaucoup plus basse que les jardins qu'elle arrose. Quand on détourne l'eau de cette source, on l'envoie dans un puisard d'où on la tire au moyen d'une "poutre de traction". Voici comment est faite cette poutre. La poutre est fixée entre deux colonnes sur un empan de tronc d'arbre. Cette poutre n'est pas fixée en son milieu ; elle est fixée au tiers (de sa longueur). Du côté court, on a attaché un bloc de pierre dure qui permet à la poutre de s'élever. De l'autre côté, (plus) long, on attache, au bout de la poutre, une corde qui tient un récipient. Celui qui tire (se tient) entre le puisard et le déversoir, sur le bord du puisard ; il se tient debout sur l'endroit dit "lieu de station", qui est en troncs (de palmiers). Quand il a puisé un plein récipient, il le fait monter et le verse dans le déversoir qui est une demi-poutre creusée en forme de rigole. L'eau va dans la rigole principale comme pour les autres sources. Pour l'arrosage de Zidhi, un homme met deux heures à manier le récipient.

C'est Mahrez qui fait

Bəlhic ini Mahraz as-yini i-y-ukhif ad-yazwa ad-yerr aman d-maj ta-  
gəmmi, d-maj lwaqt. A-tri-d-yerr s-tala n-thommalt. S-thommalt ad-yerr  
asqgaru n-tgəmmi. Fagəmmi tzun d ləqsirat. Ad-yar i-ləqsirat iggən  
s-addu-yiggən al-d-tsu tagəmmi. Mui tsuru, as-yazdi al-d-yerr əsrik-aman.

Əhaz Sayəş yəssəsa ləfləht-əs ələdd n-nəfakiyt-əs, ai-n i-d-əq-qimən  
yəzənza-t əssuk i-yisya n-nəhijat tididritin am-latai d-əssukkor, d-  
əhəbbat d-aq yusər. J-y-azənzi n-nəfləht-əs əssuk n-əy-əs sət thuna:  
iggət d aytli-s, tididət yətri-tət f-bailik. Ad-d-tas sən yilan, səgg i you-  
sər, yəttqima əssuk yəzənza-y-əsn ləfləht-əs i-middri ab-akk ad-d-  
ya əmmsi-s. N-səgg i yuda attan, yələş tiwira n-thuna-s. N-səgg tri  
yolla yəqqim d war-ihdam, yəttət ləfləht i d-tasən s-tgəmna-s. Am-yi-  
didrin u-yəttizzi ləfləht at-tawəd; yəttət ləfləht-əs mmi tolla t-tak-  
hif, biha At-wəgərən əggərni i-yəgərən əsn-təttri ləfləht-əsnən. Aq-  
rəbən ttasən-d ləhrif, rəsn idisan n-m<sup>w</sup> Arəgərən, ttəbbin aq-d-ufin  
abrid-əsnən, matta bab-əs u-yəlli ibədd fəll-əs.

F-zidi akk-is ihdam-əs yəksəş f-tgəmna tididritin. Fala tolla di-s,  
wamma tuz-əd tuda uyləş f-tgəmna i təssəyə. Mui d-əvrim aman  
s-tala-y-u, gəgərən tri aliy i tri-əbbədri s-uyrur n-yižbad. Štay-u  
makigu ayur n-yižbad. Ayur n-yižbad yəttwattəf žar sət tərəl  
s-fus n-əšəzət. Ayur-u u-yəttwittəf s-ummas-əs, yəttwattəf s-tətt-ət.  
N-tma-y-m taqəzzult ttəqqən-əs adyay n-tiri i ttəttəfən ayur yuli.  
N-tma-y-m tididət təzəqrant ttəqqən, ihf n-uyrur, yan i ttəttəfən taq-  
nint. Qu i llan əbbədri žar aliy t-təžžənt, ambur n-m<sup>w</sup> liy, yəttəbda  
əbbədəd i llan n-ukərkuš. Mui dd-yugən taqnint, a-tət-əd-yəssili,  
inəyl-it tižžənt i llan t-taidənt fəttwəbfər am-thommalt. Aman  
zəgən tabommalt am-taliwin tididritin. J-y-ussəwi n-zidi atə-  
rət ad-ig iggət səgən nəttə yəšət taqnint, D Mahraz aq həddəmn

ce travail le dimanche. Ne manie le seau que l'homme fort et celui qui y a le cœur.

Belkhir aime le travail chez les soldats parce qu'on y ramasse beaucoup d'argent. Il est allé à l'école et l i t bien. C'est ainsi que celui qui l'enseignait voulait lui donner le certificat mais, son père ayant eu besoin de lui pour travailler aux jardins, il le f i t sortir (de l'école). Encore maintenant il sait lire et écrire en français, de quoi se tirer d'affaire.

Quant à Mahrez, selon ce que nous avons déjà dit de lui, son travail est d'apprendre à lire à ses petits frères. S'il lui arrivait quelque chose, il pourrait faire (le métier de) menuisier ou d'autres travaux. Tout ce qui se présente lui plaît. Le jour où il n'y a pas de travail à l'école dans l'enseignement, il travaille de ses mains.

Beaucoup parmi les Ouarglis travaillent dans leurs jardins; un certain nombre sont menuisiers et travaillent le bois (pour faire) des caisses, des fenêtres, des tables à thé et ce que désirent les gens. Il y a une fraction de bouchers, qui égorgent des chameaux, des chèvres, des moutons qu'ils vendent au marché. Leurs étals sont l'un près de l'autre, contre un mur et, dans leur rue, tu flaires leur odeur en passant. Certains sont forgerons et fabriquent, en fer, des faucilles, des couteaux, n'importe quoi. Parmi les autres, certains, industriels, o n t ouvert des ateliers où ils réparent ce qu'il y a comme marmites, cafetières, phonographes, montres, bicyclettes et tout ce qui vient. D'autres ont monté des magasins de commerce. D'autres s'engagent comme soldats ou bien travaillent dans des Compagnies pour la cuisine, la blanchisserie, le ménage. Il y en a beaucoup qui quittent Ouargla et vont dans d'autres pays, à Tunis ou Alger. Il y en a qui reviennent; il y en a qui ne reviennent pas. Dans ces pays, leur travail consiste à balayer les rues, à faire d e s travaux de gens de maison ou à être gardiens de jardins. Voilà l e s travaux des Ouarglis.

Les travaux des femmes sont moins nombreux q u e ceux d e s hommes. Ce sont elles qui font la cuisine dans les maisons. Ce sont elles qui tissent les effets de laine pour les gens

ihdam-u ass-m n-nhodd. U-yässiit taqniint dai bab n-m<sup>w</sup> yil d-mmu ttat-  
təfən ul-əs meə-s.

Balhiir yəhs ihdam s-addu ləskər biha ittaf n-akradrii uyləb. Yəzwa  
n-nikul, yəzəm d awəhdi; s-wam-mu i t-əssəzəmən yəhs as-yuü serti-  
ka, wamma baba-s yuhəl n-əyr-əs i-yihdam n-təmma, yəssufy-i. Al-  
imar-u yəssən tiira d-yigzəm s-trumit as-ssufyont ihf-əs.

Matta f-Mahraz, mak i nssiwal fəll-as ya, ihdam-əs d-əssəzəm n=  
aitma-s ikhihən. Matta tus-az-d iggət ihəddəm d anəžžar d-yid-ihdam  
ididnin; aq d-usin igəžb-as. Ass-m i laši ihdam likul əssəzəm, yəss-  
kəlkud ifassn-əs.

Uyləb s-middrii n-At-Warəzəm həddəmən tigəmma-nəm, mənnaüt  
d inəžžarəm həddəmən əlluh am-əsswanduk t-twira, d-əšwəbbək  
t-twawəl n-natai d-aq əhsən middrii. Iggət ələməgət d igəzəzəm, yəz-  
rəzəm ilman t-təhsiwir d-yikərrwan i zəmzan əssuk. Ttwawəl-məm  
usint-əd iggət s-addu yiggət q-gəggəm-muru, əšsarəg-nəm tətəkəkəd=  
as adu mmi tətthattid si-s. Mənnaüt d ihəddadrii, həddəmən uzal,  
am-yimsəran d-ləmməasa d-aq əllan. Ididnin, mənnaüt si-sən  
asən-yəssufy ihf-məm, urin tihuma, mani gəddəlm di-snit aq əllan,  
am-təhbūsin, id-fakatira, id-biyannu, id-əssağat, id-bəsəkliit d-aq-d-u-  
sin. Ididnin gin tihuma n-yisra d-uzməi. Ididnin ttgažan ləskər  
ini həddəmən ləqbabən i-y-əsmmwi, d-usirəd, d-yihdam n-təddart.  
Əllan uyləb si-sən ttəffəyən s-Warəzəm, ttahən n-tmura, Zimst ini  
Dzayr. Əllan ini-n i d-dəggələn, əllan ini-n i-y-u-d-dəggələn. Fimura-  
y-u ihdam-məm d ifrad n-uyuləd ini ihdam tiddarin ini aqəssi  
tigəmma. Sətnani matta həddəmən At-Warəzəm.

Id-ihdam n-təzəman d drus f-yid-ihdam n-yigzəm. D nəininti  
aq rəkkəbont tiddarin. D nəininti aq zəttirūt id-šra n-tədduft i-y-at-

de la maison. Dans la maison d'El Hadj, les femmes sont cinq : ce sont elles qui tiennent la maison : elles moulent, cuisinent. Il faut moudre le grain, rouler le couscous, cuisiner pour faire le manger, qui est toujours le même. Pour la mouture des céréales, elles moulent avec un moulin à bras. Ce moulin consiste en deux pierres posées l'une sur l'autre. Celle de dessous à un miquet en son milieu, elle reste immobile. Celle de dessus a un trou en son milieu, avec bâton sur le côté, afin que la femme puisse la faire marcher. Elle jette des grains, par petites poignées, dans le cœur de la meule qu'est le trou dans celle du dessus. Le trou pour le manche de la meule s'appelle tijjent.

Pour cuisiner, il faut de l'eau. Cette eau n'est pas dans les maisons. Il n'y a que quelques fontaines publiques qui amènent l'eau depuis un réservoir : c'est là qu'on va chercher l'eau. Les Ouarglis font provision d'eau au moyen de deux seaux et d'une perche qu'ils chargent sur leurs épaules. Comme la fontaine donne peu, ils attendent longtemps. Quand il y a beaucoup de monde, des disputes éclatent. Les femmes mariées ne vont pas à la provision d'eau : y vont, les jeunes garçons et les filles. Quand il n'y a pas d'enfants, c'est un homme qui va chercher l'eau. S'il n'a pas le temps, il prend un enfant dans sa maison pour la corvée d'eau. Il y a aussi des gens qui ne voient pas, des aveugles, dont le travail est l'approvisionnement en eau. Tu les vois, deux seaux et une perche sur l'épaule, ils vont chercher l'eau pour les gens qui leur donnent de l'argent. Ils connaissent toutes les rues de Ouargla et ses maisons. Ils ne se trompent pas et marchent, un bâton à la main, frappant le sol devant eux pour reconnaître le chemin.

Beaucoup de femmes sont allées chez les Sœurs où elles ont appris à travailler la laine. Dans leurs maisons, elles confectionnent des effets d'hiver pour la famille, burnous, gandouras et cachabias ; elles font aussi des tapis pour elles-mêmes ou pour la vente. Certaines femmes dont le mari est mort en leur laissant des enfants ou sans rien laisser pour leur subsistance vont travailler chez les Sœurs ou dans des maisons de riches ou chez des Européens.

En automne, avant la récolte des dattes, on va habiter dans les jardins pour surveiller

taddart. Zaddart n-<sup>3</sup>ħaž tisednan gi-ħomsa, nstninti ttobbint taddart: zradnit, rakkabont. Ad-yolom izda n-nħabbat, izlam n-ušš, d-yirkab n-yā-ša i llan dima d notta. I-yizda n-nħabbat, zradnit s-tsirt. Fasirt-u tolla d sont tsdyayin rsint iggət f-yiggət. Fm̄ m-maddaj di-s žiž ammas-əs, u-togger. Fm̄ n-uššonna di-s ahbu ammas-əs, t-tarotta idis-əs ab-akk at-təmər tamottut a-tot-tsigur. Foggar əħabbat tamottirt tamottirt ul n-tsirt i llan d ahbu gi-tri n-uššonna. Ahbu n-fus n-tsirt t tižžont.

I-yirkab yohs aman. Aman-u laš tiddarin. Kant dai mornaut n-taliwin m-bailik i d-ttawint aman-mson sagg iggən əlmažən; ai-n din mani ttawin aman. At-wargən ttšaran-tri-d gi-sm-yimnason d-uždud, ttšormorm-tri tiyruṭin-mson. Biha tala u-telli aman d awšdi ssuggumən d asuggum. Mni llan middri uyləb, ttəqqəson d id-anuyi. Fisednan i ssitfnt u-ttširint aman; ttšaran-d d əlwə-šul t-tiziwin. Matta laši lbəz, d argaz aq d-ttšaran. Matta u-yufi ihf-əs, yəttəgg iggən ukhib taddart-əs i-y-ašari n-aman. llan diħ ula d id-bab-m i-y-ul-nəkkədrī, d idoryarən, ihdam-mson d ašari n-aman. Fəzərəd-tri, sm-yimnason d-uždud tayruṭ-mson ttšaran-d aman i-middri asm-tišm idrimən. Ssmən gağ iyulad m-m<sup>o</sup>Argən t-təddarin-əs; ul-ğərəkən, sggurən s-tarəttə fus-mson, ššatri tamurt dəsət-rimən i-yissan n-ubrid.

Fisednan uyləb zwant timrabuṭin mani ləmdnit ihdymn-tədd-uft. Fiddarin-msonit həddomnt id-šra n-təžžst i-y-at-~~id~~ dart, am-ubonnis t-təkrin, t-təħšabiwin. Həddomnt diħ tižžbiwin i-yiman-msonit ini n-yinza. Kant tisednan i ymmut argaz-msonit, yəžž-asm-təd tarwiwin ini u-dd-yəžži i-yiša-nsonit, ttəlynt həddomnt timrabuṭin ini tiddarin n-yimrəkantiyon ini irumiyən.

Lšrif, Kəlb-yinkad n-toini, zəggan zəddəym tiğmma i-y-abəddi

les dattes, car il y a des rats qui courent partout pour prendre des dattes. Ces rats sont des voleurs, des Arabes qui viennent en automne. Lorsque les dattes sont mûres, ce sont les hommes qui les cueillent. Ils montent au dattier, coupent un régime, le jettent dans une grande toile ou un grand couffin par terre. Là, les femmes les prennent, les mettent en tas et les trient pour la nourriture de l'année.

Leurs distractions et leurs jeux? Voici comment on se distrait à Ouargla. On ne travaille pas toujours: on joue parfois. Pour les gens, se distraire consiste à aller dans les jardins un jour de fête ou le dimanche. Pour les femmes, leur grande distraction est de rester dans les maisons à parler et boire le thé, car il délie la langue. S'il s'agit de parler, les femmes battent les hommes: comme on dit: "Leur bouche brûle comme (la piqûre du) scorpion."

Les jeunes gens vont boire une tasse de café ou de thé, mais, quoique le vin soit défendu, beaucoup en boivent. Il y en a qui vont jouer au ballon avec des Ouarglis, des Arabes, mélangés. Ceux qui ont de l'argent vont au cinéma où ils voient ce qu'ils n'ont jamais vu. Tu en trouves certains assis en groupe avec leurs camarades, qui parlent du monde avec ce qu'il comporte. Passe donc près des remparts, à l'une des portes de la ville: tu verras des groupes, l'un près de l'autre, assis au pied de la muraille. Ils jouent au *bou-neggaz* ou à la *kherbaga* ou au *hbiz* ou à "Deux et il est mort". Tous ces jeux, à part le *hbiz*, ressemblent au jeu de dames: des trous creusés en terre, ressemblant à ux cases blanches et noires des dames; les pions, pour l'un, sont des cailloux blancs; pour l'autre, des crottes noires de chameau. Si tu observes, tu croiras qu'il y a là enjeu, car deux jouent et seize regardent. En été, ils jouent au *sig*. C'est un jeu qui se joue avec six bâtonnets. Il se joue avec enjeu plus que les autres, car on y joue le thé, des soupers et des déjeuners. Ce jeu se joue entre hommes et femmes. C'est

f-tiini-nson, biha llan iyerdaym i ttazzalm n-tma-y-u tma-y-u ab-akkad-  
 abbin tiini. Iyerdaym-u d imkardri i llan d agrabm i d-ttasm l'hrif. Mmi  
 tamm<sup>u</sup> u tiini, d irgarm ag tot-nakkadri, ftalin tazzait, nakkadri - d  
 ziwa, qrm-t-id omndil ini issni i llan tamurt. Din a-tot-ttabbint tis-  
 sdnan, a-tot-laimont, formont i-yissa n-usggas.

Aslhi d-yirar-nson? Stay-u mamak i ssalhan iman-nson At-War-  
 grom. Ul-hoddmon dima; ttirarm ssagat. S-middri uflab, aslhi n-yi-  
 man-nson d aha n-tgmma ass-m n-flaska ini l'had. I-tsdnan  
 aslhi-nson azgluk d aqimi tiddarin i-y-asiwal d-yiswa n-natai,  
 biha yattar ini. Matta n-m<sup>u</sup> awal, tisdnan ttannant irgarm,  
 mak i qqarm "imi-nson yohma am-tyardmit".

Lomkaris ttahm ttasm tapellut n-nqahwt ini n-natai. Wam-  
 ma, ula ssrab d agram, llan uflab i ttasm. Lan ini-n i zggan n-yi-  
 rar n-thurt mca-At-Wargrom d-ugrabm haddri. Ini-n i n-ayz-nson  
 idrimon ttahm n-ssinima mani zgarom ai-n i-y-ul-zarin. Tot-  
 tafd-ed monnant qqimom takonnunt mca-yid-huya-t-son sa-  
 walom f-zddunnit d-ag d-tiwi. zggab ikkof s-addu ssur n-nhu-  
 hot, at-tzrod tikmmunin, iggat s-addu yiggat, qqimont waddai  
 n-ssur. Lan ttirarm bu-neggaz ini hregba ini hbiz ini zuz-u-  
 mat. Gag id-irar-u, kkas si-son hbiz, gin am-yirar n-damma,  
 ihbiyan hofom tamurt, ttabahom tibdrin timellalin t-tyggalin  
 n-yirar n-damma; t-talwab-nson, iggom d idraym d imellabon,  
 wididri t-tiskin t-tyggalin n-ulom. Mmi turkdad, at-tinid di-  
 d alfait, biha son ttirarm, sstog<sup>s</sup> nakkadri. Ssif ttirarm d s-  
 sig. Irar-u ttirarm-t s-satta n-trattwin. Irar-u di-s alfait  
 uzar n-yididnin, biha ttirarm-t s-latai d-yimmsiom d-yi-  
 mokliom. Irar-u ttirarm-t irgarm mca-tsdnan; gaddora



pour cela qu'ils jouent à ce jeu dans leurs maisons. Les enfants, toutefois, jouent à *sig* dans la rue, pour rire.

Ami, je t'ai beaucoup parlé de la vie des Ouarglis. Peut-être, je pense, t'ont plu des mots que tu ne connaissais pas, des choses que tu n'avais pas vues. Il y a encore bien des choses que je pourrais dire. J'ai pensé que, sans doute, c'était trop pour toi aujourd'hui. Mais tu peux voir que ce n'est pas pareil chez toi et chez eux. Les Ouarglis ne possèdent rien, mais ils s'aiment entre eux et s'entraident l'un l'autre. Si tu veux les connaître, ne leur adresse aucune parole dure; ne t'élève pas au-dessus d'eux: traite-les en hommes, ou mieux, en frères. Si Dieu t'a donné plus qu'à eux, une intelligence supérieure pour ton travail et l'habileté de tes mains, donne-leur un peu de toi-même, montre-leur que tu les aimes et que tu veux qu'ils soient comme toi. C'est ainsi que tu pourras constater chez eux qu'ils t'aiment et qu'ils te portent "dans leurs mains", comme si tu étais Ouargli avec eux.

S'il plaît à Dieu, tu y parviendras.

---

m-m<sup>w</sup>am-mu i ttirarm irar-u taddart-nism. ɔɔɔɔ akk-is tti-  
rarm ɔɔɔɔ aɔɔɔ dai n-tkarkas.

Ay-amɔddukl-iu, ɔɔɔɔɔɔ-ak uɔɔɔɔ f-tmɔddurt n-At-Wargarm.  
Abani, nniɔ, ak-ɔɔɔɔɔɔ iwalɔn i-y-u-tɔɔɔɔɔɔ d-ɔɔɔɔɔɔ i-y-u-tɔɔ-tɔɔ-  
rid; ɔɔɔɔɔɔ llan ɔɔɔɔɔɔ uɔɔɔɔɔɔ al<sup>a</sup> ad-zɔɔɔɔ ak-iniɔ. Niɔ abani  
uɔɔɔɔ fɔɔl-ak aɔɔ-u; wamma at-tɔɔɔɔɔɔ uɔɔɔ am-ɔɔɔɔ am-nɔt-  
nin. At-Wargarm ul-ɔɔɔɔɔɔ ɔɔɔ; wamma hɔɔɔ iman-mɔɔɔ,  
ttɔɔɔɔɔɔn iɔɔɔn iɔɔɔn. Matta tɔɔɔɔɔɔ a-tɔɔ-tɔɔɔɔɔɔ, w-aɔɔ-tɔ-  
ttɔɔɔɔ aɔɔɔl yɔɔɔɔɔ, u-ttɔɔɔɔɔɔɔ iman-ɔɔ fɔɔl-aɔɔn; g-in am-  
bnudam, ini uɔɔɔ, am-aɔɔɔɔ. Matta Rɔɔbbi yuɔ-ak uɔɔɔ-ɔɔ-  
ɔɔn ihf fɔɔl-aɔɔn ihdam d-aɔɔɔɔɔɔ n-yifassɔn-ɔɔ, uɔ-aɔɔ-d ik-  
kɔɔ ɔɔɔɔ-ɔɔ, ɔɔɔn-aɔɔn am-m<sup>w</sup>asi tɔɔɔɔ-tɔɔ, tɔɔɔɔ ad-ilin  
am-ɔɔɔɔɔɔ. F-f<sup>w</sup>am-mu at-tɔɔɔɔɔɔ di-ɔɔn hɔɔɔ-ak, ak-ɔɔɔ-  
mɔɔɔn ifassɔn-mɔɔn am-m<sup>w</sup>asi tɔɔɔɔ d-ɔɔɔ-ɔɔɔɔɔn mɔɔ-aɔɔn.  
In-ɔɔ-Allah, at-taɔɔɔɔɔɔ m-m<sup>w</sup>am-mu!

- Ce que mangent les OUARGLIS -

Nous nous sommes introduits chez El Hadj Sayah et ceux qui vivent avec lui dans la même maison. Nous connaissons ses enfants, Belkhir, Mahrez, Fatma, Aïcha et Messaouda, la pauvre, et leurs enfants. Ils n'ont pas eu (en partage) des jours comme ceux d'un caïd, qui mange, boit, étendu sur son lit. Pour El Hadj comme pour tous les autres, s'il ne remue pas la main, il ne mange pas.

Il faut manger pour entretenir sa force. Cette parole est vraie pour les Ouarglis comme pour les gens d'ailleurs. S'ils sont malades ou lents au travail, cela vient d'un manque de nourriture abondante. Leur nourriture est toujours la même et ne varie guère.

Voyons donc aujourd'hui ce que mangent les Ouarglis. Pour cela, notre ami Mahrez nous servira de guide, car il est dans son pays et il y a été élevé. Accompagnons-le au marché, dans les magasins et même dans ses jardins. De la sorte, nous saurons ce qu'ils mangent. En plus de cela, son père El Hadj sera content de nous voir et il nous retiendra pour boire un verre de thé. Peut-être se mettra-t-il en dette pour nous faire (faire) une assiettée de cette nourriture que mangent tous les Ouarglis, du cous-cous à la viande

~ Ai-n i ttattōi At-Wargron ~

Nsittaf iman-mna mġa-Lhaż Saysh d-yid-bab-m i ttaddrom mġa-taddart igġat. Nssm tarwa-s Balħir, Mahraz, Fatna, Ġiġa d-Mosġuda talqġi-s, d-yikġiġm-msm. W-asm-d-usin ussan am-yini-n n-n-qayad i llan yattatt, yattass, yassad-as i-y-ukkat-as. I-Lhaż am-yidid-nin, matta u-yakkalkad fus-as u-yattatt.

Ad-yelzm iġġa i-yittaf n-uzur. Awal-u yadi n-tidat i-y-At-Wargron am-At-tmura. Matta udnm ini dorkm, s-qallat n-yiġġa uylab. Id-iġġa i ttattōi dima d igġm, u-ttaddalm dima.

Iyya, an-nzar ass-u ai-n i ttattōi At-Wargron. I-wam-mu d huya-t-na Mahraz ala ain-ittafm algam, liha natta d amszdayas, yakkaz-sd q-qwam-mu. An-naddiu mġa-s n-ssuk, n-thuna d-ula n-tgmma-s. S-wam-mu an-nssm ikksh matta ttattōi. Uzar m-mwam-mu, baba-s sħaż ad-yafsh sid-mna, ain-yattaf n-nkäs n-natai. Alani ad-d-yawi ula d amzwas ab-akk ain-ig tbsi n-yiġġa i ttattōi At-Wargron qag, n-ussu s-uissum

au piment avec des légumes et quelques dattes. Le couscous, il le fera faire un peu selon nos habitudes, car il sait que notre gosier n'est pas comme le leur et qu'un Européen ne peut manger sans faire la grimace ce qui plaît à un Ouargli.

C'est aujourd'hui jeudi : il n'y a pas classe : Mahrez n'a pas de travail. Il va se distraire en faisant les achats pour la maison, car son père est vieux et son frère, Belkhir, est à son travail. Le voici qui vient, avec un couffin à la main : il va au marché, là, devant nous. Allons avec lui. Ouvrons les yeux pour bien voir. Tendons l'oreille pour bien entendre les paroles qu'il nous adressera.

Ce marché est un endroit carré, vaste, au milieu duquel se trouve un bâtiment à arcades, carré lui aussi. Sous ces arcades se tiennent les revendeurs en été. En ce moment, il n'y a personne dans cet édifice ; tous les revendeurs sont assis à l'entour. Chacun d'eux est assis sur une natte grossière ou sur une caisse ; ses affaires sont près de lui ; ses marchandises sont placées dans des récipients en métal, dans de petits et grands couffins. Au milieu de ses affaires, tu trouves la balance avec quelques poids.

Viens, suivons notre compagnon, Mahrez, qui se dirige vers un marchand de pain. Il achète trois galettes, qu'il met dans son couffin, donne au marchand son argent et s'en va vers les revendeurs.

Les récipients du détaillant, auprès desquels il se tient, contiennent diverses choses : du piment doux en poudre, du piment sec, des tomates sèches et les choses qui sont dans de plus petits récipients : condiments, abricots secs, cumin, coriandre, thé, sucre, pois chiches grillés, pois chiches (non grillés), vermicelle, pâtes, lentilles, graisse de bosse de chameau, huile, blé et orge. Le voici qui achète de la *merhia*, qui est du piment doux pilé très fin : nous le mettons dans la nourriture "pour rougir la marmite" : il n'a pas de saveur. Il achète des condiments, comme cumin noir, feuilles de roses séchées, cannelle et piment fort.

t-tayllabt d-alfakiyat d-monnaut n-yiiniwon. Uššu-y-u a-t-ig iKkšy f-ai-  
n innum, biha yəssm tkuržamt-rīna uhu am-tkuržamt-rīson,  
d-urumi u-y-izommər ad-yəšš bla-tuəymiy ai-n as-əžžəm i-g-gərgən.

Ass-u d-əhmis, laši likul; Mafrəz laš n-əyz-əs ihdam. Jəzğga yəss-  
əha iman-əs i-yiəya n-nhiyat i-təddart, biha baba-s d-awəssar d-əm-  
m<sup>a</sup>-s Bəlhiə yəlla s-yihdam-əs. Štay-u, yus-əd s-təsnit fur-əs, yəz-  
wa n-əssuk i llan d-əssat-rīna. Yallahat, an-nəzwat mēa-s! An-nar  
tittawin-əmma i-yinkad d-awəhdi. An-nəzwat taməžžit-rīna i-y-əsl-  
li d-awəhdi i-yiwaln ala ain-yuš.

əSsuk-u d-iggn ukkat d-imrəbbəz, d-azəgluk, ammas-əs di-s  
am-yiggn əsslam d-imrəbbəz ula d-rīta. əSslam-u, ttqiman di-s  
iqəššarən əššif. Imar-u laš ula d-ħədd taddart-u; gəz iqəššarən  
llan əqqimən idisan-əs. MakK iggn yəqqim g-gəggət təhširt ini  
ssənduk, id-šra-s s-addiw-əs, id-šra-s i ttəggən imənnasən m-  
m<sup>a</sup>uzzal t-təsnayin d-yisnayən. Ammas n-yid-šra-s at-tafəd  
əlmizan s-monnaut n-əššuf.

Jyga an-nəzwa nənin d-ħuyat-na Mafrəz i zwan n-s-addu-  
yiggn i zənzən aḡrum. Yəsyu tlata n-təknifin ig-int təsnit-əs, yuš-  
as idrimən i-bab n-uyrum, yəzwa n-yiqəššarən.

Imənnasən n-ugəššar i-y-ibədd s-addiw-əs di-sən id-šra am-  
mərhija d-fəfəla i qquḡən t-tmatəm i qquḡən d-yini-n n-tmənn-  
nasin, d-yid-šra n-təhbušt, d-əfərməs, d-yisammən, d-əlkusḡər,  
d-latäi, d-əssukḡər, d-bablabi, d-əhəm m<sup>a</sup>əz, d-əššurba tazdat  
t-tziwart, d-əgəds, t-tədunt n-uməddis, d-əzzit, d-əhəbbat t-təm-  
zin. Štay-u yəlla yəssay mərhija i llan d-fəfəla təddi tilqiy ntt-  
əgg-it iša i-y-əszəwəy n-təhbušt, laši di-s ələnnət. Yəsyu id-  
šra n-təhbušt am-yisammən iḡgəgəlon, d-əlwərd, d-əqərfə d-əḡriqə.

Il y a deux sortes de cumin : le blanc et le noir. Il a l'apparence de grains de pourpier ou de crottes de rat. Le coriandre ressemble à des pois chiches tout petits, de couleur jaune pâle. Les roses sont de vraies roses que l'on pile en même temps que ces condiments, pour aromatiser la marmite. La cannelle est une écorce d'arbre importée. Le piment fort est du piment à petites (gousses) mais fort piquant. Le *fermès*, ce sont des abricots secs que l'on met pour donner un goût acide à la nourriture. Ces différentes choses sont pilées ensemble et jetées dans la marmite.

Voici qu'il se dirige vers un autre qui vend aux gens de l'huile dans un bidon. Il lui dit : Donne-moi un quart d'huile. Fais bien attention que cette huile qu'il achète n'est pas pour la cuisine, mais pour enduire la tête d'Aïcha. Pour la cuisine, il achète de la graisse de bosse de chameau. Il achète aussi des cacahuètes, des *bablabi* pour prendre avec le thé. Les *bablabi* sont des pois chiches grillés.

Un peu en avant de nous sont des marchands de légumes. Mahrez ne s'arrête pas chez eux, parce qu'il a des légumes dans son jardin de Zidhi. Il va cependant chez un (homme) qui vend des légumes importés de l'extérieur. Il achète des pommes de terre et quelques oranges pour les enfants. Les pommes de terre pousseraient à Ouargla, mais on n'en plante pas.

Marchons encore et voyons les autres marchands, avec leurs grands couffins pleins de blé, d'orge et de farine. On mange de l'orge quand on n'a pas (assez) d'argent pour se payer du blé. Voici Mahrez qui achète du blé pour faire le couscous et le pain.

Devant nous, un mur nous fait face, où se tiennent les bouchers et leurs étals, l'un près de l'autre. Chaque étal a sa balance et ses poids, avec, à côté, un couteau, un fusil à affiler et des folioles de palmes pour attacher la viande. Près de tout cela est posée la viande à la vue de tout le monde. Derrière le mur, il y a des crochets où sont suspendues les bêtes égorgées. Quand tu vois tous ces morceaux de viande, tu croirais des chiffons sanglants, car

Isammou llan f-som : imollalm d-yiyeggalm. Gin am-wifex n-ubdriqa ini am-takkin n-uyrda. Lkusbax igu am-slymmwax azdad, allun-as t-taw-  
raht tsfu. Lward d lward i d-nabbi d akhij nttaddi-t meq-yid-sra-y-u  
i-y-asfubi n-tahbušt. Lqerfa t tiferit n-sšššrt i d-ttasm s-uzuyar. Lghri-  
qa d felfla tazdat tghma uylab. Lformäs t taberkukt i qquyon nttagg-it  
i-y-asmom n-tahbušt. Gag id-sra-y-u ttaddin f-yiggat tkli ttwam-  
gran tahbušt.

Štay-u yagax n-yiggon wididni i llan s-sbudun n-szizit yazon-  
za i-middni. Yonna-y-as : « Uš-iyi-d tadwat n-szizit. » Au-d loh-  
bar szizit-u i yasyu uhu i-tahbušt, wamma i-yidhan n-yikf n-šša.  
I-tahbušt-as ad-isay tadunt n-umaddis. Yasyu kaukau d-bablabi  
i-y-asstax n-natäi. Bablabi llan d-slymmwax yuraf.

IKKoh n-dssat llan di-s middni i zozzan tazizut. Mahraz u-  
y-ibedd n-oyr-mson biha tazizut tälla n-oyr-as ayur-as i llan Zidi.  
Wamma yaza n-yiggon i zozzan tazizut i d-ttasm s-uzuyar.  
Yasy-sd si-s batata d-monnaut n-yid-sina i-lbax. Batata ipom-  
mi-d wazgon, wamma u-t-šottalon.

Iyya an-niqur ddiy an-nax iqššarm ididnin s-yisnaym-  
mson ššur n-yimondi t-tomzin d-urm. Zimzin nttatt-int mat-  
ta u-nksib idrimon i-yiya n-yimondi. Štay-u Mahraz yasy im-  
ondi i-y-üşu d-ufššis.

Dssat-nina muru ain-d-qablon, llan di-s igazzarm s-ottwa-  
wal-mson iggat s-addu-yiggat. MakK tawlt s-slmizan-as d-sšruf-as  
s-addiw-as slmisi d-slmšhaq t-tzin i-yiqqam n-nidam. S-ad-  
diw-mson yolla yrsu lidam ab-akk middni a-t-zarm. Daffar-mu-  
ru, llan di-s izazom i-y-aggal n-szwayal i ttwayarson. Zimzin  
u, mmi-trit-takdod, at-tinid t tiymmar s-yidammon, biha



acheteurs et bouchers les palpent en tous sens pour voir le bon morceau. Les mouches s'y rassemblent comme des sauterelles s'emparant d'un palmier. Là, tu trouves de la viande de chameau, de chèvre, de mouton, de chevreau et de mouton à poils ou mouton targui dont la viande, dit-on, s e n t mauvais. Mahrez achète un kilo de chameau pour sa cuisine.

Passons maintenant du côté des Mozabites. Ces gens-là ont de très grands magasins. Tu y trouves tout ce que tu veux, c'est-à-dire, sans compter ce qu'on trouve chez les revendeurs, des produits importés, comme beurre, lentilles, haricots, pois et autres choses. Nous ne cultivons pas ces légumes dans nos jardins parce que notre terre est salée.

Les Ouarglis aussi ont des boutiques, nombreuses et petites. Ce sont des recoins : en y entrant, tu croirais entrer dans une cage à poules. A l'intérieur, tu trouves le patron, assis tout seul, attendant un client éventuel. Il est assis sur une caisse ou un grand sac de dattes. Entre la porte d'entrée et la boutique elle-même, il y a une murette-comptoir. Pour entrer dans la boutique et en sortir, il y a une petite porte. Quand il n'y en a pas, il enjambe le mur sans faire tomber les babouches de ses pieds. Dans ces boutiques, on trouve les mêmes choses que chez les revendeurs : ils n'ont pas de denrées venant d'ailleurs.

— Si vous avez le temps, venez avec moi : nous passerons chez nous, nous y déposerons mon couffin et nous irons aux jardins.

— Voilà qui est bien dit, mais nous n'irons qu'au plus proche, car ce qu'il y a se trouve aussi dans les autres.

Et nous voici arrivés à la source de Baïbib. Dès l'entrée du jardin, une chose qui nous frappe immédiatement, c'est la taille imposante des palmiers par rapport aux autres arbres. Le palmier, en effet, n'est-il pas "la mère des Ouarglis"? C'est lui qui soutient leur vie. Le mois de la récolte des dattes,

middōn i ssayon d-yiqəzzaron ttamint-tōit ssa d-ssa i-yizra n-tōi i bhan,  
d-yizan tlayamon fəll-asont am-turxi mmi tətəf tərdaīt. Din at-ta-  
fəd aīsum n-yilman f-təhsuwin d-yikərrəwan d-yiyäidōi d-yisida-  
wiyon ini idommanon i nəqqar aīsum-mson d zəffar. Maħrəz yəs-  
ju lkhilu n-ulsom i-təhbūst-əs.

An-nəkk imar-u n-tma-y-on n-At-əmzab. Middri-u n-əyr-mson  
tihuna t tizəglak. Zəttəf-dəd diwnt qag aī-n i təhsəd. At-təfəd n-əyr-on-  
son, bla lhiyat n-yiqəšsaron, əlhiyat i d-ttason s-uzufar, am-udi, d-  
əgəds, d-əllubya, d-əžžəlbana d-əlhiyat ididnin. Id-šra-y-u u-tōi=  
nəttəl tiqomma-nna biha tamurt-rina f taməlləht.

Ula d At-Warqon n-əyr-mson tihuna uyləb f tikhihin. Gint am-  
təžžmin. Mmi tutfəd n-əyr-mson, at-tinid tutfəd n-ullun. Žəž-  
mson at-təfəd bab-əs yəqqim iman-əs, yəssuggem al-əmmi az-d-  
yusu iggon. Yəqqim q-əgəgon əssənduk ini tərart n-tōini. Žar-yimi  
n-təhnut f-təhnut di-s am-yiggon muru d akhih. I-y-attaf d-yif  
fax n-təhnut yəttəf d yəttəfəy səgg-iggət-tiwrt f takhiht. Matta  
ləsi yəssurəf muru-y-u bla a-u-d-təffəy trihiyat-əs s-dar-əs.  
Tihuna-y-u nttəf-dəd di-sont aī-n i-d-ntaf tihuna n-yiqəšsaron,  
u-dd-iwin id-šra s-tmura.

« Matta tufim ihf-mkum, iyyat mēa-yi, an-nhatta s-yon-na,  
an-nərs tisnit-iu di-s, an-nəwa tiqomma. »

« Awal-ək d awal; wamma an-nəwa dai n-tōi i qarbm, biha  
aq əllan di-s, yəlla tididəntin. »

Haħ-ana niwəd n-tala m-Ba-ibil. Daij an-natəf n-tqmmi,  
aī-n aīn-əssəbhatōi d amizzar f tərdaīt i llan f tərəgluktqag  
f-əššəzrat tididəntin. Nəttat akk-i d nanna-s n-At-Warqon,  
biha əsm-təttəf taməddurt-rison. Yuz i nənəkkəd di-s tiini

on l'appelle le mois qui travaille pour toute l'année. Le palmier nous donne la datte, qui est un aliment complet. Préparée par Dieu, elle contient sel et piment. C'est la seule nourriture des pauvres. Dans ce jardin, il y a environ quinze espèces de dattes. Parmi ces espèces, celle que les Ouarglis préfèrent est la *sammastigen* car elle se conserve longtemps dans les jarres sans se gâter. D'un goût très sucré, si peu que tu en manges, tu es satisfait. Après la récolte des dattes, nous les tassons dans des jarres et des bassins en maçonnerie, dans de grands sacs et des outres. Ces dattes sont mises en réserve dans le cellier. La clé du cellier n'est détenue que par le maître de la maison. C'est lui qui distribue les dattes aux femmes et aux enfants, chaque jour. Il agit ainsi, prévoyant la ruse des femmes et des enfants qui volent des dattes pour les vendre et, ensuite, acheter ce qui leur fait plaisir.

Les dattes sont le déjeuner et le dîner des Ouarglis. Ils en mangent pendant le jour, mais non le soir. Ils attendent le souper, quand il y en a. S'il n'y a pas de souper, ils mangent des dattes et boivent de l'eau. Ils se confient en Dieu. Les Ouarglis mangent des dattes, le jour, avant le déjeuner et, dans la soirée, pour faire patienter leur estomac jusqu'au dîner. Nous mangeons des dattes avec n'importe quoi, pour remplir le ventre : nous en mettons dans la sauce du couscous ; nous les pressons pour faire l'*ideffi*, lorsque nous avons mal à l'estomac, ou bien nous les pressons pour la "calebasse de la mariée" ; enfin, nous les pressons avec du henné pour la coiffure (des femmes) ou pour en faire un emplâtre pour les plaies.

L'*ideffi* est une boisson non fermentée. Pour le faire, nous pressons des dattes dans un vase ; nous y jetons du fromage dur, de l'armoise, beaucoup de piment et de l'eau. Cela plaît beaucoup aux Ouarglis, qui en boivent souvent.

On appelle "calebasse" l'écorce entière séchée d'une sorte de courge. Lorsqu'on a ôté les graines de l'intérieur, on l'enfume, puis on y met les ingrédients suivants : pelure d'orange, citron, amandes, cummin blanc et noir, musc, clous de girofle et autres choses parfumées. Cela fait, on écrase des dattes avec de l'eau et on la remplit. Une fois pleine, nous la laissons fermenter.

naqqar-as "yur i haddomn f-ussaggas". Fardait tolli-an y-ed tiini illan d is-  
 layonda. Fomm-u s-Rabbi ya, di-s tisnt, di-s tahallabt! I-y-id-bab-on  
 i-y-ul-aksibon laš n-syr-mson iggm-yiŝa bla-uttat. Fagommi-y-u a-d-tas  
 di-s iggat hōmstogē n-udmawon n-tāini. G-gʷsdmawon-u n-tāini, tōi i  
 hōm At-Warqon uylab d gammastigon, d baba n-nogyal, biha yattqima  
 uylab tuhūbai bla a-u-d-yshar. Lbonnat-risnt t tmiḥlaut; ai-n i tōš-  
 sid si-s ad-yshfa. Mminonkōd tiini, nōttatm-it tuhūbai d-yid-bagu  
 t-tayzar d-yiggaddidri. Fiini-y-u tross tazsqqa. Fnašt n-tazsqqa-y-u yatt-  
 attaf-it d bab n-tōddart. D nōtta ag-d-ssufuyon tiini i-tōdnan d-šlbaz  
 makK-ass. Yattogq am-mu biha as-ihuss i-tōiti n-tōdnan d-šlbaz  
 i ttakron tiini i zozant ab-akk ad-synt ai-n i hōmt.

Fiini d amekli d umōsi n-At-Warqon. Dōg-gass ttōtōri tiini, dai  
 dōg-gid u-ttōtōri. Ssuggumōn amōsi, matta yolla. Matta laš amōsi,  
 ad-sōm tiini, swon aman. Fōtklōm f-Rabbi. At-Warqon ttōtōri tiini  
 dōg-gass Kōlb-amekli-nōm, t-tmōddit i-yittaf n-šrzzōt al-amōsi.  
 Fiini nttōgg-it mani d-tusu a-tōt-nōš adan-mna, ng-it šlmōrgot,  
 nami idōffi sid-ss matta ihōlk-ana ul-mna, ini numi-tōt i-tkōr-  
 wait n-tōšt. Fanoqqarut nttami-tōt mēa-lhōmni i-yikrad ini i-y-  
 ugtib nttōgg sid-ss lōmsasiyat.

Idōffi d iggm-yiswa u-yōkkir. I-yiga n-yidōffi nttami tiini taqōt-  
 rit, nōgr-as taklilt d-alala d-uylob n-thōllabt d-waman. Fēzēb-ōm  
 uylab i-y-At-Warqon, ttōssōm-t dima.

Naqqar-as takōrwait i-tōfrit i qquōm n-tmisa. Mmi nōkkōs ai-  
 fs-ss s-tōfrit-u as-nbōhōr, nōgr-as id-šra-s illan: t tōfrit n-tōina  
 d-šqarōš, d-šlōnōšt, d-yisammōm gi-šm-tuin, d-lōmsak, d-šquunfōr,  
 d-šlōiyat i ttufjan lhan. Mmi as-nōgru id-šra-s, an-nami tiini  
 d-waman, nōššar-it. Mmi-tōt-nōššur, a-tōt-nōšš al-d-tōkkōr.

Nous ne la buvons qu'une fois fermentée. On l'appelle aussi "eau de laalebasse" ou "alebasse de la mariée" parce que, au moment des nocés, les fiancés avec leurs amis, les fiancées avec leurs compagnes en boivent.

Avec les dattes, on fabrique aussi du vinaigre. La fabrication de ce vinaigre s'effectue en mettant dans une cruche des dattes de s'espèces *horra*, *deguel* ou *kounti*. On complète avec de l'eau et on bouche avec du plâtre. On laisse cela pendant quarante jours, puis on ouvre et on filtre.

Si l'on mélange des dattes avec du beurre et des grains de blé grillé, le tout pilé ensemble, on obtient une sorte de gâteau. C'est ce qu'on appelle *turrift*, sorte de nougat. On en confectionne pendant le Ramadhan et les petits enfants en raffolent.

On conserve les dattes dans des jarres ou dans des bassins en maçonnerie. Ces jarres sont très grandes. Pour en extraire les dattes, lorsqu'on est arrivé à la moitié, le bras ne peut y atteindre. Pour les prendre donc, on pratique un trou au milieu du corps de la jarre afin d'en extraire les dattes jusqu'à la dernière. En bas de la jarre ou du bassin de maçonnerie se trouve aussi un petit trou pour sirop ou miel. Ce miel est, pourrait-on dire, le sang de la datte. Pour le recueillir, on pratique un trou en bas de la jarre. Il est maçonné au plâtre afin que le miel puisse s'écouler. Ce miel est très doux. On le mange avec du pain, de la galette, on en met dans le couscous, mélangé au beurre ou encore dans la marmite, à la place des dattes.

Avec les dattes, on fait beaucoup de choses. Je t'en ai dites quelques-unes. J'en ajouterai une ou deux, comme la *takdurt*, sorte de nougat au blé ou à la pistache.

Ce nougat au blé est composé de blé grillé, de fromage dur pilé, de beurre et de dattes. Le tout, bien pressé ensemble, est mis en boulettes. Cela se mange immédiatement ou on le conserve tant que l'on veut. Le nougat à la pistache est composé de pistaches pilées et de dattes. La pistache, ce sont de petites graines de couleur bleue, noire, jaune et rouge, qui viennent du Sahara.

Mmi takkar, a-tat-nu. Naqqar-as ula d aman n-takrawait ini ta-  
karwait n-talt, biha ttasom-tat iliyar d-yid-huga-t-arn, t-taslatin d-yid-  
buga-t-arn lwagt n-yiskan.

Attagg s-tini ula d alhall. I-yigdal n-nhall-u an-nassar zzir n-ti-  
ni n-ahwara, ini n-addakal, ini n-kunti, a-t-nassar m-m'aman nask-  
as ini-s s-tomsomt, a-t-nazze iggat rabein n-ussan, a-t-uar, naffa-t.

Mmi nashlad tiini meawudi d-alhabbat urfomt, nttami-trit f-yigget  
takli, nttagg-int am-baskutu. Ghiy-u naqqar-as turift. Turift-u  
nttagg-it s-himdan, tazzeb-arn uylab i-yikisom.

Tiini tattwahba tihubai ini id-bagu. Thabit t-tazglukt. I-yibbai  
n-tini, mmi tattawad n-ummas-s, ayil-mna u-yattiwad. I-yibbai  
n-tini nttagg-as ahbu ammas n-thabit ab-akk a-d-naklze tiini  
al-ainiu anqaru. Waddai n-thabit ini waddai n-bagu di-s ig-  
qm-uhbu d akhij i-tommimt. Fammimt-u am-m'asi d idammon  
n-tini. I-yibbay-s nshfor ahbu waddai n-thabit, nask-i s-tomsomt  
ab-akk at-tgor tammimt di-s. Fammimt-u t-tmihlaut uylab-  
Attatt-it meawayrum, meawafsis, nttagg-it ussu ihallad meaw-  
wudi ini nttagg-it tabbut akkat n-tini.

S-tini nttagg alhiyat uylab. Nniy-ak monnaut si-arn; ad-mniy  
iggon ini som am-takdurt n-yimondi t-takdurt n-azem.

Takdurt n-yimondi nead-it s-yimondi yuraf t-taklilt taddi d-wudi  
t-tini. Nttami-trit f-yigget-takli, nttagg-in am-tkurin. Attatt-in din  
din ya ini nshba-trit d al-mmi nhas. Takdurt n-azem d azem  
ddin, ttwamin meaw-tini. Azem akk-is d alhabbat t-tikhijin al-  
lum-momt d azizau, d ayaggal, d auray d-uzaggay i-d-tasom  
s-shahat.



Nous ne mangeons pas les noyaux, mais nous les donnons aux bêtes. Nous ne les jetons pas par terre non plus, car, sur eux, se trouve le sceau du Prophète. Le mercredi, les enfants qui fréquentent les écoles coraniques apportent une mesure de noyaux au maître.

Le cœur de palmier, que nous appelons *agrouz*, est blanc comme du lait, facile à croquer. Il pousse au sommet du palmier. Cet *agrouz* est formé de folioles blanches très serrées les unes contre les autres. C'est un aliment comme un autre.

Parmi les coutumes ouarglies laissées par les ancêtres, il faut que j'en mentionne une qui a trait à l'*agrouz*. Le jour de la sortie du marié, lorsqu'il va procéder au lavage de ses effets, ses garçons d'honneur vont abattre un palmier dans son jardin pour en retirer le cœur. Ils doivent faire cela loin du marié, car, dit-on, s'il entendait tomber le palmier, il deviendrait sourd. Le palmier abattu, ils en apportent le cœur au marié. Quand ils le lui ont remis, le soir, et qu'ils sont retournés chez eux, il trouve la mariée toute parée : il lui jette l'*agrouz* dans le giron, en disant : "Tiens, ton fils !" afin que son premier-né soit un garçon. Quand elle a reçu l'*agrouz*, elle le partage entre ses demoiselles d'honneur. On appelle aussi ce cœur de palmier "la poupée".

La sève du palmier, son sang, que l'on nomme *ellegmi* en arabe, est extrait au printemps. A cet effet, on enlève toutes ses palmes au dattier, même celles du cœur et on le creuse jusqu'à l'*agrouz*. Cela fait, on adapte une marmite ou un estagnon pour recueillir le *lagmi*. Ce jus se boit dès qu'il est recueilli. On en met dans les aliments, dans le couscous, ou bien on y trempe de la galette, car c'est très sucré. Bien que, pour les Ouarglis, tout ce qui est boisson fermentée soit interdit par la religion, nombre d'entre eux s'enivrent au *lagmi* fermenté, qui prend alors le nom de *qicem*.

Les dattes, voilà la monnaie d'échange des Ouarglis. Avec elles, on fait le commerce. Ce sont parfois les noyaux qui remplacent les sous. Une année que les sauterelles sont venues, les Arabes apportent un grand nombre de sacs de sauterelles : ils les apportent à Ouargla et les vendent en les échangeant, une contre une, avec des dattes. Les Ouarglis aiment





beaucoup les sauterelles. Ils échangent jusqu'à deux plats de dattes contre un plat de sauterelles. On donne aussi des dattes aux pauvres, aux nègres et à l'occasion de Lalla Mansoura. Celle-ci est une litière, ornée de vêtements féminins, que l'on porte en procession dans les rues.

Regarde un peu ces arbres, plus petits que les palmiers : ce sont des abricotiers, des grenadiers, des figuiers, des vignes. Les Ouarglis aiment beaucoup les grenadiers. Ils en mangent les grenades. On fait sécher les pelures de grenade, on les pile, on les écrase avec des dattes pour tanner les outres. On mange les abricots quand ils sont bien mûrs ou bien on les fait sécher pour obtenir le *fermès*. Le raisin se mange quand il est mûr. Les figues aussi se mangent mûres. Quand quelqu'un a été piqué (par un scorpion), il arrache un morceau de peau de figue : un liquide blanc s'échappe, que nous appelons lait de figuier : on en met sur l'endroit de la piqûre pour qu'il suce le venin.

Maintenant, regarde à terre : outre les dattes, tous ces légumes sont aussi notre nourriture : des choux, des fèves. Les fèves se mangent vertes : nous ne les faisons pas sécher. On trouve au marché d'autres fèves, mais elles ne sont pas du pays : elles viennent d'ailleurs. Ces dernières se mangent grillées à la poêle et, lorsque arrive la fête de Babiannou ou une noce, on les cuit à la marmite avec des dattes. On dit aux enfants : "Ne mangez pas de fèves après neuf heures du soir, de peur que vous ne mangiez la tête de vos parents." A côté, j'ai mis des carottes, des navets, de la salade, des courgettes, du pourpier, des blettes, des courges. J'ai aussi des concombres, des aubergines, des tomates, des poivrons, des oignons, de l'ail et de l'herbe pour les bêtes.

— Ami Mahrez, nous sommes bien contents de tout ce que tu viens de nous dire au sujet de la nourriture des Ouarglis. Mais peut-être t'avons-nous retenu un peu longtemps. Retournons en ville : nous t'accompagnons jusqu'à la maison.

Nous voici arrivés à la maison de Mahrez. Laissons-le entrer le premier et attendons-le un peu, pour laisser aux femmes le temps de s'écarter du chemin.

tmuryi uylab. Ztiim al smt-twaẓritin n-toini s-yiggat n-tmuryi. Nst-  
tis i mm<sup>w</sup>asi u-yksib tiini ini i-yismzan ini i-Lalla Mansura  
i llan d alkus iqawar s-yid-ira n-todnan tsmmrim-t iyulad.

Nkod ikksh zššrat-u i llant t tikhiljin f-tozdat. Nstninti t tiber-  
kak, t-tarmunin, t-tmššiqin d-yidilon. At-Wargom hsm tirmunin  
uplab. Zttrii armun-s. Zifrai n-urmun nssqara-trit, naddi-trit,  
nami-trit mca-toini dii i-yidbay n-ugaddid. Zabarukit nttatt-it mmi  
tiwod ini nšš-it tttqara, nttagg-it d alfermas. Adil nttatt-i mmi  
yiwad. Imššan nttatt-in mmi mm<sup>w</sup>in. Mmi yattwaqqas iggon, ad-  
yaz tifat s-tmššit, aman al<sup>a</sup> ad-afayon d imallalon, nqqar-asn  
ayi n-tmššit, a-t-nog mani taddad tyardmt ab-akk ad-yižbad  
irirn.

Imar-u nkod tamurt, bla-toini, tizuzut-u i llan di. s nttatt-  
it id-iša-nna, am. akromba, awon. Awon-u nttatt-in d izizawon  
u-tri-ntižai ad-zqaron. Nttaf-od awon ididain zsulq, wamma  
u-d-tism s-sa, tasm-d s-tmura. Awon-u nttatt-in urfon afrux  
matta Babiyanmi ini d ilan nsmm<sup>w</sup>a-tri tabust mca-toini.  
Nqqar-as i-lbaza : « U-nttatt awon doffer-tinnidas a-u-d-tššom  
ihf n-nahl-mkum ! » S-addiw-on šatla tiftmay d-ššft d-ššlatat  
d-butzima d-badriqa d-ššliq d-kabiwa. N-oz-i ddih tayssimt  
d-badriza d-ššmatm d-fəfəla d-ššalim, t-tišt t-tuga i-zwayd.

A-y-amsaddukil-mna, Mahraz, nalla nqfsh s-ai-n ain-toinid  
f-yiša n. At-Wargom. Abani nttf-ak ikksh uylab. An-nadwəl n-u-  
mzday, an-naddi<sup>y</sup> mca-k al-toddart.

Flak-ana niwd-od n-toddart m-Mahraz. A-t-nšš ad-yataf  
d amizzar, a-t-nuggom ikksh ad-ššwant tšodnan s-ubrid.

Il nous dit : "Entrez." A peine arrivons-nous dans le patio qu'El Hadj Sa-yah, qui était assis au pied d'une colonne, se lève pour nous dire bonjour. Après que nous l'ayons nous-même salué, il nous retient pour un verre de thé et nous étend un tapis. Nous ne pouvions pas refuser, de peur de le peiner. A voir son visage, on le dirait malade. Nous nous asseyons donc avec lui et Belkhir qui revenait juste de son travail. Pendant que les femmes font bouillir l'eau, nous continuons notre conversation avec les hommes au sujet de leur nourriture.

Près de nous, presque derrière le mur, dans un coin, une chèvre maigre était attachée. "Peux-tu me dire pourquoi tu gardes une telle chèvre?" Il nous répondit : "Je vais vous le dire. Cette chèvre est maigre parce que nous ne pouvons lui donner à manger comme elle voudrait : nous la nourrissons comme nous pouvons. Dans chaque maison, tu trouveras une ou plusieurs chèvres. Cette chèvre nous aide : elle nous donne du lait, ses petits, sa peau et sa viande, plus tendre que celle du chameau. Avec la peau de chèvre, on confectionne des outres, des seaux et des outres à battre le lait. Cette chèvre-ci nous donne deux tasses de lait par jour. D'autres donnent davantage. Du lait de la chèvre, nous buvons une partie et nous en faisons aussi de la bouillie et du lait dilué ; nous en donnons directement de la chèvre à la bouche du bébé ; enfin, nous en tirons de la crème et du beurre.

Pour le brouet, on fait bouillir le lait ; on y met du piment fort et on verse de la grosse semoule ; c'est le brouet au lait. Le lait dilué se boit comme de l'eau quand on mange des dattes ou lorsqu'on a mal à l'estomac. Pour ce lait dilué, on pile de l'oignon, du piment fort et de l'armoïse. Quand tout est bien pilé, on mélange au lait et on boit.

Comment obtient-on la crème pour faire le beurre ?

Le lait, une fois traité, est versé dans une jatte où on le laisse fermenter jusqu'à deux jours. Quand il a fermenté, on le bat dans une outre spéciale dont on tient l'embouchure ouverte

Yonna-y-ana : « Atfat ! » N-sagg i-d-niwad ammiiddar, stay-u lhaž Sayf  
 i llan yqqim waddai n-negret yakkor-ed ad-isllom fell-ana. N-sagg  
 i nsllom fell-as yttf-ana n-nkäs n-natäi, yossu-y-ana tazrbit. U-  
 nzommor as-nini uhu a-u-d-ytnawa. Udm-ss igu at-timid u-yzmir.  
 Nsqqim mqa-s, mqa-Balhir i llan mak-d-yuli s-yihdam-s. Sagg a  
 tissodnan llant sabarant aman, an-nkommel aswol mqa-yirqazm  
 ala ain-imin matta ttatni.

S-addiw-onna, ikksh daffor muru, q-gaggat tqzomt, tälla tottwayqon  
 di-s iggat tshsi tamshult. « At-tzomred ayi-timid i-matta as-tshsd  
 i-tshsi-y-u ? » Yonna-y-ana : « Akom-iniy. Zihsi-y-u t tamshult biha  
 u-nzommor as-nis isia mak tshs, wamma nttis-as f-ai-n i n-  
 mor. Mak taddart at-tafod di-s tshsi iggat ini uflab. Zihsi-y-u ttt-  
 šommor-ana, tttis-ay-əd ayi t-tarwa-s d-uglim-s d-uism-s  
 i llan yshel f-won n-ulom. S-uglim n-tshsi nttagg igoddidni d-  
 sddslwan t-tommarin i-y-usndi n-uyi. Zihsi-y-u tttis-ay-əd  
 sent-twmnasin n-uyi i-wass. Llant tididntin i d-ttšmt uzar.  
 S-uyi n-tshsi nttas-i adan-onna, nttagg sid-s ahrabid, nttagg-  
 i d buhruru, nttis-as i-y-ukhib s-tshsi n-yimi-s, nttagg sid-s  
 tlusti d-wudi.

I-y-ahrabid an-nsiber ayi, nq-as tahllabt, nqr-as iuzan, nq  
 qar-as ahrabid n-mwi. Buhruru akk-is d aman nsakkaf-in  
 mmi nolla nttat tiini ini mmi ain-yshelk ul-onna. I-buhruru  
 n-uyi an-naddi zalim t-tahllabt d-alala. Mmi ddiin d awshdi,  
 asm-nshlad ayi, nolla nsakkaf.

Mak i nttagg i-yibbai n-tlusti i nttagg sid-s udi ?

Mmi d-nzagg ayi, a-t-nqr ayllus, a-t-nzž iggat sm-wut  
 san ad-yakkor. Mmi yakkor, a-t-nsmnd tammart, nar-as imis

pour en prendre la crème qui vient au-dessus du lait. Pour faire notre beurre, nous faisons bouillir la crème dans une casserole avec de l'armoïse et des dattes *sammastigen*; quand cela a bouilli, nous le passons, et voilà un bon beurre, du beurre de Ouargla. Les quelques dattes qui restent dans la casserole sont distribuées aux gens présents.

Pour le fromage dur, quand nous avons retiré la crème, nous la mettons sur un plateau et la plaçons au soleil pour qu'elle sèche. Une fois sèche, nous la mangeons telle quelle ou mélangée à l'*ideffi*.

Quand une chèvre met bas, son premier lait et celui du lendemain, appelé *adhes*, est versé dès le matin dans un vase. On le fait cuire ensuite dans une casserole avec du piment et des oignons. Quand il est cuit, on le distribue aux voisins et aux gens de la maison. On le prend après le repas. Il est blanc avec une teinte jaunâtre.

Voici quelques poules dans le patio d'El Hadj. Elles sont de petite taille. Elles picorent par terre en grattant pour trouver de quoi se mettre dans le bec. "Combien as-tu de poules?" — "Nous en avons quatre. Dans certaines maisons, elles sont nombreuses; dans d'autres, il y en a peu. De maisons sans volaille, on n'en trouve qu'une ou deux, car on dit qu'une femme sans poule dans sa maison n'est pas considérée comme une femme." — "Mais avez-vous des œufs?" — "Oui, nous en avons chaque jour deux, trois. Parfois nous les mangeons et parfois nous les vendons. Les œufs se mangent bouillis dans l'eau, cuits à la poêle ou, quand on les a mêlés dans un bol avec du piment, du beurre, du lait, ils sont cuits en omelette. Nous mangeons de la volaille à l'occasion de la coiffure d'un enfant, appelée "crête", lors d'un accouchement, quand nous en avons trop, quand on fait une offrande pieuse (en l'honneur de ses esprits du vieux) marché, quand une poule est sur le point de mourir, au retour d'un pèlerin de la Mecque, ou quand une femme se marie. Dans ce dernier cas, la poule est égorgée entre les pieds de la femme pendant que cuit une galette fine.

Au milieu du mur, sur notre gauche, il y a des trous comme de petites cages à volaille. Ces trous sont des niches à pigeons. Nous vendons ces pigeons aux Européens, parce que, nous, Ouarglis, nous trouvons qu'ils n'ont pas assez

ab-akk an-nabbi tlusti i d-ttason aẓmna n-uyi. I-y-udi-nna an-nabi  
 bɛr tlusti-y-u tamonnast meɛa alala t-tɛini n-gammastigɛn, mmi yu-  
 bɛr a-t-nɛaffa; ai-u d udi i bhan, d udi m-m<sup>w</sup> Arɛɛɛn. Ijnicɛn i ttiɛ  
 man tamonnast nɛttɛuna-tɛi i-y-at-tɛddart.

I-tɛklilt, mmi-d-nabbi tlusti, a-tɛt-nɛg tandunt, nɛ-it n-tɛfɛit at-tɛqqar.  
 Mmi tɛqqar, a-tɛt-nɛs an-mɛn ya ini nɛ-it idoffi.

Mmi tiru tihɛi, ayi-s amizzar d-wɛn m-m<sup>w</sup> aẓsa-m-ɛs at-nɛqqar adhɛs,  
 yabɛsɛa nttɛgg-i tɛqqɛrit. S-tɛqqɛrit a-t-nɛm m<sup>w</sup> tamonnast nɛtta t-tɛhɛllabt  
 d-zalim. Mmi ymm<sup>w</sup> u, a-t-nɛzun i-lɛiran d-at-tɛddart. Nttɛt-i mmi nɛsɛ.  
 Nɛtta d amɛllal yattɛ tɛit t-tɛwɛɛt.

Šatnanti mɛnnaut n-tyazitɛn ammiiddar n-ɛlhaɛ. T-tikɛijin tiddi-  
 nɛnt. Llant nɛkkunt tamurt tɛgɛsɛrnt-tɛt ab-akk a-dd-afɛnt ai-n ab  
 ad-gɛnt ayɛmbu-nɛnt. «Mmɛsɛt i n-ɛyr-ɛk n-tyazitɛn?» «N-ɛyr-mna  
 rɛɛa. Tiddarin tididɛntin llant tɛni-n i di-sɛnt uɛlɛb, llant tɛni-n i  
 di-sɛnt drus. Tiddarin i llant lɛsi di-sɛnt iyazidɛn u-tɛttifɛd day iggɛt  
 ini sɛnt, liha nɛqqar "tamɛttut i-y-ul-ɛksibɛn tyazitɛt tɛddart-ɛs u-tɛttɛgg  
 iman-ɛs meɛa-tɛɛdman.» «Wamma n-ɛyr-mkum tɛmɛdrin?» «Yadi  
 n-ɛyr-mna makɛ ass sɛnt, tlata. Nttɛt-int sɛagat ini nɛzmɛa-tɛnt.  
 Tɛmɛdrin nttɛt-int uɛbrɛnt aman ini nɛzɛz-int afɛruɛ ini nɛzɛz-int  
 tɛyɛllust, nɛsɛhɛld-int meɛa-fɛlɛla d-wɛdi d-uyi, nɛ-int afɛruɛ. Nttɛt  
 iyazidɛn mmi igu akɛsɛ lɛɛruɛs ini mmi tiru tamɛzzurt ini mat-  
 ta n-ɛyr-mna uɛlɛb, ini d-ɛlmɛgɛruɛ i-y-at-ɛssuk, ini matta tɛhɛ tyazit  
 at-tɛmmɛt, ini matta iggɛn yu-ɛd s-Mɛkka, ini mmi tɛttɛraɛa  
 tamɛttut. I-tɛi as-nɛyɛs tyazitɛt idarn-ɛs ab-d-tɛmm<sup>w</sup> takmift lɛzdat.

Ammas m-murɛ i llan s-tɛɛlmat-rɛna di-s ihɛbiyan i gin am-  
 yillunɛn d ikɛijɛn. Ihɛbiyan-u t-tihɛdrin n-yitbirɛn. Itbirɛn-u nɛzm-  
 za-tɛi i-yirumigɛn, liha nɛsɛnin a-y-At-Warɛɛn nɛqqar lɛsi di-sɛn

de chair même pour nous caler une dent : (ce serait) nous gâter la bouche.

(Il faut que) je te dise, Mahrez : tout ce que nous avons vu dans les jardins, au marché et aussi à la maison, nous a beaucoup intéressés. Mais, pour nous, nos mères savent préparer de nombreux plats : "le goudron, dans leurs mains devient du beurre et l'orge de mauvaise mine, quand il arrive chez elles, prend figure de froment." Mais, pour bien vous connaître, nous aimerions savoir comment la femme ouarglie fait cuire ses aliments, fait sa cuisine.

— Je vais donc vous dire tout de suite ce que vous voulez (savoir). La nourriture que prennent les Ouarglis chaque soir est le couscous. Nous ne le mangeons pas toujours préparé de la même façon : tantôt, il est gros ; tantôt, fin. Il y a le doux, le sans dattes, l'ordinaire et le spécial des mariés.

Rouler le couscous est l'affaire de s jeunes femmes, comme Fatma, ma sœur, Aïcha, ma femme et Oumelkhir, femme de mon frère. Il n'y a pas toujours du blé dans notre réserve : c'est pourquoi, quand elle doit rouler un couscous, la femme demande à son mari de lui en acheter. Cela fait, elle trie le blé, en enlève les impuretés. Après ce triage, elle se met au moulin. Elle se met à essuyer le lit de la meule avec un chiffon et commence à moudre. Quand le grain est moulu, elle le crible, puis le sépare en gros et fin. Ensuite, elle le roule. A cet effet, elle prend un grand plat, un pot d'eau, du sel, des vans et un tamis. Avant de rouler le couscous, elle sépare la farine à l'aide du tamis. Plaçant alors le plat entre ses jambes, elle verse la grosse semoule, y répand de l'eau et commence à le rouler des deux mains alternativement. Elle ajoute un peu de farine et en rajoute peu à peu, puis secoue. Si c'est du gros couscous qu'elle veut faire, elle rejette le fin dans le plat et ajoute un peu d'eau. Si, au contraire, elle veut faire du fin, elle remet le gros dans le plat et ajoute de la farine. Quand le couscous est roulé, elle le met sur un plateau et le pose de côté. Elle a déjà mis la marmite sur le feu avant de rouler. Cette marmite est à moitié remplie d'eau : elle la laisse bouillir.

Si elle veut





faire du *mesfuf*, qui est un couscous excellent, au beurre et sucre, sans sauce, elle ne met que du cumin blanc dans la marmite. Quand le couscous est cuit à la vapeur, elle jette cette eau. Si elle fait du couscous à la sauce, elle met dans cette eau des dattes écrasées, les légumes dont elle dispose et de la viande. Sous la marmite, il y a un bon feu pour faire bouillir l'eau au maximum afin qu'elle cuise le couscous rapidement. S'il s'agit de couscous ordinaire, elle met dans l'eau la viande, les assaisonnements avec du piment fort et du piment doux moulu. Lorsqu'elle a mis ces assaisonnements, elle place le couscoussier sur la marmite et le bouche bien. Quand le couscous est cuit, elle recommence l'opération, ce qui veut dire que, le couscous étant cuit une première fois, elle le verse dans un plat, y ajoute de l'eau et le remet dans le couscoussier. Quand il est un peu posé, elle le remet sur la marmite. Quand il est cuit de nouveau, elle le remet dans le plat, le dégage et le jette dans la marmite. Si c'est du couscous avec sauce, quand il a cuit pour la deuxième fois, on le remet dans le plat et on verse la sauce par-dessus.

Le couscoussier est un ustensile dont le fond est percé pour laisser passer la vapeur. Quand (la femme) a mis le couscous dans le couscoussier, elle place celui-ci sur la marmite. Elle mouille alors une bande mince d'étoffe et elle en entoure le (bord du) couscoussier afin que la vapeur ne puisse passer ailleurs que par les trous. Elle sait que le couscous est cuit quand elle voit la vapeur sortir du couscoussier en faisant monter (le couscous). Quand elle s'aperçoit qu'il en est ainsi, elle enlève le couscoussier et le pose sur un plat. Quand le contenu de la marmite est cuit, elle descend la marmite; si elle n'est pas cuite, elle la laisse encore un peu. Elle la goûte. Si c'est trop salé, elle ajoute de l'eau; s'il n'y en a pas assez, qu'il en manque, elle en ajoute. Après avoir mis le couscous dans un plat, elle met la sauce par-dessus, avec les légumes et la viande: alors, ce couscous n'attend plus que les mains (des convives). Les gens présents s'approchent et se mettent à manger jusqu'à satiété. A la fin du repas, on partage la viande "pour s'essuyer la bouche". Après quoi, on boit le thé, s'il y en a. S'il n'y en a pas, on se soumet à Dieu.

Pour manger le couscous, les hommes le prennent avec la main, le font sauter une ou deux fois pour le mettre en boulette, qu'il devienne une bouchée qu'ils projettent

təg d əlmərfuf i llan d uššu i bhan s-wudi d-əssukKər bla lmrəgət, u-təttəg  
 day isammən iməlləbn təhbūst. Mmi yomm<sup>w</sup>u uššu s-əlfəwar at-tənyəl  
 aman-u. Matta tqu uššu s-əlmərfət, at-təg aman-u tiini tumi t-təizut  
 i llan, d-lidam. Wadday m-təhbūstəu təlla ləgfit təjma ab-akK aman  
 ad-abrən uyləb, ad-səmm<sup>w</sup>ən uššu din din ya. Matta t-turšimt, as-  
 təg i-waman lidam d-yid-šra n-təhbūst d-fəlləla d-mərhija. Mmi-  
 as-təgru id-šra-y-u, at-təg guni ašmna n-təhbūst, tmsəl-i. Mmi yom-  
 m<sup>w</sup>u uššu, as-təawəd d əgawəd i llan, mmi yomm<sup>w</sup>u uššu tamizzart  
 a-t-tənyəl tziwa. As-tKəmməl aman, tər-i guni. Mmi yərsu ik-  
 Kəš, a-t-tər ašmna n-təhbūst. Mmi yomm<sup>w</sup>u, a-t-tər tziwa, a-t-  
 tar, təgr-i təhbūst. Matta d uššu s-əlmərfət, mmi yomm<sup>w</sup>u igawəd, a-  
 t-gm tziwa, a-t-ərm, n-yləb-as əlmərfət s-ušmna.

Guni d iggm-məgən i llan ymmuktəb s-waddaj i-y-əttəgəb n-nəf-  
 əwar. Mmi tqu uššu guni, at-təg guni ašmna n-təhbūst. At-təhmər  
 taftilt, tmsəl sid-əs guni ab-akK əlfəwar u-yəttif s-mani al<sup>a</sup> ad-ik-  
 attə dai s-təkdijin. Zaməttut təsm uššu yomm<sup>w</sup>u mmi tərre ləf-  
 war yəff-əd s-guni, mmi-d-yəssili. Mmi tərre am-mən, at-təkləg  
 guni tšərs-i tziwa. Matta təhbūst tmm<sup>w</sup>u, a-tət-təškəwəd; mat-  
 ta u-təmm<sup>w</sup>i, a-tət-təžž ikKəš. At-təmdī, matta di-s tismt uyləb, as-  
 tənni aman; matta laši di-s, tšərs, as-tənni. Mmi təkKəs uššu təb-  
 si, as-təg əlmərfət s-ušmna s-əlfəkiyət d-lidam, d-uššu-y-u yəssu-  
 ggum day ifassən. Middən i llan din a-d-gəgən n-əyr-əs, bədan tətənni  
 al-mmi ššurən adan-mən. Mmi ššin, ad-zumən lidam i-yištəd  
 n-yimi. Mmi səfdən imi-mən, ad-swən latəi, matta yəlla. Matta  
 laši, ad-əqqimən n-Rəbbi.

Š-yišša n-uššu, irgəzən ad-əbbin uššu fus-mən, zəwəddən-t ig-  
 gət-təkili ini mərtin ab-akK ad-yəlwī, ad-yədwəl təgəldimt a-t-gm

d'un coup de pouce dans la bouche ouverte. Les femmes prennent le couscous deux ou trois fois sur le bord du plat et le mettent dans leur bouche ouverte sans l'avoir secoué. L'homme qui mange comme les femmes prête à rire : nous nous moquons de lui, de même, d'ailleurs, qu'au sujet d'une femme qui mange comme un homme. De cet homme, on dit : il mange à la manière des femmes, et de cette femme : elle mange à la manière des hommes. Les enfants, garçons et filles, mangent avec les femmes "tant que le lait de leur mère est encore entre leurs dents." C'est ainsi que l'on dit d'eux jusque vers onze ans. A partir de cet âge, les garçons mangent avec les hommes et les filles avec les femmes. C'est ce que fera, dans quelques années, Sayah, le fils de Belkhir. Il prendra le couscous avec sa main en guise de cuiller, le pouce recourbé vers la paume, et tout ce qu'il trouvera devant lui, il le saisira comme un chien glouton.

Avant de commencer à manger le couscous, chacun creuse, fait une sorte de trou devant lui. On fait ce trou pour recevoir la sauce, qu'elle ne se répande pas de tous côtés. Lorsque quelqu'un ne s'y prend pas de cette façon, on lui dit : Les manières de l'âne sont meilleures que les tiennes. On ne mange la viande qu'en fin de couscous. Celui qui mangerait la viande avant le couscous montrerait à tout le monde qu'il est un goinfre. Cette façon de faire n'est pas correcte chez nous. Au sujet de qui fait ainsi, on dit : Il mange la viande avant de faire le trou. Si un hôte imprévu arrive, on va vite au marché acheter du couscous tout roulé, qui vient du nord. Il est fait de semoule. On l'appelle "le revenu" parce qu'il a déjà subi une première cuisson.

Pour réduire la mouture et le travail de roulage, on moud parfois une grande quantité de blé d'un seul coup et on le passe à la vapeur. Ainsi cuit une fois, nous l'enlevons et le faisons sécher. Quand nous voulons en manger, nous en prenons ce qu'il faut et le faisons repasser à la vapeur. Ce couscous s'appelle "le passé à la vapeur".

En dehors du couscous, la femme ouarglie sait préparer d'autres plats : pâtes, brouet, légumes, céréales concassées, pâtes rondes, grosse semoule,

imi-nson i llan yuru s-nəqəq-tihsin. Matta t̄t̄sədnan ad-amint uššu  
 mərtin ini klata n-umbur n-tziwa, qm-t imi-nson i llan yuru bla-az-  
 əwəd. Argaz i ttət̄t̄ri am-t̄sədnan nttəgg-i tassa, nəttəzza kaukau  
 fəll-as am-t̄mattut i ttət̄t̄ri am-urgaz. Nqgar-as i-y-urgaz-u: "yattətt  
 məttuti", ini i-t̄mattut nqgar-as: "təttətt ərgazi". əbbəzz, igrəzm ini  
 t̄sədnan, ttət̄t̄ri m̄ga-t̄sədnan mmi yolla axi n-nanna-t-son ddiy t̄if-  
 mas-mson. Nqgar-ason am̄-mu al-mmi gin iggət əhdəğs n-yiilan.  
 N-əgg-t̄ri lwasul ttət̄t̄ri m̄ga-yigrəzm t̄-tiziwin m̄ga-t̄sədnan. D-ai-  
 n al<sup>a</sup> ad-ig, gi-monnaut n-yiilan, Sayəh, mmi-s m-Bəh̄ir. Ad =  
 yəbbi uššu s-fus-əs am-t̄pən̄zait, nəqəq t̄ihsin yəğdof n-umməs  
 n-fus-əs, aq illan d̄ssat-əs a-t-yəbbi am-widi ifəffas.

Mmi nəhs an-ubda išša n-wuššu, makK iggən ad-iwanna, am-  
 m̄asi ad-yar abbu d̄ssat-əs. MakK iggən yəttar abbu-s ab-akK ad-  
 yax di-s əlmərgət i-y-ul-əfsin n-tma-y-u tma-y-u. Matta iggən  
 u-y-iwanna, nqgar-as: "tikli n-uyyul t̄if tikli-k!" Aisum nttətt  
 -i mmi nəššu uššu. Mm̄asi yəttətt aisum Kəlb-uššu yəssəkna-  
 y-asm i-middri adan-əs h̄ərkən. Fikli-y-u u-təbhi n-əyr-əmma.  
 Mm̄asi yəttəgg am̄-mu, nqgar-as: "yəttətt aisum Kəlb a-u-d-iwan-  
 na". Matta yus-ay-əd əddif, nttəh̄ n-əssuk nssay-əd uššu yə-  
 zəm ya i d̄-t̄tasn s-uzuyar. Yəhdəm s-əssmid. Uššu-y-u nqgar-  
 as "imfəwəwər" biha yomm̄u timm̄i tamizzart.

I-qəllt n-yizda d-yih̄dam d-yizlam, s̄əgət n̄z̄ad im̄ndi  
 uyləb, nəlləm-i, nəsfəwəwər-i. Mmi yomm̄u iggət-t̄k̄li, a-t-nə-  
 kləg, nəsqar-i. Mmi nəhs a-t-nəš̄i, an-nəbbi si-s ai-ni ləzəm,  
 nəsfəwəwər-i iggət-t̄k̄li. Uššu-y-u nqgar-as "imfəwəwər".

Bla-wuššu t̄əggərḡənt t̄əssən as̄mm̄i n-yid-išša idid̄nin  
 am-š̄šurba, d-uh̄rabid, t̄-tziut, t̄-t̄əddudin, t̄-t̄h̄m̄zin, d-yiuzan,

galette farcie, galette fine, chakchouka, orge grillé et pain levé.

Pour préparer les pâtes fines, elle met de l'eau dans la marmite, de la viande, des condiments, du piment et des oignons. Quand la marmite bout bien, elle y jette les pâtes. Dès que c'est cuit, elle descend la marmite. Pour manger les pâtes fines, on les verse dans une assiette et on commence à y tremper du pain. S'il n'y a pas de pain, on les hume à la cuillère.

Le brouet est un mets préparé avec des grains de blé moulus. On met de l'eau dans la marmite, on ajoute les condiments et on y jette des os, de la viande séchée et des truffes séchées. Quand c'est cuit, on lèche dans la main. Il y a trois sortes d'*ahrabid* : l'épais, le fin et le grossier.

Pour l'épais, on met dans la marmite de la grosse semoule. Pour le fin, de la semoule fine, avec du piment doux moulu et du curry. Quant au grossier, on fait tremper des graines entières dans l'eau, on les écrase grossièrement dans le mortier de bois et on les met à la marmite. Tout cela se mange sans pain.

Les légumes se préparent comme les pâtes.

Les *tiddudin* sont du jeune blé grillé et moulu dont on fait du brouet.

Les *tihenjin* sont du blé moulu fin avec lequel on roule un couscous à gros grains. Séché au soleil, on le fait cuire comme les pâtes.

Les *iuzan* sont une semoule grossière de blé cuite à l'eau dans la marmite dans laquelle, outre les condiments, on a ajouté du fenugrec, du safran. On y met en même temps de l'ail. Quand c'est cuit, on le laisse reposer avant de le manger.

La galette farcie, c'est des oignons, du piment doux moulu, du piment fort, de la tomate, des condiments, de la graisse de bosse et de la cervelle, quand on en trouve. Tout est broyé ensemble, ensuite mis au milieu de la pâte que l'on fait cuire à la poêle. On sort cette galette de la poêle quand sa peau n'est pas collée à la pâte intérieure. On ouvre alors la galette et on verse des œufs à l'intérieur. Une fois refroidie, on l'enduit de beurre et on la mange. On en fait ainsi pour les mariés et pour les femmes enceintes.

t-taknift tadunt, t-taknift taadat, t-taknift, d-mormaz, d-uyrum tasomm<sup>w</sup>i.

I-sšurba at-taq aman tahbušt, d-lidam, d-yid-šra n-tahbušt, d-falpla d-zalim. Mmi tubar tahbušt d-awshdi, as-tqar sšurba. Mmitomm<sup>w</sup>u a-tot-tashawwad. I-yišša n-sšurba a-t-nag talsi, mabda nttalbez di-s ayrum. Mmi laši ayrum, a-t-naskaf s-tronžayin.

Ahrabid d iggon-yišša yottwahdam s-šhabbat zdint. An-nay aman tahbušt, ng-as i-tahbušt id-šra-s, nagr-as ihsan d-ušum i qqurom, t-tarfas i qqurom. Mmi yomm<sup>w</sup>u, a-t-nalloy s-yifasson-oma. Šan tlata n-yid-ahrabid: won d aziwar, won d azdad f-tahrišt.

I-won aziwar, nttogq-as i-tahbušt d iuzan iziwarom. I-won azdad, nttogq-as d iuzan izdadon, d-marhiya d-yifalpl. Matta f-tahrišt an-nashmar šhabbat mdant, nagr-int tidni, nagr-int i-tahbušt. Zottašša bla ušriš.

Zizizut tttwahdam am-sšurba.

Ziddudin d šhelluf yuraf yəzdu, ng-i d ahrabid.

Zihomzin d imondi yəzdu yilqiq. Nzellom sid-əs ušsu d aziwar. Nssqara-t nttit, nssomm<sup>w</sup>a-t am-sšurba.

Iuzan d imondi yəzdu d aziwar, nssomm<sup>w</sup>a-t aman tahbušt. Ng-as id-šra-s i-tahbušt f-tfidat, d-bušfir, nagr-as iuzan, notnin f-tiššort. Mmi mm<sup>w</sup>in, a-tri-nssars ad-əron. Mmi rsin, a-tri-nəš.

Taknift tadunt d zalim, d-marhiya, d-falpla, t-tmatom, d-yid-šra n-tahbušt, t-tadunt n-uməddis, d-uduf matta yolla. Gag id-šra-y-uddin f-yiggot-takli. Mmi ddiin, a-tri-nag ammas n-witi i nssomm<sup>w</sup>a afuy. Mmi-d-nabbi taknift s-ufuy aglim-əs u-yalli ilssogq mğawul-əs. An-nossnikob taknift, nnypl-as timədrin žaž-əs. Mmi tətməd, as-nədhon udi, nəš-it. Nttogq-it i-yisliyan ini i-tməgdwi.

Pour la galette fine, on étale la pâte et on la fait cuire fine à la poêle. Quand elle est cuite, on la coupe en petits morceaux que l'on passe à la vapeur dans le couscoussier. Cela se mange avec de la sauce. Pour préparer celle-ci, on écrase quelques dattes dans la marmite où l'on met aussi du piment doux pilé, beaucoup de tomate, des condiments, des fèves, du piment fort, des oignons, des pommes de terre et une poule, ou un lapin. Au moment de manger, on y verse du beurre. On la fait pour les mariés et l'accouchée.

La *chakchouka* est faite uniquement d'oignons avec de la viande et des assaisonnements.

Le pain levé est celui qui, après avoir été cuit, est partagé en morceaux que l'on met sur un plat. On y verse par-dessus de la sauce sucrée; on le laisse reposer jusqu'à ce que le pain ait absorbé l'eau; ensuite, on le mange.

Quant à la viande, on la mange immédiatement, en andouilles ou en farce. Pour faire des andouilles, l'homme achète des tripes au marché. Quand il les a portées à la maison, la femme les coupe en petits morceaux; elle les attache avec un fil dans un morceau d'estomac. Une fois ainsi ficelées, elle les suspend au soleil pour qu'elles sèchent. Sèches, on les conserve pour l'automne, lorsqu'on va habiter la palmeraie.

Pendant que Mahrez nous parle ainsi, Belkhir a commencé à faire le thé. Il nous appelle pour boire le premier verre.

Selon la coutume, nous devons en boire quatre verres. Comme accompagnement, on sert avec le thé des pois chiches grillés ou des cacahuètes. Le thé coûte cher, mais il est tellement entré dans leur être qu'ils ne peuvent s'en passer. Un ouargli qui n'a pas son thé pour le lendemain matin ne peut, le soir, trouver le sommeil. S'il n'a comme argent que la somme suffisante pour le souper et pas de thé, il ira dormir sans souper plutôt que sans thé. Qu'on donne du blé à quelqu'un, il en vend la moitié pour acheter du thé. S'il a déjà le blé et pas le thé, à voir sa mine, on dirait qu'il ne possède rien du tout car manger sans, ensuite, boire le thé, ce n'est pas manger.

I-taknift tazdat an-nar ariti, nisamm<sup>w</sup>i afrux azdad. Mmi yomm<sup>w</sup>u,  
 a-t-nokod d-attufat d ikhijm nassawar-i yuni. Zottwassa s-lmargat.  
 I-lmargat n-taknift tazdat an-nemi aini<sup>n</sup> tabuist, ng-as morhiya d-attma-  
 tom uylab d-yid-sra n-tahbuist, d-wawon, d-felfala, d-zalim, d-batata, t-tya-  
 zit ini agrogiz. Mmi nahs a-t-nasi, as-nonyal udi. Attagg-it i-yuliyon,  
 t-tmsazurt.

Zokuka d zalim yomm<sup>w</sup>u s-yihf-s meawisum d-yid-sra n-tahbuist.  
 Aprum tasamm<sup>w</sup>i d mmi yomm<sup>w</sup>u afasis, a-t-nzun d attufat, n-  
 ssara-int tawazit. Asant-nonyal lmargat n-tahlaut, a-t-nazi ad-yors  
 al d-yakaf aman as-ngu. Mmi ton-yoswu, a-t-nasi.

S-lidam nttatt-i dindin ya ini ng-i tikurdasin ini ng-i lmahsi.  
 I-yiga n-tkurdasin argaz ad-isay assuk tadawwart. Mmi tot-ed-yiwi  
 taddart, tamattut a-t-t-tonkod ikkajikkaj, taqqon attufat-u s-tenni  
 g-iggon attaf n-nkrist. Mmi trit-taqqon, a-trit-tagol n-tf<sup>w</sup>it ad-eg-  
 qaront. Mmi qqurent a-trit-nahba i lhrif, mmi nazzay tigomma.

Ssagt-in i yolla Mahroz yassawal-ana, Balhir yabda yassahlad latai.  
 Stay-u yolla yzqqar-ana f-yiswa n-nkäs amizzar.

Matta f-takli i qquwon di-s, ain-yolzon an-nisu rebga n-nkisan.  
 I-y-asatbse n-natai nttis bablabi ini kaukau. Tatai yofla; wamma  
 yutf-asn i-y-At-Wareron ulawon-onon, ul-zommoron ad-egqimor  
 bla-ntta. Iggon eggargon, matta lasi n-eyr-s latai n-yabsisa ihbi-  
 yan-s, w-ar-d-yattis anuddom. Matta n-eyr-s idrimon day elqimst  
 n-umonsi, las n-eyr-s i-latai, ad-ins bla-umonsi u-la ins bla latai.  
 Matta nis-as-shabbat i-yiggon, ad-ijazzoz azgon-mson ab-akk ad-  
 isay latai. Matta n-eyr-s shabbat bla-latai, mmi tnskod n-udm-s,  
 at-tinid u-yaksib ula d-sra, biha, matta yassu u-yoswi latai, amm<sup>w</sup>asi u-  
 yasi.



A Ouargla, nous prenons grand soin du pain et des dattes : nous ne les laissons pas traîner à terre. Si, marchant dans la rue, nous trouvons du pain ou des dattes par terre, nous ne marchons pas dessus : nous les ramassons et les plaçons dans un *marabout* : nous évitons de mettre le pied dessus. Les pauvres qui passent par là peuvent les prendre.

Chez nous, quand le repas est prêt, nous avons une certaine façon de le prendre. Les femmes ne mangent pas avec les hommes. Chez nous quand le manger est prêt, nous nous mettons ensemble, moi, Belkhir et mon père d'un côté ; ma mère, mes sœurs et les femmes de la maison, d'un autre côté. Avant de manger, nous nous lavons les mains : celui qui ne se lave pas les mains ne mange pas avec nous. S'il s'approche pour manger, nous le chassons en lui disant : Un âne est mieux que toi. Nous ne nous asseyons pas sur des chaises, à l'européenne, mais par terre, jambes croisées. Quand nous sommes peu nombreux et qu'il y a de la place pour tous les convives, nous faisons face au plat. Quand nous sommes nombreux et qu'il n'y a pas beaucoup de place, nous tournons le côté au plat afin de pouvoir tous y puiser ensemble. Si quelqu'un prend le plat entre ses jambes, c'est inconvenant et nous disons de lui : C'est un goinfre. Pour prendre le repas, nous ne mettons pas de serviette de table, à l'européenne : nous n'en avons pas l'habitude et nous n'avons pas les moyens. Avant de commencer à manger, nous disons : "Au nom de Dieu!"

Maintenant, nous n'avons pas les mêmes manières que nos anciens. Actuellement, on mange avec des cuillers, sauf quand on reçoit des *tolba* suivant les anciennes manières et qui mangent avec les mains. Quand ces gens-là sont avec nous, nous suivons nos origines.

Pendant le repas, nous ne nous regardons pas les uns les autres et, si nous nous regardons, nous baissions aussitôt les yeux. En mangeant, nous prenons garde à ne pas faire de bruits de bouche. Nous ne mangeons pas avec hâte. Le pain est présenté sur un plateau et c'est le père de famille qui le partage de ses propres mains. Cela fait, chacun prend un morceau de pain. S'il y a du bouillon, chacun place sa cuiller devant lui, contre l'assiette ou sur la nappe, et trempe son pain dans la sauce. Quand on a fini son pain et qu'il y a encore de la sauce, on la prend avec la cuiller. Nous n'avons pas la coutume européenne d'une assiette pour chaque convive:

Wargom nottawised ləbbar fuyrum t-təini; u-təi-nəggir tamurt. Matta nolla  
nəggur aɣlad, naɣ-əd aɣrum ini ainiu tamurt, u-nəggəb fəll-as. A-t-nəbbi nɣi  
g-iggən umrəbəd, nətthayad fəll-as ɗar. Id-bab-m i-y-ul-skiɓm, mmi  
gəgbən s-addiw-əs, ad-zomron a-t-əbbin.

Mmi yommu u iṣṣa taddart-rina, n-ɣr-onna iggət təkli i-yiṣṣa - s.  
Fisɗnan u-ttətrrit mɛa-yirgazon. Ƴm-na, mmi yommu u iṣṣa, nəṣṣin  
d-Bəbhir d-baba-u f-yiggət təkli; nanna-u d-yistma t-təɗnan-onna  
f-yidis. Kəlb a-u-n-nəṣṣi, an-nsirəd ifassm-onna; wasi u-yəssirəd ifas-  
sm-əs, u-yəttətt mɛa-na. Mmi-d-yəgɣəg n-yiṣṣa, a-t-nəgɣək, nini-as : «  
Appul yif-ək!» U-nəttqimi lkwarsa am-yirumiyon, wamma nət-  
qima tamurt nəttrəbbəg. Matta nolla drus d-matta yolla abrid i-  
middəi i hən ad-ṣṣim, ntti-az-d dəsət-onna i-təbsi. Wamma mat-  
ta nolla uɣləb, ləsi abrid i-middəi, ntti-az-d idis-onna i-y-uwəra  
n-yiṣṣa ab-akk an-nawo iman-onna. Matta iggən yur-as idəron  
i-təbsi, u-yəbhi; nqgar-as : "ədan-əs həkən". I-yiṣṣa u-nttəg ta-  
məndilt am-yirumiyon, biha u-nonnun sid-əs, was-nəmiz. Mmi  
nəbda iṣṣa, nqgar "B-ismi klah!"

Imar-u u-nəlli nəggur am-At-Bekri. At-imar-u ttətrri s-tərnə-  
yin; ɗai matta n-ɣr-omnən əttəlbə i gɣurəm tiki n-At-Bekri ttətrri  
s-yifassm-omnən. Mmi llan middəi-u mɛa-na, nttəbbəg-d azur-onna

Mmi nolla nttətt, u-nənəkəkəd iman-onna, matta nənəkəd an-nim-  
mər titt-rina nəsərit. Nottawised ləbbar i-y-uməttəg. U-nhərrəs iṣṣa.  
Aɣrum yors tandunt, d-baba n-təddart aq-t-təzunən s-yiffasn-əs. Mmi  
izun, makk iggən ad-yəbbi aɣrif. Matta d ləqliqət, makk iggən ad-ig  
tərnəzait-əs dəsət-əs təbsi ini təməndilt, yəlla yəbbəz aɣrum dəs-  
sət-əs əlmərgət. Matta yəqda aɣrum, təqqim-əd əlmərgət, a-iz-yə-  
kəf s-tərnəzait-əs. U-nttəg am-yirumiyon makk iggən s-təbsi;

il n'y a qu'un plat pour tous. Quant au couscous, chacun prend devant lui sans aller prendre devant le voisin. Quand il y a de la viande, nous la mettons de côté; lorsque nous avons fini le couscous, nous la partageons avec nos mains. Pour boire pendant le repas, on place à côté du plat un pot à eau plein. Si quelqu'un veut boire, il boit et passe à son voisin. Nous ne parlons pas en mangeant.

Quand ils sont encore petits, les enfants mangent avec les femmes; quand ils ont grandi, ils mangent avec les hommes. S'ils se mettent à parler en mangeant, le chef de famille leur applique un coup sur la bouche.

Si, à la fin du repas, quelqu'un vient à éructer, ce n'est pas chez nous une impolitesse comme chez les Européens. Celui qui a fait le rot dit: "Louange à Dieu!" Quand nous avons mangé, nous nous lavons les mains avant le thé.

Maintenant nous avons vu ce que mangent les Ouarglis. Un autre jour, s'il plaît à Dieu, nous parlerons d'autre chose.

Merci, Seigneur Hadj; nous ne savons pas quoi faire pour te remercier de la peine que tu t'es donnée aujourd'hui: Dieu seul la connaît. Que Dieu te rende ce que tu nous as fait: qu'Il te réjouisse par la concorde en ta maison; qu'Il écarte de toi tout malheur; qu'Il te protège en tes enfants: qu'ils soient de bons travailleurs pour soutenir leurs parents dans leur vieillesse et te rendent ce que tu as fait pour eux. Au revoir, à un autre jour, si Dieu veut et s'Il nous garde parmi les vivants. Restez dans la paix de Dieu.

---

təbsi iggim i-gaq. Matta d uššū, makh iggim yəttətt s-dəssat-sə u-yəttih n-dəssat n-mmm<sup>w</sup>a-s. Matta yolla lidam, a-t-nəq f-yidi; nmi nəššū uššū, a-t-nəzun s-yifassm-mna. I-yiwa mēa-yišša, nttəq s-addu təbsi ošdu yəššū. m<sup>w</sup>aman. Mmi yəhs iggim ad-isu, a-t-yəbbi, isu, yūš-as-t i-y-mmm<sup>w</sup>a-s. U-nssiwil mmi nolla nttətt.

İbzəz, mmi llan d ikhijom, ttətrri mēa-tsədnan. Mmi gmin, ttətrri mēa-yirgəzom. Matta, nmi llan ttətrri, ssawalom, baba n-təddart isəql-asm ahmūš-mson s-təiti.

Mmi nəqda išša, i yolla yəttəgəzəz iggim, uhu d qəllət n-səddrafət am-yirumiyom. Mmu gəzəzom yəqar: «Fjmd-ullah!» Mmi nəššū, an-nə irəd ifassm-mna Kləb latəi.

Imar-u nəzru ya ai-n i ttətrri At-Warqom. Al-iggim-m<sup>w</sup>ass, mat-ta yəhs Rəbbi, an-niəwəl f-əhijət tididət.

Yərhom waldi-k, a Si Khaš, u-nššin matta al<sup>a</sup> ak-nəq i-y-uš-mil ai-n-təmməzəd as-u; u-t-yəššin dai Rəbbi. Rəbbi ak-yərr ai-n ai-n-təgid, yəššəfərh-ak s-qəllət m<sup>w</sup>awal təddart-ak, ad-i-bayəd fəll-ak tiiti, ihund-ak f-tarwa-k, ad-ilin d ihəddamm al<sup>a</sup> ad-šəmməzom ləhl-mson ussan-mson inqura, ərrm-ak ai-n i təgid fəll-asm. Al-iggim-m<sup>w</sup>ass, in-ša-Allah, matta uddər šəqg-yini-n iddərom. Qimat talwit n-Rəbbi!

- L'ARTISAN OUARGLI -

"Celui qui veut manger doit tendre le bras." Ceci est vrai à Ouargla comme en tout pays. Les Ouarglis mangent, mais pas toujours à leur faim. Beaucoup d'entre eux vivent misérablement. Si nous voulons essayer de comprendre pourquoi il en est ainsi, nous remarquerons tout de suite que bien peu travaillent vraiment toute la journée, non seulement pour gagner la nourriture quotidienne, mais aussi pour faire quelques réserves. Ils ne savent pas organiser leur vie matérielle ni prévoir l'avenir. Ils se contentent de trouver de quoi subsister chaque jour, sans se soucier du lendemain. Ils disent : "Ce que le jour apporte, la nuit le mange ; ce que la nuit apporte, le jour le mange." Dans une famille d'une dizaine ou plus de personnes, on en trouve deux ou trois qui travaillent, tandis que les autres vivent sur leur dos.

A quels travaux les Ouarglis s'adonnent-ils ? On peut dire qu'ils sont en majorité ouvriers agricoles. En effet, les propriétaires de palmeraies sont ordinairement des Mozabites et des Arabes, avec quelques Ouarglis. Tous, en somme, travaillent dans leurs propres jardins ou sont ouvriers agricoles chez d'autres. Il existe un grand nombre de petites boutiques dans lesquelles on trouve de tout. Quelques Ouarglis sont courtiers et vendent

## — Asmnaɓ ɓɓ-gargaron —

"Mmu hɓm ad-yəss̄ ad-yəzzəl ayil-əs̄". Fu tolla Wargaron am-tmura. At-Wargaron ttəttəi, wamma u-ttəir̄in adan-mson dima. Uyləb si-son taməddurt-əison t̄ tazzawalit. Matta n̄h̄i an-nssm miya am-mu, an-nzər din din ya ləsi uyləb heddəmən t̄ul sm-m̄wass, uhu i-yiṣṣa d-yiṣwa n̄-m̄wass, wamma i-yigra n-yikkəh̄ n-dəffər. Ul-əssinon igdal iman-mson əlhiyat n-əddan-nit d-yiqqal n-ai-n al<sup>a</sup> ad-d-asm. Fərrəhon s-ai-n al<sup>a</sup> ad-əṣṣm makk-əl u-ttəqqələn n̄-m̄wəṣṣa nn-ɛ; qqaron: "Ai-n i-dd-yiwi dəg-gass, a-t-yəṣṣ̄ dəg-gid; ai-n i-dd-yiwi dəg-gid, a-t-yəṣṣ̄ dəg-gass". Zaddart n̄-nəgyal n-yiqqət t̄nəḡ ini uzar n̄-middən, at-tafəd di-s̄ son ini tlata i heddəmən, maff-yididnin ttəttəi f-tkərnin n-yid bab i llan heddəmən.

Matta heddəmən At-Wargaron? At-təmzəd at-tinid gaɓ-mson d-ihommason. Id-bab-on n-təzdait uyləb n-At-smzab d-aɓrabon d-yiqqon iggon n-At-Wargaron. Gaɓ-mson heddəmən tigmma-nson ini d-ihommason tini-n n-aɓrabon. Klant tihuna t̄ tikhihin uyləb mani təttafəd di-sonit əlhiyat uyləb. At-Wargaron llan mənnaut si-son didəllalən i zəmzan

des produits de Ouargla, en touchant une commission de courtage. Outre les travailleurs agricoles et les boutiquiers, il y en a quelques-uns qui exercent les métiers de forgeron, de menuisier, de couturier. On trouve également des maçons, des bouchers, des coiffeurs et des puisatiers.

Qu'est-ce donc qu'un artisan? C'est un homme qui travaille sur une matière et la transforme à sa guise. Ainsi donc, on peut affirmer que, à Ouargla, il n'y a pas de vrais artisans. Nous pouvons donner le nom d'artisan au forgeron, au menuisier, au couturier et aux femmes qui travaillent la laine. A regarder ces artisans, on reste bouche bée. Parmi les six ou sept mille habitants de Ouargla, on trouve quatre forgerons, autant de menuisiers et guère plus de couturiers.

Les enfants ne reçoivent jamais chez eux de conseil professionnel. Les pères de famille sont incapables de leur donner des conseils sur un métier. Ce n'est qu'à l'école, où nous les formons de façon désintéressée, que nous leur donnons quelques avis et leur indiquons la manière de se servir de leurs mains. Nous mettons à leur disposition quelques outils dont nous leur enseignons le maniement. Ces outils sont: le marteau, les tenailles, la lime, la scie à bois et celle à métaux, le burin, l'étau et d'autres encore. Au moyen de ces outils, les enfants confectionnent de petites caisses, des manches d'outils agricoles, des tables, des planchettes d'école coranique. Ils réparent aussi leur propre outillage agricole. Les plus habiles d'entre eux n'arrivent pas à exécuter des objets parfaits. Leur travail est plutôt une imitation. Rien n'est parfaitement travaillé par ces jeunes.

Observons ce que font les plus ingénieux parmi eux. Puisqu'ils ne sont pas nombreux, nous n'aurons pas à nous fatiguer beaucoup à parcourir les rues de Ouargla à leur recherche.

Allons voir d'abord le menuisier.

ai-n i-dd-yiwi Wargron, ttaym alqimat n-əddalt-nisim. Bla-yihəddamon n-tgemma t-thuma llan mənnaüt i həddomon tahəddatt t-tnsəzzart ini tagonnait. At-tafəd diħ ibənnaym, iqəzzaron, ihəzzamon, iduyaym.

Ašənnag akik-is d matta? Ašənnag d wən i həddomon q-iggət-əlhiyət, yəttərra-tət-əd f-mak i yəħs. Matta f-f<sup>w</sup>am-mu at-təmrəd at-tinid laši isənnagən Wargron. An-nəməz an-nini isənnagən am-uhəddad, anəz-zar, aymnai t-tədnan i həddomət tədduft. Mni təkəd m-middən i llan d isənnagən, ad-yəqqim imi-k yuru. Gi-səttə aləf ini səbga aləf n-At-Wargron at-tafəd səbga d ihəddadən, inəzzaron am-məy, diħ d iqənnaym ikkəħ üzər-nəm.

İbəzz nətmin u-ttəyən ula d awal n-yimi f-yiggət əssəngət. İd-baba n-təddart ul-zəm mərəm asn-üəm mənnaüt n-yiwalən n-yiggət-ət-əngət al<sup>a</sup>-tət-awin n-uyil-nəm. Doi likul mani ntəgg di-sən i-ħəbbi, ntis-əsən mənnaüt n-yiwalən al<sup>a</sup>-asən-əskən əskəħəd n-yifas-sən-nəm. Ntis-əsən ifasən-nəm mənnaüt n-nəməyəl, nəssəkna-y-əsən mak al<sup>a</sup>-asən-gən i-y-asiquri-nəm. Ləməyəl-u t-ħadunt, d-əkkullam, d-əšrimiyət, d-əlumnəsar n-əlləħ d-wən n-uzzal, d-əl-məqar, d-əzzəyyar d-əlhiyət ididnin. S-ləməyəl-u İbəzz həddomon əswanduk ikhiyən, d-yifasən n-yid-šra n-tgemma, t-təwawəl, d-əl-ləwəħ i-tməzida. Əddələn ula d əlhiyət i həddomon si-d-nisim tigm-ma-nəm. İd-bab-m i bhan si-sən ifasən-nəm w-əsən-ssiwidən ad-gən əlhiyət təħha mak al<sup>a</sup>-ad-d-tas. İhdam-nəm d ihdam n-ugənəd. Laš ula d əlhiyət təħdəm akkət-ət s-İbəzz.

İyya an-nəkkəd id-bab-m asən-yəsufuf ihf-nəm q-ağ tteggən. Biha ul-əllin uyləb, u-nəttəddəb iman-mna i-təzzəla n-uyulad ni-m<sup>w</sup>Arqəm i-y-afa-nəm.

Yallah, an-nəzwa an-nəzər iggən-unəzzər!



Son atelier est là, tout près. On sait facilement qu'il est menuisier. Au-dessus de sa porte, il y a une grande plaque qui porte une inscription en un français malhabile et indique aux passants que le patron de céans est un menuisier moderne, habile en t o u t genre de travail. Le long du mur, on aperçoit des caisses et des portes prêtes à être vendues.

Entrons. Nous sommes dans un petit atelier d'environ douze coudées de longueur sur six coudées de largeur. Au milieu de l'atelier est l'établi sur lequel il travaille et qui supporte un étau de fer et d'autres outils. Le long des murs, on voit des caisses, des portes et des tables inachevées, des planches rabotées ou non. Sur les murs sont installés des piquets et des clous auxquels il suspend ses instruments de travail. Tout cela est en désordre. Pour se faire un chemin, le patron de l'atelier a trouvé un stratagème : à mi-hauteur des murs, et allant d'un mur à l'autre, il a placé des poutres recouvertes de planches et formant ainsi un plafond qui recouvre le tiers de l'atelier. Au-dessus de ce plafond, il peut mettre tout ce qu'il veut.

Le patron de l'atelier est un homme fort, très noir. Dès le matin, de bonne heure, on l'entend travailler et on entend résonner son marteau. Il travaille parfois tard la nuit, quand il a beaucoup de travail et que les gens réclament ce qu'ils ont demandé. Que fait-il donc pour que les gens aient ainsi besoin de lui ? C'est ce que nous allons voir maintenant en quelques mots.

Pour une maison, on a besoin de porte, fenêtres, étagères, de petites tables à thé ou à manger, de grands coffres pour ranger les affaires. Certains veulent une armoire fermant à clé. Les ouvriers agricoles veulent faire réparer les poignées de leurs manches d'outils. Les propriétaires de charrettes abîmées vont le trouver. Pour ces travaux et d'autres, c'est à lui que nous avons recours. Il a appris à travailler le bois au contact des Européens, au génie. Il a vu comment ils s'y prennent pour travailler le bois

Zahnut-ss tälla dai da s-addiw-mina. U-nattgeddeb uylab i-yissan-ss d-a-nəžžar. Azmina n-tswurt-ss tälla t-tolluht di-s t-ttwarei s-trumit t-egyb, t-ssk-na-y-asm i-middoi bab n-tshnut d-anəžžar n-at-imar-u, yasm d-awb-di ihdam n-ag-d-usin. Idisan n-yimuran llan di-son sswanduk t-twira n-yinza.

An-natfat! Hak-ana q-iggat tshnut t-takhibt i llan ad-d-tas di-s iggat t-nəgi n-yipilon t-təzzer d-yiggat satta n-yipilon t-tarut. Ammas n-tshnut di-s taula i-y-ihəddom di-s. Azmina di-s s-əzzyyar m-muzzal d-yid-šra ididnin. Idisan n-yimuran di-son sswanduk t-twira, t-twawəl i llan ddiy uson ihdam, t-tolwab h-ərdənt ini ubu. Imuran di-son i-əžžon d-yiməsmar mani yəttəgəl di-son id-šra-s n-yihdam Gag ini rsin iggon f-yiggon. I-y-afa n-ubrid bab n-tshnut yufu iggat t-hiyət = imuran, ammas, igu di-son i-urər s-muru al-muru. D-yi-urər-u ttwadnon s-tolwab gin am-təkbust i ttadnon tət n-tshnut. Azmina n-təkbust-u ad-yəzmər ad-ig di-s gag ai-n i yəhs.

Bab n-tshnut d-argaz yonda d-əpəggal uylab. Yabsiə bəbri as-təlləd ihəddom, nətšəlla-y-as i-tkadumt-ss təttdəndin. Səgət ihəddom al-dəg-gid matta ihdam n-əp-ss uylab d-middoi ssiulon f-ai-n i hson. Matta yəttəgg, middoi hson-t uylab? D ai-n ala-an-nəzər imaru s-monnaut n-yiwalm.

I-təddart ain-yəlzom tawurt d-siəbbak d-ləmrəfəg t-twawəl t-tikhibin n-natəi ini n-yiəša, d-sswanduk izəglak i-yiga n-yid-šra. Monnaut shson bəzənət i məslon s-ətnast. I-homməton shson iədəl n-yifasson n-təžžhin n-yid-šra-nson. Id-bab-on i n-əp-son id-karusa, matta rəzon, ttason-d n-əp-ss. I-yid-ihdam-u d-yid-ihdam ididnin nttəg n-əp-ss. Yəlməd ihdam s-ubənsk n-onnsura ihdam n-əllub d-žini. Yəzru mak as-təggon i-llub i-yihdam

et en faire tel ou tel objet. Il a acheté ses outils ici ou il les a fait venir d'ailleurs. Il ne trouve pas ici le bois qu'il désire, parce que, à Ouargla, le bois de palmier est impropre à la menuiserie. Le bois dont il se sert vient de Djelfa ou d'ailleurs.

Il fabrique des caisses aux arêtes couvertes de tôle, des caisses peintes de couleurs vives, rouge, bleu, vert, car ces couleurs plaisent aux Arabes et aux Ouarglis. Si nous passons sur elles la main, nous nous rendons compte de ce que ces planches ne sont pas finement rabotées, qu'elles sont rugueuses, que, parfois, elles ne joignent pas bien et qu'il y a du vide entre elles. Il fabrique ces objets à la commande des clients ou bien pour les exposer à la vente. Il ne risque pas le chômage et ne se soucie guère des concurrents meilleurs que lui, car il n'y en a pas. Il a de nombreuses pratiques, pas seulement des Ouarglis, mais aussi des gens de N'gouça et des Arabes. A cause de cela, il a son souper assuré, car c'est un homme fort, à qui plaît son métier.

Autrefois, il n'y avait pas de menuisiers, mais seulement des charpentiers, qui taillaient des poutres, des ensouples de métiers à tisser, les troncs de palmier des leviers à bascule pour puiser l'eau. Il y en a encore aujourd'hui.

Voyons un autre métier exercé par quatre ou cinq Warglis : celui de forgeron.

Tout le monde aime les forgerons parce qu'ils aiment tout le monde. Leurs instruments sont primitifs : une masse, une enclume, un soufflet en peau de chèvre et des tenailles. Actuellement, ils utilisent beaucoup d'outils européens. Leur travail consiste à réparer des ferrures de portes ou fenêtres, aiguïser des couteaux, réparer des faucilles, rétammer les marmites et bien d'autres choses. Leur atelier est exigü et sombre ; eux-mêmes sont noirs de fumée.

Allons visiter l'un d'entre eux, très habile. C'est Belkhir Messâoud Mimouni, un jeune homme. Quand tu le verras, remarque ses mains et ses haillons noircis et tachés d'huile. Il ne sait pas bien le français, mais

n-nhiyt-ni ini n-nhiyt-ni. Yosu id-šra-s s-sa ini s-tmura. I-lluy i-yəhs  
u-yəttif da, biha Wargron lluy n-təzdait u-təbhi i-təzəart. Šluy i-y-ihəddom  
sid-s yəttas-əd s-šəffa ini s-tma-y-on tididət.

Ihəddom əswanduk i llan tiqəzmin-məm udnont s-əqəzdir, əswanduk  
u ttwahədmən s-əllwan šəglən am-təzəgəht, tasmawit ini tazizəut, biha  
llwan-u gəzəbm-asm i-y-əcrabm d-At-Wargron. Matta n-əkk-int, ad-na  
wi ləhbar f-təlwəb ul-əhriddit d awəhdi, t-tikərdadin, t-təlwəb səgət  
ul-ləiqənt d awəhdi, t-təzəant-əd əbrid. Ihəddom əhjiyat-u f-ai-n i hən  
id-bab-məm, ini ihəddom-in, yəssərs-in i-mmu hən. U-yəttəqimi  
d war-ihdam, u-yəttəmməm f-yididnin i gəwən tikli-s a-u-d-həd-  
mən ifm-t, biha laši. Middən n-əyr-s uyləb, uhu day At-Wargron, wam-  
ma ula d At-Yingusa, d-əcrabm i d-ttəsm. Gəddəra-m-məam-mu  
amənsi-s yəbbi-d zəff, biha nətta d bab m-məyil, i gəzəb-as ihdam-s.

Bəkrī laši inəzəarən; llan day ihəššabən i ttəgəwən iyurər d-yifəzə-  
zən, t-təidmin, d-uyrur n-yizbad. Ddiy llan al-imar-u.

Iyya an-nəzər iggən-yihdam i ttwahədmən s-rəbga ini hənəsa n-At-  
Wargron, d wən n-uhəddad.

Gəg middən hən ihəddadən biha nətmin hən middən. Id-šra-  
məm d id-šra m-bəkrī: t-tkədumt t-təzəglukt, zəzəbət t-təsudit n-  
uqlim n-təhəsi, d-ətkullam. Imar-u həddəmən uyləb s-yid-šra n-  
yirumiyən. Ihdam-məm d igdal n-əzəzəzət, əsməd n-mməasa,  
d igdal n-yiməzəran, əlshəm n-təhbūšin d-əhjiyat ididnin. Zəhnut-  
məm t-təkhijət t-təallast, nətmin g-gəman-məm yəulən s-əddəhban.

Iyya an-nəzər iggən i llan ihf-s yəssufuy-as. D-Bəhbir Məgud Mi-  
muni, d aməkrus. Muni t-təzrid, at-təzəd ifəssn-s, mēa-t-yəmmu-  
s t-tiəzəgalin əqəqəqənt s-əzəit. U-yəssim tarumit d awəhdi, wamma

il le parle un peu et arrive à exprimer ce qu'il veut. Il a voyagé à Alger, Constantine. C'est quelqu'un qui s'intéresse aux secrets de l'ère moderne. Il a côtoyé des Européens au travail et il a vu leurs méthodes de travail. Il a lu des livres de technique. Intéressé par tout cela, il a voulu le réaliser pour son propre compte chez lui et faire lui-même ce qu'il a vu et lu. A cet effet, il s'est procuré de l'outillage, sur place ou ailleurs. En voilà un qui n'est pas comme tout le monde. Un bon nombre de jeunes ont vu par eux-mêmes la manière de travailler des Européens et ceux-ci la leur ont montrée, mais bien peu d'entre eux s'y sont appliqués et en ont profité comme lui.

Son atelier ne se distingue en rien des autres maisons au milieu desquelles il se trouve. Il a aménagé sa maison pour y travailler et recevoir les clients. C'est une maison ouarglie ordinaire, avec sa cloison chicane face à la porte d'entrée, son patio avec les chambres autour. Au fond du vestibule, il y a le bassin en ciment où il garde l'eau pour la trempe. Contre le mur, une petite armoire est pleine de pièces de cycles. On y voit aussi un plateau de phonographe. Par terre, près du mur, des roues de bicyclettes.

Entrons dans le patio. Il te sera malaisé d'y circuler parce qu'il est encombré de bien des choses. Que voyons-nous en premier lieu? Une perceuse. Elle est surmontée d'une grande roue très lourde qui entraîne la mécanique. Cette machine date de son père, qui fut lui aussi forgeron. Son fils continue son travail et essaie de faire mieux que lui. Sur notre gauche, tu peux voir des enfoncements dans le mur, pleins de morceaux de fer de toute sorte, et des outils pendus aux murs. Au pied du mur, et contre lui, une grosse table huileuse, maintenue par deux barres de fer plantées en terre. Sur cette table, des lampes à carbure, des boîtes, des clous, des clefs, depuis la toute petite jusqu'à la très grosse, des ustensiles de cuisine, etc... Au milieu du patio, au pied d'une colonne, une enclume est posée sur un billot de bois. Au fond du patio, voici la forge  
à soufflets.

yessawal ikkōh, yəqqar aq ihəs. Yəzwa n-tmura, n-Drayer d-Qəmtina. D iggōn i llan yəhs əssər n-at-imar-u. Iḥank mmasara heddōm, yəzru mak i ttəg-gōn i-yihdam. Yəzəm ləktubat i sawal m f-yid-ihdam. Yəzəb-as am-mu, yəhs g-goman-əs iga yor-sən, ihdam n-ai-n i yəzru d-ai-n i yəzəm. I-wam-mu yəpuloṣayl i llan s-sa ini s-tmura. Štay-u iggōn hedd i llan u-y-igi am-middōn ididnin. Uyləb n-nbəz zrin iḥumiyōn s-titt-risōn mak i-ttəg-gōn i-yihdam, əsknōn-asən; wanma laš uyləb i llan əssərōn tim-mōn d awəhdi, lbin si-sən am-notta.

Zəhnut-əs u-təttbini s-wammas n-təddarin i təlla di-s. Yəzəl taddart-əs i-yihdam, mani d-ḥasōn middōn, zəarōn-t. Z-taddart n-At-Wargōn s-ummud-əs dəffər-twurt, d-ummisiddar s-yid-ikumar idisən-əs. Wadday m-təskift di-s əlmažōn n-əssima mani yəttəgg aman di-s i-tḥəddat. Muru di-s ləhzanət t-takḥift təššur n-nḥiyat i nəffənt i-bas-kilit. Yəlla di-s ula d əssḥōn m-byannu, Zəhnut, s-addu muru llant di-s sōnt-ləzəali m-bas-kilit.

Iyya, an-natəf n-ummisiddar! U-təmmōsd at-tiqurəd mak i təhsəd di-s, biha yədbək n-yid-šra. Matta nzzar tamizzart? D-mašina n-asmukəb. Ažōna-s di-s iggət-ləzəalt t-təzəlukit təzəa i-t-su-gurān. Zu, n-əzəg-baba-s i llan ula d notta d əhəddad. Umi-s yəlla ihəddōm aq-d-yəzəu baba-s, yəhs ad-yəhdōm yif-i. Zəzəlmət-mna at-təzəd əkiwat ššurōnt-əd n-yid-uzzal mak-šəm-ilin, d-ləṣəyəl uqlōn imurān. Wadday m-muru s-addiw-əs təlla t-tayla t-təziwart təzəyət ikkōh, tətwwattəf s-səm-yid-uzzal ttwaštəlōn tamurt. Ažōna-s at-təfəd di-s id-əlməsəbah n-udpax, d-yihbiyan, d-yiməs-mar, t-tnisa s-təkdit əl-təzəlukit, t-tmōnnasin n-yirkab, d-aq əllan. Ammas n-ummisiddar, waddai n-nəzərət təlla di-s iggət əzəbōri təršu ažōna n-təidōmt n-nəzərət. Dəffər-ummisiddar, štay-ut-təsudit.

C'est une petite forge qui lui plaît beaucoup parce qu'elle est légère et transportable. Dans la chambre, à droite, Belkhir nous montre l'énorme forge de son père. C'est une grosse machine qui fonctionne au moyen d'une barre de bois et d'une chaîne. Depuis longtemps, il n'y touche plus et ne s'en sert plus dans son travail. Il y a dans cette chambre un pont arrière de voiture avec ses tambours de roues. Dans la pièce de gauche, voici de vieux cadres de bicyclettes, trois phonographes détériorés et beaucoup de ferraille qu'un Européen jetterait au rebut. Belkhir nous explique qu'il ne jette rien : il ramasse tout ce que repoussent les Européens : il est vraiment débrouillard.

Voilà son atelier. Il n'y travaille pas régulièrement toute la journée, car il est souvent appelé à l'extérieur d'un côté ou d'un autre pour travailler à domicile. Il va réparer des serrures ou installer l'électricité. Quand il est ainsi à l'extérieur, les clients qui lui ont demandé quelques réparations doivent attendre. Parfois, ils veulent leur affaire immédiatement : il y a des mécontents, mais Belkhir ne les laisse pas s'impatienter longtemps, car il se démène pour contenter tout le monde.

On lui propose des réparations de toutes sortes. Il lui faut, ici réparer et redresser un châssis de voiture, là réparer des bicyclettes en mauvais état ; ailleurs, on lui demande de monter une bicyclette avec des pièces de fortune. Il doit aussi réparer des serrures et leur adapter des clés, réparer des marmites et les souder. Il a quelques connaissances en électricité. Au fond du patio se trouvent les escaliers qui donnent accès à la terrasse où il loge. Il a aménagé son étage et y a même installé un poste de radio qui ne lui revient pas cher. C'est, en effet, un poste ancien, mis au rebut, à qui il manquait deux lampes : il l'a remis en état lui-même. D'ailleurs, il répare aussi parfois les postes de radio des clients.

Il a trouvé le moyen de faire sa cuisine proprement et rapidement en achetant un réchaud électrique. C'est vraiment un homme à tout faire et qui s'intéresse à tout. Aussi est-il apprécié de tout le monde.

Fasudit-u t̄ takfihit, t̄ḡāb-as uyl̄ob biha t̄f̄sus d-mani ȳskku t̄lla m̄ga-s. Ikumar i llan tanfusit-r̄ina, Balh̄ir ȳss̄k̄n-any-sd tasud̄it t̄ taz̄gl̄ukit n-s̄gg-baba-s. Fasud̄it-u t̄ taz̄gl̄ukit uyl̄ob, t̄ggur s-uz̄dud t̄-t̄son̄st. N-s̄gg b̄skri u-ȳlli ȳttay di-s ula d yih̄dm sid-s. Ikumar-u llandi-s uz̄al i-d-t̄t̄son̄ d̄f̄ for n-tunubil s-mani n-yitt̄af n-n̄aḡz̄ali. W̄on i llan taz̄lmat-r̄ina llant di-s t̄ir̄tt̄win n-yid-b̄as̄klit t̄-tiqdam, t̄-t̄lata n-yid-byannu r̄r̄z̄on, d-uz̄al uyl̄ob i llan, matta n-urumi, a-t̄r̄i-iḡr̄ azyar. Balh̄ir ȳmna-yana u-ȳgḡir ula d š̄ra, ȳtt̄layam gā ai-n i q̄rim i r̄umiȳon; i h̄f-s̄ ȳss̄uf̄u-as.

Stay-u tahnut-s̄. U-y-ih̄dd̄m dima t̄ul m̄-m̄was̄s, biha as-t̄t̄ḡȳȳd̄n̄i ss̄gat n-tma-y-u tma-y-u i-yih̄dam n-t̄dd̄arin. I-z̄gḡa n-yid̄dal n-yinn̄ason, d-agḡal n-trisiti. Mui ȳlla ayl̄ad, id-bab-m̄ az-d-iw̄in š̄h̄iyat n-yid̄dal ad-sugḡm̄on. S̄gat h̄m̄ š̄h̄iyat-r̄n̄son̄ din din ya. K̄an ini-m i w̄-ason-iḡz̄z̄ob š̄h̄al, wam̄ma Balh̄ir u-ȳtt̄iž̄i ad-d̄b̄ḡm̄ midd̄n̄i uyl̄ob, biha ȳss̄k̄lk̄ud ifass̄m-s̄ uyl̄ob ab-akk̄ ad-ȳss̄f̄r̄h̄ midd̄n̄i gā-m̄on.

Midd̄n̄i t̄tawin-az-d i-yid̄dal gā ag-d-usin. S̄gat ȳsh̄i iḡdal d-us̄gḡm̄ n-wadd̄ai n-tunubil, ad-ȳl̄z̄om̄ iḡdal m-b̄as̄klit i r̄r̄z̄on, ss̄gat t̄ll̄ob̄on-as asili n-yigḡat-b̄as̄klit s-š̄h̄iyat i-dd-usin s-tma-y-u tma-y-u. As-ȳl̄z̄om̄ iḡdal n-yinn̄ason d-usili n-t̄n̄isa-m̄on, d-yid̄dal n-t̄h̄b̄uš̄in d-ul̄š̄h̄m̄-m̄s̄nt. Ȳss̄m̄ d aw̄sh̄di š̄h̄iyat n-trisiti. D̄f̄ for um̄misidd̄ar llant di-s t̄isuman i ss̄alaȳnt n-m̄n̄z̄z̄i m̄ani ȳlla iḡm̄m̄or di-s. Ȳgḡd̄l l̄ḡali-s̄ d aw̄sh̄di, iḡu di-s ula d r̄rad̄ȳu az-d-š̄k̄k̄r̄on ȳr̄h̄s̄. D iḡḡm̄ r̄rad̄ȳu n-s̄gḡ b̄skri ȳtt̄wam̄ḡor n-d̄ff̄or, ȳss̄r̄ s̄m-yid-š̄b̄ik, iḡd̄l-i im̄an-s̄. S̄gat iḡdd̄l ula d id-r̄rad̄ȳu m̄-midd̄n̄i.

Yufu abrid i-y-asm̄m̄i n-yiš̄ia-s̄ s-m̄n̄d̄af̄ot̄ din din ya s-yis̄ȳa m-babur n-trisiti. N̄otta d š̄bn-ad̄m̄ i s̄son̄ gā i-dd-usin, ȳsh̄i iss̄an n-n̄h̄iyat uyl̄ob. S-wam̄-mu midd̄n̄i h̄m̄-t uyl̄ob,



Mais il ne peut contenter tous ses clients, parce qu'il est seul et que les gens qui viennent à lui sont, non seulement des Ouarglis, mais aussi des Arabes qui viennent de partout.

---

wamma u-y-izommor ad-yssiifrooy gaag middon as-t-tason, bi-  
 ha yolla d afardi, d-middon as-t-tason ubu day At-Warqom,  
 wamma ula d aqarabon i t-tason s-tma-y-u tma-y-u.

---

- L'ANE à OUARGLA -

Nous avons déjà dit que la plupart des Ouarglis sont jardiniers. Les palmeraies dans lesquelles ils travaillent ne sont pas toutes à proximité des habitations. Certaines sont très éloignées. Ils ne peuvent les cultiver convenablement que s'ils ont des bêtes de somme à leur disposition. Quant à l'arrosage des jardins, certains le font grâce à des puits ascendants, mais, pour beaucoup, l'irrigation ne se fait qu'à grand peine. C'est pourquoi ils achètent des bêtes de somme pour tirer l'eau.

Ces bêtes sont des chevaux, des mulets et des ânes. Des chevaux, seuls quatre ou cinq en possèdent. Pour les palmeraies très grandes et éloignées, on achète des mulets. Les autres, qui ont de petites palmeraies, en propre ou en gérance, ont des ânes.

Les Ouarglis préfèrent les ânes, car, avec le prix d'un mulet, on achète trois ou quatre ânes et, avec la nourriture journalière d'un mulet, on entretient un âne pendant trois jours.

Revenons à une maison que nous connaissons : celle d'El Hadj Sayah, où nous avons assisté à sa mort ces jours derniers. Ils ont un âne

- Appul m-m<sup>w</sup> Argon -

Nonna ya uylab n-At-Wargom d ihmmanon. Tigomma i heddemon ul-  
allint gag s-addu-teddarin-mson. Kant tini-n i bgedont uylab, U-tont-  
heddemon d awahdi matta ul-llin ezwayel ifasson-onson. Y-y-asswi  
n-tigomma-nson llan ini-n i-tont-ssawon s-taliwin, allan uylab,  
u-yasssiu tagommi-s iggon ala ad-yoqqar rriq-s. I-wam-mu sa-  
yon-d ezwayel i-yizbad.

Zwai-l-u d ləhsunat, d-ləbyala d-yippal. F-ləhsunat, ləsi dai  
rəbea ini honsa i-ton-Kəson. Tigomma tizəglak uylab, bgedont, sa-  
yon-d ləbyala. Iddim in i Kəson tigomma f-tikhijin t-thommasin,  
n-yr-mson d iypal.

At-Wargom hson iypal uylab, biha ai-n ala at-təspəd ləbyəl at-  
təspəd sid-s tlata ini rəbea n-yippal. Ai-n ala ad-yəi ləbyəl f-yig-  
gom-m<sup>w</sup>ass, yəttətt-i appul f-tlata n-ussan.

Iyya an-nədud n-yiqqot-təddart i nson, tōi n-səhaz Sayəb,  
mani nəru azz-in-ton taməttant-s. Yəlla n-yr-mson appul,

comme tout le monde, employé au travail des palmeraies. Ils l'ont acheté il y a environ deux ans. Voyons ce qu'ils en font. Ce ne sont ni les femmes ni les hommes qui l'emploient au travail. Les femmes ne sortent pas et les hommes sont à leur emploi. Cet âne, dans la maison d'El Hadj, est entre les mains d'un garçon de N'gouça qui est chez eux. Belkhir le conduit à la palmeraie, ou bien Mahrez, mais seulement quand ils ne sont pas à leur emploi. Le petit N'gouçi l'emmène tous les (autres) jours.

Quand il faut transporter du fumier, du mortier de terre ou du sable de dunes, il lui met tout son harnais : bride et bât ; il lui met sur le dos un grand sac en sparte avec la houe et le couffin. Il prend en main un bâton ou une serpe, car on dit : Celui qui conduit un âne sans bâton est aussi âne que lui. Il le fait sortir de la maison, monte dessus et l'emmène à la palmeraie. L'âne n'aime pas marcher trop vite, mais Ahmed, — c'est le nom du jeune N'gouçi, — veut courir car il a des camarades qui l'attendent à la porte de la ville pour faire la cavalcade en allant aux jardins. C'est pourquoi il ne cesse de frapper l'âne ; il le pique au cou avec sa serpe pour l'exciter. Quand l'âne trouve dans la rue des crottes d'âne, il baisse la tête pour les flairer. Après quoi, il relève le museau en l'air et se met à braire. Cette façon de faire ne plaît pas à Ahmed qui se fâche et le frappe à la tête avec la serpe. A la porte de la ville, il trouve ses camarades qui l'attendent. Ils s'en vont alors vers la palmeraie en faisant la course. Ils se mettent à frapper leurs ânes, à les piquer, à les exciter en les battant des jambes, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux jardins.

Quand il arrive au jardin, le garçon met en place le grand sac en sparte et entreprend le transport du fumier ou du sable jusqu'à midi. Il y a des palmiers envahis par le sable : pour les dégager, on enlève le sable à dos d'âne et on va le jeter dans un endroit plus bas. Quant au fumier, on le transporte d'un jardin à l'autre.

A midi, quand il revient, monté sur le dos de l'âne, il rapporte de l'herbe et du bois. A la porte de la maison, il descend de l'âne, le fait entrer, lui enlève son harnais et va le mettre à l'attache près de la fosse d'aisance.

am-middri ididnin i-yihdam tigomma. Spin-t, tu ad-tas tamurt n-som  
 yiilan. An-nzor matta ttggom sid-s. Uhu t-tisodnan ula d irgazon ag had-  
 donon sid-s, biha tisodnan u-ttffoynt, d-yirgazon llan ihdam-mom. Af-  
 yul-u, taddart n-shaz, yolla f-fus n-eg-gongusi akhib i llan meq-som. Bal  
 hir yottawi-t n-tgomma, natta ini Mahraz, dai matta ul-shibon ihdam.  
 Matta f-eg-gongusi, yottawi-t makK-ast.

Matta d aggai n-loybar ini tayuri ini izdi mollal, as-ig id-ira-s  
 am-ulgam-s t-tbarda-s, ig-as taymnt tikermis-s d-umdir t-tsnit.  
 Yalbi tarotta fus-s ini amzor, biha qgarm: "Mm<sup>w</sup>asi yalbi appul bla-ta-  
 ratta, ig<sup>u</sup> am-natta." A-t-yessufay s-tddart, ad-yali di-s, yawi-t n-  
 tgomma. Appul u-y-iyis tikli n-yihras, wamma Ahmad (isom n-eg-  
 gongusi) yohs izwa s-tazzola, biha llan ididnin id-huya-s suggumom-  
 t shubot i-yimorkadri al-tgomma. Goddara m-m<sup>w</sup>am-mu yassat  
 appul, yottakm-as takumt-s s-umzor ab-akk ad-yigur. Aylad,  
 mmi dd-yufu tiskin n-uyful, ad-ibedd, yinez ihf-s i-y-asm mi-  
 nsnt. Mmi isom, ad-isommor ahonsu-s n-uzonna, igyyed. Am-  
 mu w-as-igazzab i-y-Ahmad, ad-yadbeq, yawt-i n-yihf-s s-umzor.  
 Shubot, ad-d-yaf id-huya-s suggumom-t. Ad-zwan n-tgomma  
 ttisom imorkadri. Ad-shdan ssatri-tri, ttakmon-asm d-akkam,  
 dsbbkon-asm al-d-aydri tigomma.

Mmi dd-yiwod tigomma, as-yedel taymnt-s, yabda yottawi sid-  
 s loybar ini izdi al-tazzarin. Kant tizdayin i trit-yassu izdi;  
 i-yikkas n-yizdi-y-u ttakkom-t s-uyful, qgarm-t akkat i-y-udan.  
 Matta f-loybar, ttawin-t s-tgommis n-tgommis.

Deg-gass, mmi dd-yiwod, ad-yali di-s, isommor-sd tuga ini  
 isparom. Imi n-nhtubat ad-ihowod si-s, yessitf-i n-tddart, as-  
 yakkas id-ira-s, yessitf-i n-yiqqan-s i llan s-addu uyazzu.

Après l'avoir attaché, il lui donne du foin, de l'herbe et quelques dattes. L'âne ne travaille pas beaucoup l'après-midi. Vers quatre ou cinq heures, Ahmed le fait sortir, l'enfourche et l'emmène à la palmeraie où il l'attache à un palmier avec une longe. L'âne n'aime pas rester longtemps attaché. De plus, il est rusé. Quand celui qui l'a amené au jardin reste à côté de lui, il ne bouge pas. Mais, s'il le voit occupé à son travail, il casse sa longe en la coupant de ses dents et reprend le chemin de Ouargla en courant jusqu'à la maison, la tête entre les jambes et sans regarder derrière lui. Quand Ahmed s'aperçoit que l'âne est parti, il le laisse aller, car il est incapable de le rattraper. S'il le voit au moment où il s'enfuit, il lui saute sur le dos, l'empoigne et, prenant sa serpe, le chevauche. A peine l'a-t-il enfourché qu'il lui administre des coups avec sa serpe, "à lui en faire cuire la chair" et, quand ses mains sont fatiguées de frapper, il retourne à la maison. Lorsqu'il doit aller tirer l'eau l'après-midi, il ne le fait pas travailler beaucoup le matin, à moins d'être un homme au cœur dur.

Vers quatre ou cinq heures, les enfants emmènent les ânes à l'abreuvoir. Ils jouent alors beaucoup avec les ânes le soir, parce qu'il n'y a pas de grande personne avec eux. Ils les font courir, leur apprennent à ruer en sautant; ils leur tirent sur la bride et les piquent. L'âne ne peut courir quand on lui tire sur la bride. Dès que l'aiguillon le mord un peu trop, il se met à ruer en sautant. Le cavalier est parfois désarçonné et tombe. L'âne, en voyant son maître à terre, est tout content: il le regarde et, mettant la tête entre les pattes, rejoint la maison.

Les enfants n'ont aucune pitié pour l'âne: ils le piquent, lui crevassent la nuque, lui font des plaies, le frappent, le blessent au cou, lui écorchent le chanfrein, lui percent les côtes. C'est pourquoi l'âne n'aime pas les enfants et se montre avec eux récalcitrant.

Les grandes personnes elles-mêmes maltraitent les ânes et gaspillent beaucoup d'argent en se conduisant de la sorte. Il y a des gens qui ne savent pas prévoir le lendemain, ne se rendant pas compte de la perte qu'ils se causent en maltraitant ainsi leurs ânes.

A-t-yəqqən, yuḥ-as əddrim t-tuqa d-innawt n-yiḥniwən. Zaməddit ayyul u-y-ihəddəm d awḥdi. Mga-takk<sup>w</sup>zin, mmi-t-id-yəssuḥy Aḥməd s-təddart, ad-yali di-s, yawi-t n-təgmma, a-t-yəqqən tazdait s-təstant. Ayyul u-y-iyi dima yəttwaqqan. D ayyul-u d aḥraimi. Ziqmma, mat-ta bab i-t-iwin yəlla s-addiw-əs, ad-yəqqim u-yəttkəlkud. Matta yəzr-i yəlla ihdam-əs, ad-yəkkəd ttant-əs s-təymas-əs, yəttəf-əd abrid m-m<sup>w</sup>Arqəm, ihf-əs žar-yidarn-əs u-yəttəqqəl n-dəffər-əs al-yər-əm. Matta Aḥməd yəzru ayyul yəbgeəd fəll-as, a-t-yəžž, biha u-y-izəmmər a-t-yəkkəd. Matta dai yəwər yəzr-i, ad-yəzwa tikəmmi-əs, a-t-yəkkəd, ad-yəbbi amžər, yali di-s. N-səgg al<sup>a</sup> ad-yali di-s, as-yəttəf amžər al as-yəssəmm<sup>w</sup> aḥsum-əs ini eyan ifassm-əs s-təita, ad-yəduwəl n-təddart. Matta yəlla izbad taməddit, u-yəssəhdim uyləb ayyul yabšša, dai matta iqqən ul-əs yəkkəšy.

Zaməddit, dəffər takk<sup>w</sup>zin, əlbəzž ttawin iyyal n-əsəwi-nəm. Ztirəm uyləb s-yiyyal taməddit, biha laš azəglək mga-əm. Səz-zalm-təi, səlmadrü-əm tizəgbad, əsm-žəbdri algam-əm, aknəm-əm. Ayyul u-yəttif ad-yəzəl, biha žəbdn-as algam-əs. Mui ihuss i-y-akkam uyləb, ad-yəbda yəttəgəbid. Bab i llan ulin di-s səgat yəttutta-d d uttu. Ayyul, mmi yəzru bab-əs tamurt, ifər-əšy, a-t-yəqqəl, ihf-əs žar-yidarn-əs yəttəttəf yər-əm.

I-lbəzž ayyul w-əm-yəssəqqid ul-əm; ttakm-as, ttəuqqan-as takrūm-əs, ttəgəm-as tužnibt, žəatri-t, dəbbər-m-t, žəllən-as dmay-əs, ttərrək-n-as idisan-əs. S-wam-mu u-y-iyi əlbəzž, w-əm-yəggu, d awḥdi.

Ulla d izəglək ttəffəgəm iyyal, gəəm idrimən-əm tamurt s-tə-kli-nəm. llan middri i-y-u-ttəqqəl m-m<sup>w</sup>əšša-n-əs, u-d-ttiwin ləbbar i-y-ai-n al<sup>a</sup> əsm-udan tamurt s-ūgəf n-yiyyal-nəm.



A ce sujet, voici l'histoire d'un adulte, père de famille, et de son âne. Il avait un mulet. Il l'emmena un jour à la palmeraie. Comme il refusait d'avancer, il le roua de coups de bâton. Revenu chez lui, il l'attacha à sa longe et alla lui donner de l'herbe. Le mulet, qui l'observait, reconnut celui qui l'avait frappé. Se ramassant sur lui-même, il lui envoya un coup de pied. L'autre le reçut et en souffrit. Il lui dit alors : "Comment? mon argent m'a frappé!" Prenant sa faucille, il lui creva le ventre et le tua. Il traîna le mulet mort jusqu'à la porte de la ville. Quelques jours passèrent. Un jour qu'il mangeait des dattes, sa chèvre vint et lui prit une datte. Voyant cela, il saisit un couteau et l'égorgea. Il avait chez lui les poules de sa femme. Un jour, l'une d'elles fienta sur son passage. Il lui lança une lame de couteau qui l'atteignit à la tête. La poule voleta un peu, puis mourut. Enfin, son âne, qu'il venait d'acheter tout jeune, car "il avait encore le lait de sa mère entre les dents" : il lui mit son harnais, mais, parvenu devant une rigole principale d'irrigation, l'âne refusa d'avancer. Il eut beau le pousser, il reculait : il avait peur, car il était encore jeune. Une fois, il le poussa plus fort : l'âne recula encore. L'homme, revenant vers lui, le poussa de côté et le fit tomber dans la rigole sur le dos. Il lui dit : "Maintenant, reste dans cette rigole qui t'a fait peur : dors!" Prenant sa houe, il l'enterra vivant. Il prit le harnais sur son propre dos, avec la bride, sa serpe et toutes ses affaires et dit : "Tu es débarrassé de moi et je suis débarrassé de toi!" Il rentra chez lui. Et il n'y avait même pas deux jours qu'il l'avait acheté pour sept cents douros.

On ne trouve pas de Ouargli, petit ou grand, sortant avec son âne sans quelque chose à la main. On les voit avec un bâton, une serpe, une grosse épine de palmier ou une aiguille. On trouve même des bâts dans lesquels sont plantées des épines, de telle sorte que, même s'ils ont oublié leur bâton ou leur serpe, ils ont des épines pour les remplacer. La raison de cela, c'est que, pendant sa vie, le Prophète Mohammed avait un âne : il l'enfourcha et partit se promener. Quand ils furent à mi-chemin, l'âne regarda son cavalier et, le voyant avec un bâton en main, lui demanda : "Pour quoi ce bâton?" Le Prophète lui répondit : "C'est pour

F<sup>l</sup> am-mu itay-u tanfust n-yiqqm d azɛgluk s-tarwa-s, natta d-uyyul-s. N-ɣr-s lɛɛɛl. Yawit iggm-m<sup>w</sup>as n-tgmma. Sagga u-y-iyis tikli, ymɣ-i s-tat-ta. Yaɛd-sd n-ɣr-sen, yqqn-i itant-s yɛzwa as-igɛr tuga. Yqqɛl-t-id lɛɛɛl, yessm d won i-t-swɛn. Kmm<sup>s</sup> tiddi-s, yu<sup>s</sup>-as dar. Wm yuxu dar ihuss-as, yonna-y-as : « Idrimm-u ayi-wɛn a ! » Yɛbbi-d am<sup>z</sup>ɛr, ikɛrɛk-as adan-s, ymɣ-i. Sagga yommut lɛɛɛl, ikurr-i, yɛr-i lhuhɛt. Yqqim ik Kɛh n-ussan. G-iggm dɛg-gass, yolla yottott tiini, tas-sd tihsi-s, tɛbbi-y-as iggm-m<sup>w</sup>iniu. Natta yɛr-it am-mm, yɛbbi-d sɛmɛsi, iyɛr-it. N-ɣr-s tiyazitin n-tmɛttut-s, iggm-m<sup>w</sup>as iggɛt tɛrd-as abrid. Yɛzɛrɛd-as tansɛlt, tas-sd ihf-s, tafɛr tafɛr, tɛmmɛt. Aɛgaru d appul-s i yɛyru d aɛdid, ddiy ayi n-nanna-s tiyɛas-s. Natta ig-as tɛbarda, yiud-sd s-addu-tgmmalt, u-y-iyis as-yiqur; makK i-t-yɛdɛh, appul ad yɛdɛl n-dɛffɛr, biha yɛggɛd, ddiy d akhih. Iggɛt-tɛkli idɛlhi d awɛhdi, yɛdɛl-d n-dɛffɛr. Natta yɛdɛl-d, idɛlhi-f-yidis-s, yɛr-i targa f-tkɛrmin-s, yonna-y-as : « Qim din ya targa as-tɛggɛsd, at-tɛttɛsd di-s. » Yɛbbi-d amdir-s, idɛfn-i am-mm ya yɛddɛr. Iq-sd tɛbarda tikɛrmin-s, d-ulgam, d-um<sup>z</sup>ɛr-s, d-yid-ɛra ididnin; yonna-y-as : « Sɛkkin tɛrtahɛd sɛgd-i, nɛs<sup>s</sup> sɛtaha sɛgd-ɛk ! » Yɛzwa-d n-tɛddart-s. Amm-ugi dai tu d sm-wussan sagga-t-yɛyru sɛgɛa miyat duru.

U-tɛttifɛd gɛg sɛg-gargrɛm d akɛs<sup>s</sup> ini d azɛgluk yeffɛy s-uyyul bla ɛra ifassm-s. At-tafɛd n-ɣr-s tarɛtta ini am<sup>z</sup>ɛr, ini tɛdri, ini tiszɛnit. S-wam-mu at-tafɛd tibardiwin n-yiyyal tɛwa<sup>s</sup> tɛlɛnt tɛdriwin ab-akk, ula ttan-sd tarɛtta d-um<sup>z</sup>ɛr, llant tɛdriwin akkat-rism. Biha, bɛkri, tamɛddurt n-s<sup>n</sup>ɛbi, yɛkɛsɛ appul, yali di-s, yɛzwa ad-ihɛwɛs. Natta yiud-sd azgɛn m-m<sup>w</sup>brid, yqqɛl-d appul m-bab illan ulin tikɛrmin-s, yaf-t-id s-tarɛtta, yonna-y-as : « I-matta tarɛtta-y-u ? » Yonna-y-as s<sup>n</sup>ɛbi : « Zu, i mat-

m'en servir quand tu ne voudras pas avancer : c'est pour ceux qui ont la tête dure, comme toi." L'âne lui dit : "Jette ce bâton : si je ne marche pas comme tu désires, tu me feras ce que tu voudras." Le Prophète fit le geste de jeter son bâton, mais il le cacha dans le pan de son burnous. Peu après, l'âne refusa d'avancer. Le Prophète lui dit : "Tu m'avais pourtant bien promis de marcher !" L'âne lui répondit : "Oui, je t'ai dit ça, mais à présent je n'ai plus envie de marcher : fais ce que tu peux : tu as tes mains, moi, j'ai mes jambes." En l'entendant parler ainsi, le Prophète retira son bâton de dessous son burnous et lui en administra cent coups, jusqu'à lui en faire tirer la langue et il lui donna la malédiction. Cette malédiction consiste pour lui à recevoir chaque jour cent coups de bâton. S'il ne les reçoit pas de son maître, parce qu'il a bien travaillé, bien obéi, il les recevra des anges.

Les ânes sont très maltraités pendant toute leur vie. On dirait que Dieu les a créés uniquement pour être maltraités. Si seulement, après leur mort, ils pouvaient au moins se reposer un peu quelque part, mais non, car voici ce qu'on raconte à ce sujet.

Un jour, Dieu eut pitié de l'âne et dit : "Cela suffit : je vais le faire entrer au paradis." L'âne s'en réjouit et se dit : Je vais me reposer une fois dans ma vie ! Quand il arriva au paradis, on lui ouvrit la porte pour le faire entrer. Il se disposait à entrer : à peine eut-il introduit son museau qu'il aperçut des groupes d'enfants en train de jouer. En les voyant il fut terrifié : il recula en se disant : Ah ! c'est comme ça ! Les gamins qui torturent les ânes sur la terre sont encore ici ! Il dit : Je ne reste pas ; il vaut mieux pour moi revenir aux mauvais traitements de la terre. Cependant la lumière du paradis lui avait blanchi le museau. Depuis ce jour-là, tous les ânes ont le museau blanc. Si, par hasard, on en trouve un dont le museau n'est pas blanc, on dit : Le pauvre, il n'a pas vu le paradis !

ta u-tyisad at-figurad. Zu i-yid-bab-in i llan ihf-mson yakksh am-šakk. »  
 Yonna-y-as appul : « Ğer tarotta-y-u! matta w-ak-igura f-mak tħsd,  
 aq tħsd q-iyi-t! » Ysbi-d šnsbi yzszrud fus-š am-masi yzgru ta-  
 rotta, yħba tarotta waddaj n-ufər n-ubonrus-š. İkksh ikksh u-y-i-  
 yisappul tikli. Yonna-y-as šnsbi = « Yak, tšninid-yi ad-igura? »  
 Yonna-y-as appul : « nñ, mniy-ak, wamma imar-u ihf-iu yon-  
 na-yi : ul-šggur; aq tšmrəd q-i, šakk n-yr-šk d ifasson-šk, nšš  
 n-yr-i d idam-iu. » Sagga isell šnsbi am-mu, isħf-əd tarotta  
 s-ubonrus-š, yuš-as miya n-tšita asagga d-yeffay ils-š. N-šgg  
 tñ, yuš-as əddagwst n-šššr i llan makK ass ad-yay miya n-  
 tšita. Matta u-tšit-yufi s-bab-š, biha yħdm d awšdi, yugur  
 d awšdi, a-tšit-yay s-lomlaika.

İppal ššggšon uyləb əddunnit-šnsn; at-timid Ğbblı ig-tñ-d dai  
 i-y-üşggš. Ha matta dai nmi mmutñ, ad-ertalyñ ikksh iggm-  
 mˆkkat, wamma uhu, biha štay-u matta qqarn middñ föll-as.

İggm-mˆass Ğbblı yzšggəd-as ul, yonna : « Bərka-y-as; a-t-  
 siffa n-nšmnst! » Appul yfšsh, yonna : « Ad-ertalya ula d-ig-  
 gət-tkli dunnit-iu. » Yawəd n-nšmnst, arm-as tawurt ab-  
 akK ad-yatšf. Yħs ad-yatšf. Day yššitšf ahmšüš-š, izər tikon-  
 nunin n-nbzz štirarm. Day yzr-in, imədd yšdwəl-d n-dšf-  
 fər; yonna ul-š : « Ai-n d matta am-mu : šbzz i llan nəqqon  
 d inya ipal əddunnit, ass-u llan da? » Yonna : « U-tħqiniy  
 da; ayi-ifon d idwal n-üşggš n-tmurt » Wamma mnur n-  
 nšmnst yər-az-d ahmšüš-š d aməllal. N-šgg-tu, gag if-  
 yal ahmšüš-šnsn d aməllal. Matta iggm iggm i llan ahm-  
 šüš-nsn uhu d aməllal, qqarn-as : « Zalsqqi-s, u-yzšni-  
 lšmnst! »

Voici maintenant pour terminer une fable composée par Mahrez

Sayeh :

Vous savez que les enfants de Ouargla  
Maltraitent les ânes qui viennent chez eux.  
La sagesse antique dit : Ils sont tous de même race.  
A ce sujet, voici la fable  
D'un âne venu de Tunis.  
Il fut acheté par un homme,  
Père de nombreux enfants,  
Qui l'abandonna aux mains de ses fils,  
Lesquels s'en servaient chaque jour pour se promener.  
Quiconque le faisait travailler  
Le frappait comme on fait de la viande de boucherie.  
A la mort des enfants de son patron,  
Il tomba entre les mains d'un homme très dur.  
Dès qu'il sortait de la maison,  
Il le faisait travailler de tous côtés.  
Un jour, l'âne mourut.  
Il alla le jeter au pied d'un mur.  
Dieu l'emporta en Paradis  
Et lui dit : "Allons, viens, entre !"  
En entrant, il vit ces enfants  
Et dit : "Voilà les clous qui m'ont piqué !"  
Il s'enfuit en courant loin de ce paradis,  
En disant : "Rester en enfer est mieux pour moi que cela."

---

Štay-u imarou taŋgarut t̄-timizzart iggāt-trīfust i-tat-yassili  
d Maḡrəz Saḡḡ.

ʔəssəm əlbəz n-At-Warḡon  
 ʔtšəḡḡon iyyal i-d-ttasm n-əz-məm.  
 Amizzar yonna-y-akk "idammən-əm d iggən".  
 F-f'am-mu štay-u iggāt-trīfust  
 N-uppul i-dd-usin s-ʔunəst.  
 ʔəttwəz-əd s-yiggəm-baba  
 I llan n-əz-əs upləb n-tarwa.  
 ʔəzr-i ifassən n-tarwa-s  
 I tḡəwəwən sid-əs makk-əs.  
 Dai wən i-t-iwin n-yihdam  
 Az-d-yəzr aḡsum-əs am-lidam.  
 N-ssəḡ i mmutrū ikhijən n-urḡaz,  
 ʔəqqim-əd fus n-yiggən am-ufəzəz;  
 N-ssəḡ ala-ad-ʔəffəy imi n-nəḡtubat,  
 Nəttə ʔəssəhdam-i s-ukkat n-ukkat.  
 ʔəmmət-as iggəm-m<sup>w</sup>əs əppul-u,  
 ʔəzwa, ʔəzr-i s-addu-yiggəm-murū.  
 ʔawi-t-Rəbbi n-nəzəmst;  
 ʔonna-y-as : « ʔwə, iyya, atf-əd! »  
 Nəttə ʔəttəf, izəz əlbəz-ən;  
 ʔonna : « ʔni, d iməsmar aḡi-bəzən. »  
 ʔəzwa ʔəttəzəd s-əzəmst-u;  
 ʔəqqar : « Aḡimi timsi ʔif-iyi lḡiyt-u. »

- La MORT à OUARGLA -

Les pages qui suivent veulent montrer, à la manière d'un témoin oculaire, les pratiques des Ouarglis à l'occasion de la mort de l'un d'entre eux. Ces pratiques sont nombreuses et parfois on peut trouver que certaines d'entre elles ne sont pas cousines. Ils n'ont pas tous la même manière de faire; ils ne suivent pas tous également le même chemin: au moment de faire une chose, les uns proposent telle manière, les autres en proposent une autre.

La personne qui lira ces pages, si elle essaie de considérer ces pratiques d'un seul coup, risque de perdre patience. Pour l'aider, l'auteur de ces pages s'offre à lui frayer la route et à lui montrer le chemin. Il ne prétend pas tout connaître, mais il a fait son possible pour recueillir les paroles mêmes des Ouarglis. Ceux-ci eux-mêmes avouent ne pas connaître toutes les pratiques des femmes, car ce n'est pas seulement devant un étranger qu'elles n'en parlent pas, mais aussi devant les hommes de leur propre famille. Nos connaissances, cependant, sont insuffisantes pour donner une idée des coutumes funèbres à Ouargla.

## ~ Zamstant Wargom ~

Tikurdawin al<sup>a</sup> ad-d-asmt sasknant, am<sup>n</sup> wasi tollid tnskK<sup>a</sup>-  
dad, g-ag ttoggom At-Wargom mmi asm-yommut iggom si-som. Zhiyat  
i ttoggom upob, saqat at-tafad mmmant si-smt i llant iggot ubu d  
illi-s n-gammi-s n-yiggot. Tikli-nsm gag u-t-tusi d iggot, ul-sqgu-  
ron gag middni abrid iggom: mmi hs ad-gom zhiyat, llan ini-n i ttog-  
gom am<sup>n</sup>nu, llan ini-n i ttoggom am<sup>n</sup>nu.

Mmu al<sup>a</sup> ad-gzmm tikurdawin-u, matta yozru it-tikli-nsm  
f-yiggot-tikli, ad-yeffy s-lsqal-s. Ab-akk a-t-igawm bab i urin  
tikurdawin-u, yhs as-yar zffrs askni n-ubrid. U-yqqir yss-  
son gag, wamma igu gag ag yzmr ab-akk yufu mmmant n-yi-  
walon n-At-Wargom. Nstnin q-goman-nsm qqaron ul-zmmom  
ad-ssnm gag ai<sup>n</sup> i ttoggont tisdnan, biha ul-sqqiront dai<sup>n</sup> dssat  
ubrrani, wamma ula dssat-yirgarm n-toddart-nisnt. Gag am<sup>n</sup>-  
mu ai<sup>n</sup> i nsm as-yokfa i-yissan n-ag ttoggom mmi yommut ig-  
gom.



Pour faciliter la lecture de ces pages, je les ai placées dans un ordre que je vais indiquer. Donc, je vais, en premier lieu, vous raconter l'histoire authentique d'un Ouargli très connu, du nom d'El Hadj Sayah. Cette histoire sera pour nous un exposé de ce qui se passe autour d'un homme qui meurt à Ouargla. En lisant (le récit de) la mort d'El Hadj, on trouvera des signes entre parenthèses, comme (1) ou (2), etc... Ces numéros nous renvoient à des notes placées à la suite du récit au fur et à mesure de son déroulement. Elles ressemblent à ce qui est dit dans le récit, mais se rapportent à ce qui se passe dans d'autres clans ou à des cas différents de celui d'El Hadj.

Tu connais notre ami El Hadj Sayah, dont je t'ai longuement parlé lors de notre visite ensemble dans une maison ouarglie. C'est chez lui que nous sommes entrés et c'est lui qui nous a reçus. Nous avons vu ses palmeraies en compagnie de son fils Mahrez qui nous servait de guide. Nous avons appris de quoi est faite la nourriture des Ouarglis. Nous sommes sortis de chez lui en recommandant à El Hadj de se ménager et nous lui avons dit : "N'hésite pas à envoyer Belkhir ou Mahrez si tu te sens très mal, même de nuit."

Or, je te dirai, cher ami, qu'aujourd'hui El Hadj n'habite plus sa maison et, si tu veux lui rendre visite, il te faut aller au cimetière. Quant à moi, si je t'écris aujourd'hui, c'est pour te raconter tout ce qui s'est passé il y a environ deux mois. J'en suis sûr que cela t'intéresserait, car il s'agit d'un membre d'une famille que je connais et que je désire te faire connaître comme moi-même.

Ab-akk ad-yeshal i-mmu hs ad-gzmon tini, ssrsy-as-trit iggt dffer-yiggat mak i hs akm-iniy. Gaddora m-m<sup>w</sup>am-mu akm-mla tamizzart iggt trufust i llan yadi d ssst<sup>h</sup> n-yiggon sq-gargrom ss-senent middon uplb, ism-ss<sup>h</sup>haž Saysh. Zanfust-u ain-taskon ai-n i tsaran mmi asen-yommut iggon-murgaz i-y-At-Wargom. Jezam n-tmottant n-<sup>h</sup>haž at-tafed timitar ammas n-teallakin i gint am-tu : ① ini ② d-ag llan. Timitar-u ttawint-ana n-yiwalon i d-ttasm s-dffer trufust, sqguron mqa-trufust. Jwaln-u ttawin tifatin n-tmitar i llant tanfust, ssawaln f-ai-n i tsaran tiqbilin tididontin ini tuta i d-ttasent ul-gint am-tri n-<sup>h</sup>haž.

Folid tassned aneddukul-mna <sup>h</sup>haž Saysh, won ak-siula fell-as uplb ssagt-in i nazu f-yiggat-takli taddart n-At-Wargom nutaf yor-sen, ain-yastadon. Nazru tigomma-s nashin d-mmi s Mahraz ain-attafon algam. Nsson mak igu isia n-At-Wargom. Nsfay s-taddart, nomna-y-as i <sup>h</sup>haž f-uhuned n-yiman-ss, nomna-y-as : « Ul-ssbadda ul-ak f-azzan m-Balhir ini m-Mahraz mmi thussed uplb, ula dsq-gid.

Nssin akk-iu mniy-ak, a-y-<sup>w</sup>mm<sup>a</sup>, ass-u <sup>h</sup>haž u-ylli igom-naz taddart-ss; matta tshsed a-t-tazred, ak-yalzom izwa n-trindolt. Ifak-i matta wiy-ag ass-u day ab-akk ak-iniy matta saron, tu tamurt n-sen-yiyaron. <sup>h</sup>niy s-wul-iu ak-yeg-žeb, biha tu f-yiggon n-yiggat-taddart i ssna, i hsa at-tassned am-nssin.

Pour te mettre pleinement au courant, je te dirai en quelques mots ce qui s'est passé dans sa maison. Autrefois, il s'est remarié avec Fatma. Le père de celle-ci étant mort la laissa, elle ainsi que sa mère et son jeune frère encore entre les bras de sa mère. En se mariant avec Fatma, El Hadj prit chez lui la mère de celle-ci et son frère Saïd qui était encore jeune et qu'il a élevé comme son fils. Maintenant, celui-ci a grandi; il est avec ses propres enfants dans la maison de son père dont il est devenu le chef. Il revient de temps en temps à la maison d'El Hadj.

Comme de coutume, El Hadj était allé au marché vendre ses légumes. Un jour, vers huit heures du matin, il fut pris de fièvre. Il rassembla les affaires qui étaient dans sa boutique, revint chez lui et se coucha. Les Sœurs, qui avaient l'habitude d'aller le voir chaque jour, car ils sont voisins, apprirent qu'il était souffrant. Elles lui firent des piqûres, lui donnèrent des cachets de quinine pour le soigner. Deux jours après, on lui amena un soigneur qui l'examina et lui fit une amulette, un papier avec une inscription, enroulé dans un morceau de laine, attaché avec des fils de trame et cousu au milieu d'un morceau de cuir qu'il accrocha à sa calotte. Il resta quelque temps sans manger, ne buvant que du thé, de l'eau et du lait. En ces jours-là, il ne mangeait que quelques cuillerées de bouillie. Le sixième jour de sa maladie, tout son entourage était dans la joie en le voyant manger avec appétit une bonne assiettée de bouillie, boire quatre verres de thé comme tout le monde et parler facilement. Il resta seul et fit sa prière. On crut qu'il était guéri. Un peu avant le coucher du soleil, il s'assit un instant et, ayant soif, dit aux femmes: "Donnez-moi un peu d'eau." Elles lui en présentèrent une pleine tasse. Après avoir bu la dernière gorgée, il reposa la tasse, fit sa profession de foi musulmane des deux mains à la fois et ouvrit la bouche. Le voyant ainsi, les femmes s'efforcèrent d'entrer en conversation avec lui, mais il ne répondit rien. Elles le touchèrent et s'aperçurent qu'il était mort. (1)

Ab-akk at-tasmod d awshdi, ak-iniy s-monnaut n-yiwalon matta  
 sarm f-taddart-s. Bakri saagin i-y-igawed asitf meḡa-Fatma i llan  
 baba-s ymmut yžž-t-t-sd nattat d-nanna-s d-ḡmwa-s aḡm-  
 mal n-nanna-s, n-səgg i yessitf, yawi-sd nanna-s d-ḡmwa-s  
 Seid i llan d akhiḡ n-taddart-s, yesskkar-t-id am-mmi-s. I-  
 mar-u yrlla d arzēluk, s-tarwa-s iḡrreḡ taddart m-baba-s.  
 Saga-saga yttas-sd n-taddart n-ḡhaž.

Am-dima ḡhaž yttah n-ssuk i-y-azmzi n-tzirut. Iḡḡm-m-  
 ass, meḡa rrbu m-mwas akhiḡ tas-az-d alḡmmat. Glaym id-sra-  
 s i gin tahnut-s, yzwa n-taddart-s, yttas. Zimrabutin i-d-tta-  
 sent makk-ass n-ḡer-sen, biha d alžiran, ssent fll-as u-yzmir,  
 gint-as zzerarəq, ušnt-as alḡbbat n-kina ab-akk ad-yəḡla.  
 N-səgg i yəqqim sm-wissan, awin-az-d anakkad inəkd-as,  
 iq-as ləḡžab i llan d alqad di-s ləḡruf, yslwi tədduft, yəqqen s-yi-  
 yəsan, yəgni ammas n-ššək, yaḡel tahfart-s. Yəqqim u-ytt-  
 ətt, yttas dai latai d-waman, d-upi. Ussan-tri u-yttətt uyləb,  
 dai monnaut n-tyḡzayin n-aḡrabid; arz-in n-sətta n-ussan  
 n-attan-s ḡaḡ middri n-taddart fəḡm saḡḡa-t-zrin yššū  
 d awshdi tḡbsi n-aḡrabid, ysswu rrbəḡa n-nkisan am-middri,  
 yssiwal d awshdi, yəqqim iman-s, yzəzall, nnan yəḡla. Yəqqim  
 ikkəḡ meḡa-twərit n-tf-it yffad; ymna-y-asnt: « Ušnt-iyi-d  
 ikkəḡ m-maman! » Ušnt-as tamonnast tššur. N-səgg i yst-  
 wu taḡmmimt taḡgarut, yssars tamonnast, iḡḡhəd s-yifas-  
 sen-s ḡi-sen-nətrin, yar imi-s. Nətrin-ti zrint-t, zgyant sa-  
 walnt-as, w-asnt-yəri awal. Nətrin-ti upint di-s afnt-t  
 id ymmut. (1)

Alors, Saïd se trouvait dehors ; son fils Belkhir était occupé à Touggourt et son autre fils, Mahrez, était à son travail : il n'y avait que les femmes à la maison. Elles fermèrent aussitôt la porte donnant sur la rue. Sa femme, Fatma, aidée de sa belle-fille, Fatma, l'emportèrent dans la chambre où elles le déposèrent sur une grosse natte. Sa femme le déshabilla complètement, le lava à l'eau froide et le recouvrit d'une étoffe de laine. Elle sortit alors avec les autres femmes pour pousser ensemble les lamentations funèbres, en criant très fort. Elles envoyèrent le petit n'gouçi, domestique de la maison d'El Hadj, prévenir Saïd et les autres.

Pour les lamentations funèbres, les femmes se mirent à courir dans la rue en pleurant. Elles avaient les mains derrière le dos. D'autres femmes arrivèrent, qui leur sanglèrent la poitrine et la tête avec des ceintures de laine, en leur disant : "Vous avez reçu (le coup de la mort) : que vous mange la terre salée !" Elles disent cela pour exciter les hurlements. Elles ne cessent de crier, en proférant tout ce qui leur vient à l'esprit : "O malheur ! Que vais-je faire ? Le rempart s'est écroulé, le mur de fer est tombé ! J'ai faim ; j'ai soif. Qui veillera sur moi ? Qui me donnera à manger ? à boire ? Je suis nue. La place du marché est interdite. Hélas, mon maître, que vais-je faire ? Combien je suis touchée à cause de mon maître ! Quelle route m'emmènera ? Quelle rivière m'engloutira ? Comment ferai-je pour avoir mes couffins de provisions du marché ? Qui me donnera viande et beurre ? Qui pourvoira à ma subsistance, ô Dieu ? etc ... "

Quant aux autres femmes qui sont venues, si elles pleurent beaucoup, ce n'est pas à cause d'El Hadj décédé ; mais, tandis que l'une pense à son père, une autre songe à son frère, ou à sa mère, ou à ses enfants défunts. Cette pensée les excite à pleurer davantage. (2)

Pendant qu'elles étaient ainsi en train de pleurer, une femme commença à moudre le blé pour préparer le *pain des pieds*. Voici pourquoi nous l'appelons le pain des pieds. Lorsque nous emportons le mort au cimetière, nous le plaçons de telle sorte qu'il ait la tête vers l'avant (du cortège) et les pieds vers

Din Seid yella aylad, mmi -s Bilhir s-yihdam-ss yella Ziqqurt, mmi-s  
 Malgraz yella ihdam-ss, laši dai tisednan. Din din ya qgasm tawurt  
 m-m<sup>w</sup>ylad. Zamottut-ss Fatna, nottat d-Fatna tarlibt-ss, iwint-t n-ukur  
 mar, ssasm-t ašmua n-tahsirt. Zamottut-ss takkas-as id-šra-s tassi-  
 red-i s-waman d išmmadm, tadn-i s-uhuli. Effoy nottat t-tididm  
 tin n-təziyət, takkar teuyyut. Azumt əq-gongusi akhiy i llan ta dđert  
 n-šhaž az-d-igayyəd i-Seid d-yididnin.

I-təziyət, tisednan qqimnt əgqumt ššarəg ttrunt. Ifassm-m  
 smt n-dəffr. Zididritin usint-əd, qqmnt-asnt s-tbššitin idm arn-  
 mnt d-yihlawm-mnt, mnant-asnt: «Zupint-tət, akmt-tšš ta-  
 murt taməlləjt!» Mnant-asnt am-mu i-y-uzhmi n-teuyy-ut.  
 Zteyyədrit, qgarnt-əd qaq ai-n asnt-əd-usin ihf-mnt: «Ya hli,  
 Matta al<sup>a</sup> ad-ga? Ššur yuda! Muru n-uzzal yuda! Kluz! Ffu-  
 da! Mam-mu al<sup>a</sup> ad-bəddm fəll-a? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šm iša  
 d-yiswa? Əcriy ya! Ššuk yəqqəs fəll-a! Mak al<sup>a</sup> ad-ga i-baba-u?  
 Mak al<sup>a</sup> ad-ga i-baba n-təddart-i? Mak əttwaxa i-baba-u! May  
 abrid al<sup>a</sup> ayi-awin? Mai lwəd al<sup>a</sup> ayi-šm? Mak al<sup>a</sup> ad-ga i-  
 tšmazin n-ššuk? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šm ašum d-wudi? Mam-  
 mu al<sup>a</sup> ayi-əyyəšm, a Rəbbi? d-aqəllan.

Matta t tisednan i-dd-usint ttrunt uyləb ubu f-šhaž i mmut  
 tm, wamma iggət tətškkr d baba-s, iggət d əmmwa-s, iggət d-  
 nanna-s, iggət t tarwa-s i mmutm. Mmi tškkrmt am-mu  
 thmna teuyyut. (2)

Ssagt-in i llant ttrunt, iggət n-šəg-tsednan təbda təzzad im-  
 mdi i-y-uzrum n-yidarəm. Ššqar-as əzrum n-yidarəm biha, mmi  
 nšmmər bab i mmutm, ntšəg-as ihf-ss n-dəssat d-yidarəm n-

l'arrière. Celui qui porte le pain vient en arrière des pieds du défunt. Une autre femme prépara les dattes, une autre pila les aromates dans lesquels il y a des plantes parfumées, des pétales de rose séchés, du henné, des clous de girofle, des écorces aromatiques, des amandes, du musc, de l'alun et d'autres choses qui répandent une bonne odeur. Les femmes n'ont pas fait chauffer l'eau, car El Hadj avait fait le pèlerinage à La Mecque, où il y a l'eau du Puits de Zemzem. Il en a rapporté de la source qui est à l'intérieur de la ville. Il l'avait réservée pour le jour de sa mort. C'est avec cette eau qu'il est lavé, non avec une autre.

Pendant que les femmes étaient en train de se lamenter, le petit n'gouçi prévenait les gens de la famille, lesquels avertissaient les connaissances d'El Hadj. Tandis que l'un allait appeler le laveur, un autre alla acheter de la toile d'une longueur d'environ seize coudées, car El Hadj était un homme grand et de forte stature. L'acheteur de la toile passa ensuite au lieu de réunion de la fraction, car le linceul du défunt ne doit pas être cousu à la machine. Là, le linceul est cousu par un notable de la fraction s'y connaissant. Il déchire l'étoffe, en façonne une sorte de pantalon, une tunique et un capuchon. Il laisse un passage suffisant pour y introduire un homme. On déchire de petites lanières d'étoffe et on pratique des sortes de boutons sur les côtés ouverts du linceul.

Autrefois El Hadj est allé à La Mecque. Des Ouarglis ayant fait ce pèlerinage, El Hadj était le premier parmi ceux qui étaient encore vivants. C'est pourquoi il était le chef des Pèlerins. En toute circonstance concernant les Pèlerins, il passait le premier. C'est pourquoi aussi les pèlerins se réunirent et désignèrent l'un d'entre eux pour le remplacer à leur tête. Celui-là devra aider le laveur et c'est lui qui viendra en tête des Pèlerins jusqu'au cimetière.

Pour le lavage, si le laveur arrive alors que le linceul n'est pas encore prêt, il attend dans la rue. Quand tout est prêt, il entre. Dès qu'il est entré dans la maison, les femmes se sont tues et sont rentrées dans les chambres, car les femmes ne doivent pas pleurer en présence du laveur ou des *tolba*. Le laveur

daffar, bab-m i šmmarom ayruim yattas-əd s-daffar-yidarom. Zididət  
 twəžžəd tiini. Iggət təddi tağədrigət i llan d bəğər, d-əlward, d-əlhm-  
 ni, d-əgnunfər, t-təussərjint, d-əlžuzət, d-lmsk, d-səblimam, d-yid-  
 šra i ttəubjan bhan. Zisədnan ul-əssəhmint aman, biha lhaž yəzwa  
 m-Məkkā i llan n-əyr-əs aman m-Bir-Zmzom, yiwit-tōi-d s-ta-  
 la i llan ammas m-Məkkā. Aman-u yəžž-tōi-d asagga yommut  
 yivid sid-ənən, u-yəttivid s-waman ididnin.

Sagga llant ttrunt, d-əg-əmgusi igəyyəd-asm i-y-at-təddart,  
 az-d-əyyədri i-middri i smən lhaž. Iggən yəzwa igəyyəd-as  
 i-y-umsirəd. Iggən yəzwa yəy-əd əkkəttan al<sup>a</sup> ad-asm iggət-  
 sətəğ m-yipilon, biha lhaž yonda, išmmar tiddi tarut. Bab-m  
 i-dd-iwin əkkəttan yəkku sid-əs n-nžmğət, biha ləkkəttan m-mmu  
 mmutōi u-y-igənni s-māšina. Din, əkkəttan igənni-t d aməq  
 qran n-nžmğət i smən. lhrsk-i, igu sid-əs am-ussrawir t-  
 təkmist t-tənnust, yəžž abrid i-y-usitəf m-bunadom di-s, hət-  
 rəkon tiftal, qm tikədiyin idisan-əs i-y-win.

Bakri lhaž Sayš yəzwa m-Məkkā. N-səgg At-Warqom i zwan  
 am-notta. lhaž d amizzar n-yid-bab-m i llan əddər; s-wa-  
 m-mu notta d aməqqran n-nhuzžəž. Aq-d-usin n-nhuzžəž,  
 notta aq llan d amizzar; s-wam-mu n-səgg i-d-laimon əhuz-  
 žəž, qm iggən akkat-əs. Du al<sup>a</sup> ad-aynon əmsirəd, d-notta  
 al<sup>a</sup> ad-ilin n-dəssat-əhuzžəž al-tōidət.

I-y-usirəd, matta əmsirəd yus-əd, yaf-əd əkkəttan u-yəgnī,  
 yəssuqum aylad. Matta Kull-hoy yəžžəd, ad-yatəf. Sagga yu-  
 təf n-təddart, əssusmənt tīsədnan, atfont n-yid-ukumar. Nūt-  
 ta əmsirəd yəlla din, ini ttəba, tīsədnan u-ttrunt. Əmsirəd



est accompagné du chef des Pèlerins qui a été désigné à sa place. Avant son arrivée, on avait apporté un grand tub en fer-blanc, de forme ronde, de dimension telle qu'un homme puisse y être étendu de tout son long. Ce tub est quelque peu incurvé sur un côté pour verser l'eau plus facilement. Il y a des gens qui achètent des tubs semblables pour gagner des mérites (en les prêtant). On trouve d'autres tubs du même genre, mais plus petits, dans lesquels on fait asseoir le défunt. C'est dans ce tub que le laveur étendit El Hadj sur le côté gauche. Le premier des pèlerins tenait une cruche pleine d'eau du Puits de Zemzem. Il resta là, versant l'eau peu à peu, pendant que le laveur accomplissait sa tâche. Après avoir dit : "Au nom de Dieu!", celui-ci commença par les ablutions rituelles. Il fit le lavage du nez, de la bouche, du visage, de la tête et des pieds jusqu'aux chevilles, répétant trois fois chaque opération.

Après avoir fait les ablutions rituelles, il se mit à laver le côté droit depuis les épaules jusqu'au nombril. Il le retourna ensuite sur le côté droit afin de laver le côté gauche. Après avoir ainsi lavé le côté gauche, il le retourna pour laver le côté droit du nombril jusqu'aux pieds. Du côté droit, il passa au côté gauche. Ceci terminé, il le déposa sur une grosse natte sans l'essuyer afin que les aromates puissent adhérer à la peau. Après l'avoir saupoudré d'aromates, il lui lia les deux gros orteils ensemble pour empêcher les pieds de s'écarter. Il lui mit ensuite du coton dans les yeux et les oreilles. Pendant sa vie, comme tout le monde, il a, une fois ou l'autre, tué des scorpions et des scarabées. Les gens croient que, lorsqu'il sera arrivé dans la tombe, ces bêtes viendront sur lui pour se venger de ce qu'il leur a fait. La vue de ces bêtes lui ferait peur : c'est pourquoi on lui met du coton dans les yeux pour qu'il ne puisse pas les voir et dans les oreilles pour qu'il ne puisse pas les entendre. Cette opération terminée, il l'introduisit dans le linceul dont il cousit les côtés restés ouverts en faisant passer les lanières d'étoffe à travers les trous en forme de boutonnières. Il lui mit alors la tête dans une sorte de capuchon

yolla, natta d-unisqqran n-nhužžaaž i qin akkat-ss. Kall a-u-dā-yas, iwin-d tziwa t-kazglukit t-timdsawrit n-uzsal i llan bunadom ad-yazmar ad-yatf žaž-ss yssad yuri. Žiwa-y-u tgedf ikkoš s-yidis-ss i-yinyal n-aman. llan middon i saym tiziwawin-u ttoggon-tait i-y-arram. llant tiziwawin i llan t-tikhihin. Bab i mmuton ssqiman-t d aqimi tziwa. G-tziwa-y-u ag yessudss žhaž amsired, yessuds-i f-fus-ss azalmad. Amisqqran n-nhužžaaž yottf lbukkal i ššuron n-aman m-Bir-zom-zom, yqqim insqqal aman s-yikkoh ikkoš sagga yolla amsired yassarad. Sagga yonna: « B-ism-illah! » ybda s-usired n-tzallit. Amsired yessired tinzar d-yimi, d-yifason, d-wudom, d-yihf, d-yidarom al-tok-ektin, makK iggon šarst n-yid-iggat-tokli.

Sagga as-yessired n-tzallit, ybda s-tmay-om tanfusit, ybda n-sagg-tayutin al-tmit-ss. Idom-i n-tma-y-om tanfusit ab-akk ad-yessired tma-y-om tazalmat. Sagga yessired tma-y-om tazalmat, igaud-as idran ab-akk ad-yessired tanfusit s-tmit-ss al-tfodnin-ss. S-tanfusit yessired tazalmat. Si-t-yessired, yssrs-i tah-sirt, u-t-yessid ab-akk tagadriyat at-tlsaq di-s. Sagga as-idarra tagadriyat, yqqn-as tifodnin-ss tizglak ab-akk u-ttirm idarom-ss. Sagga as-yqqon tifodnin-ss, ig-as tafduht tittawin-ss t-tomžžin-ss. Zamoddurt-ss, am-natta am-middon ididnin, abani yompu tipurdam t-tžžisin, middon qqarom ulawm-mom, mmi-dd-yiwad anil, ad-d-dulm fell-as ab-akk ad-halfon ai-n asmt-igu. Izra n-nhiyat-u akk-is a-t-sshlom; s-wam-mu ttoggon-as tafduht tittawin-ss ab-akk u-taityazur, t-tmžžin-ss ab-akk w-asmt-yottali. Sagga yqda amsired, yssitf-i lktan, yqni-y-as idisan-ss i-y-urin s-ussqab n-tftal s-tokdit n-tokdit am-yiqna. Ig-as ihf-ss q-iggat-tom, ust i ttwadom

préparé au moment de la couture du linceul, le lui plaçant sur la tête de telle sorte qu'il soit ouvert sur la figure. Pour fermer ensuite, il fait tenir ensemble, avec une épine de palmier, l'étoffe et l'amulette du tombeau. Quand il fut dans son linceul, quelqu'un alla chercher la civière sur laquelle on le plaça jusqu'à ce que les gens fussent rassemblés. (3) El Hadj étant mort le soir, au moment du coucher du soleil, et parce que c'était un notable, dut être laissé toute la nuit sur la civière, jusqu'au matin. Lorsque le laveur sortit de la chambre, on lui présenta de l'eau pour se laver les mains; après quoi, on lui donna de l'huile dont il se frotta les mains aux extrémités des doigts et les pieds about des orteils, afin que la mort reste en son lieu et qu'il ne l'emporte pas avec lui dans sa maison.

Pour la veillée funèbre, on a fait appel à des tolbas qui sont restés là toute la nuit à lire jusqu'à l'aube. Ils ont soupé là et bu le thé. Dès l'instant où l'on a placé le mort sur la civière, son fils Mahrez est resté à l'entrée de la chambre, surveillant une lumière qui brûlait à l'intérieur. Cette lumière était suspendue au mur. Mahrez l'avait placée, car on dit: Le diable entrera si tu laisses le mort dans les ténèbres ou si l'on ne met pas de fer près de la civière. (4) Cette lumière ne sera éteinte qu'au moment où l'on emporte le mort. Les femmes sont restées dans le vestibule, en silence, car les tolbas sont là. Elles n'ont ni mangé ni bu. Quant à Mahrez, Saïd et les autres de leur clan, ils sont restés avec les tolbas: ils ont mangé et bu comme d'habitude. Ils ont bu deux fois le thé pour permettre aux tolbas de se reposer un peu et de se dégager la gorge.

Au lever du jour, on ne s'est pas empressé d'emporter le défunt au cimetière, car El Hadj était un personnage important, connu de beaucoup de monde. C'est pourquoi on a attendu que les personnes venues en grand nombre fussent rassemblées. Après quoi, on l'a emporté au cimetière.

Voici la description de la civière sur laquelle on porte le mort. Elle est en bois, sans peinture, unie, ni haute ni basse. Elle a quatre pieds courts pour être plus facile à soulever et elle a quatre poignées peu longues pour la prendre sur les épaules des porteurs. Cette civière est habituellement déposée à la mosquée.

n-sagg-yiqna, iqr-tat-sd f-yihf-r; s-wam̄-mu ysqqim-sd mani n-udm-r yu-  
ru. I-yimsal-s yattaf-i s-tadri notta d-lhžab n-unil. Sagga yutaf alkattan, yzwa  
iggon i-y-agga; n-tazza, yssrs-i di-s al-nmri laimn middri (3). Lhaž biha  
yammut xismnissin d-notta d azgluk, smson-t tazza al-yabssa. Sagga  
-d-yeffof amirsd s-ukumar, awin-az-d aman ad-yessirsd ifassm-s. Sag-  
ga yessirsd, m̄n-as szzit yams sid-s ifassm-s mani n-yihfawm n-udu-  
dan-s d-yidarn-s mani n-yihfawm n-tfodnin-s ab-akk tamstant  
at-tqqim mani talla d-u-tst-yattiwi mca-s n-yrsm.

I-y-assegab n-daggid, gyyadn-asn i-tt̄lba i qqimn tul n-dag-yid  
gzzmm al-lhžar. Fcaššan din, swm latāi. N-sagg i-t-srsn tazza,  
mmi-s Mahrez ysqqim imi n-ukumar inkkd n-sddu i llan yggel  
ukumar. Ddu-y-u ylla yugl m̄ru. Mahrez yugl-i, biha qqarm «Mmi  
tazid bab i mmurū tsallast, ad-yataf di-s kblis, ini matta ul-gin uz-  
zal s-addu tazza. (4) Ddu-y-u u-yattmattit day nmi ismmar. Fisd-  
nan qqimnt taskift smmmt n-yiman-nsnt, biha tt̄lba taddart. Ul-  
ššint, ul-swint. Matta f-Mahrez, d-Sgid, d-middri n-tqbilt-nsm sq-  
qimn mca-tt̄lba ššin, swin am-dima. Swin m̄rtin latāi ab-akk  
tt̄lba ad-rtahm ikkš, srsr̄jm tkuržamt-nsm.

N-sagg i-dd-yiwad yabssa, u-t-iwin din din ya n-tridalt, biha lhaž  
d argaz d aniqqran, yssm middri uylb; s-wam̄-mu suggmon asag-  
ga laimn middri i-dd-usin uylb. Sagga laimn, smm̄rnt n-tridalt.

Štay-u mak tqu tazza i tt̄smm̄r̄n di-s bab i mmurū. Fzāza-y-  
u n-elluf t tar-sddhinijst, tm̄mis: u-tuli, u-tqsir. Di-s r̄bga n-yida-  
rn d iqzzal ab-akk at-tgdal i-y-šmm̄r̄. Di-s r̄bga n-yifassm d-  
ikhifm i-yittaf-s tiprutin m̄-middri. Fzāza-y-utras tamzgid,

Celui qui est allé la prendre la rapporte à la mosquée où on la garde habituellement. Cette civière est faite ou achetée par quelqu'un qui a de l'argent, ou un gros propriétaire qui en fait don à la mosquée pour acquérir des mérites.

Le transport au cimetière. Pour porter le mort hors de la maison, personne ne le pouvait en dehors de quatre Pèlerins. Saïd étant devenu le chef de la famille, il dirigeait tout et était obéi. Voyant que beaucoup de monde attendaient les Pèlerins, il commanda : "Emportez-le." Alors, les Pèlerins se présentèrent pour le porter, mais ils étaient vieux et incapables de le soulever. Il n'y en avait que trois assez robustes. Puisqu'il en manquait un, un membre de la famille, non pèlerin, se mit à le porter avec eux et ils le sortirent. Une fois dans la rue, quiconque se présente peut le porter. Au retour du cimetière, les Pèlerins manifestèrent leur mécontentement et dirent à Saïd : "Pourquoi as-tu agi ainsi, en faisant sortir la civière sans nous ? Tu n'avais qu'à attendre l'arrivée de tous les Pèlerins et tu ne devais pas laisser quelqu'un qui n'est pas pèlerin le porter avec eux pour le sortir de la maison. Afin que, dorénavant, tu ne recommences pas, nous te mettons à l'amende d'un plat de couscous en supplément de ceux qui nous reviennent de droit." (5)

Pendant le transport au cimetière, le coffre contenant les Livres saints était en tête du cortège, porté par le muezzin. Derrière venaient les tolbas, puis les porteurs bénévoles de la civière. Ensuite, avaient pris place les autres personnes. En arrière du cortège, suivaient un âne porteur du "pain des pieds", un autre âne qui portait des dattes et un troisième chargé d'une pierre, de seaux et d'une poutre en bois de palmier. Il y avait beaucoup de "pain des pieds", environ cent cinquante galettes, et un quintal de dattes. Cela devait être distribué, au cimetière, aux assistants avant leur retour en ville. Derrière les ânes, une vieille femme portait un plateau contenant trois galettes et une mesure de dattes. Elle emporta ce plateau au cimetière et le rapporta après le retour des gens. Dès que la civière fut partie, une vieille vint

mmu t̄st-iwin n-t̄rid̄st, a-t̄st-ȳr̄r n-t̄m̄z̄gida, biha t̄r̄ss di-s dima, ʒaʒ̄a-  
y-u iħ̄dd̄m-it ini ȳssay-it d wasi n-ȳr̄-r̄s idrim̄m uyl̄b, d bab m̄-m̄w̄i-  
t̄li, a-t̄st-ig tam̄z̄gida i-y-aggai n-arr̄az̄n.

Aš̄mm̄r̄ n-t̄rid̄st. I-y-asuf̄y s-t̄ddart, u-ȳssuf̄y ula d-igḡm,  
matta ul-əllin d r̄b̄ga n-n̄ħ̄uʒ̄z̄aʒ̄. Seid ȳd̄w̄l d baba n-t̄ddart, Kul-  
ši waddai n-fus-s; ay igu, ad-ugur̄m di-s. Seid ȳz̄ru midd̄n̄ uyl̄b  
s̄sugḡm̄n d əħ̄uʒ̄z̄aʒ̄; ȳm̄na-y-asm: « Š̄mm̄rt-t! » ʒ̄ħ̄uʒ̄z̄aʒ̄ usin d  
n-aš̄mm̄r̄-s; wam̄na d iw̄ssar̄n ul-z̄mm̄r̄n i-y-aš̄mm̄r̄, laši  
dai t̄lata i llan s̄t̄f̄m̄ iman-m̄m̄. Sagḡa us̄m̄ igḡm, iš̄mm̄r̄ m̄ga-  
s̄m̄ igḡm n-at-t̄ddart i llan uħ̄u d aħ̄z̄z̄aʒ̄i, s̄suff̄y-m-t. Sagḡa-dd-  
iud̄n̄ ayl̄ad, mmu dd-usin a-t-iš̄mm̄r̄. Si-d-d̄s̄ul̄m̄ s-t̄rid̄st, əħ̄uʒ̄-  
z̄aʒ̄ d̄b̄ḡm; nman-as i-Seid: « Miya t̄gid am̄-mu, t̄suff̄ad bla-n̄š̄nin?  
At-t̄sugḡm̄d al<sup>a</sup>-ad-d-asm əħ̄uʒ̄z̄aʒ̄ gaʒ̄ ula t̄z̄z̄id igḡm uħ̄u aħ̄z̄-  
z̄aʒ̄i ȳssuf̄y-s̄d m̄ga-s̄m. Ab-ak̄k i-t̄nuba u-t̄t̄t̄giwid̄d̄ nolla n̄g-ak̄  
t̄ah̄s̄art n-t̄ziwa n-waš̄su uʒ̄ar n-t̄ini-nna. (5)

I-y-aggai n-t̄rid̄st t̄z̄wa t̄ah̄z̄ant t̄tam̄izzart, ʒah̄z̄ant-u d s̄-  
s̄m̄duk̄ ȳš̄s̄ur̄ n-n̄əkt̄ubat, ȳt̄t̄š̄mm̄r̄-it d əlm̄w̄dd̄n̄. Dəff̄r-t̄ah̄z̄ant,  
d s̄t̄t̄lba. S-addu t̄t̄lba, d id-bab-m̄ n-t̄aʒ̄za. S-dəff̄r-t̄aʒ̄za, midd̄n̄  
id̄id̄n̄in. S-dəff̄r midd̄n̄, d ayyul iš̄mm̄r̄ ayȳm̄ n-yid̄ar̄m, wid̄i-  
d̄n̄ iš̄mm̄r̄ tīni, bab n-t̄lata iš̄mm̄r̄ ad̄yaf, d-yim̄n̄asm, d-u-  
ȳr̄ur̄. Ayȳm̄ n-yid̄ar̄m n-quw̄st, ad-d-tas igḡst miya u-ħ̄m̄s̄in  
n-t̄əkn̄if̄in, tīni aq̄nt̄ar. Ini i-y-az̄uni t̄and̄st̄ K̄əlb a-u-d-d̄s̄ul̄m̄  
midd̄n̄. Dəff̄r-yip̄yal t̄əlla igḡst-t̄w̄ssart t̄t̄t̄š̄mm̄r̄ tadunt di-s  
t̄lata n-t̄əkn̄if̄in t̄-t̄r̄bb̄s̄giȳst n-t̄ini. ʒandunt-u t̄t̄t̄aw̄i-t̄st n-t̄rid̄st  
t̄ərr-t̄st-s̄d m̄mi-d-d̄s̄ul̄m̄ midd̄n̄. M̄mi t̄əff̄y t̄aʒ̄za, t̄as-s̄d igḡst-

prendre de l'eau qui a servi à laver le défunt et la versa sur le seuil de la porte d'entrée, afin que la mort ne revienne pas dans cette maison.

Les femmes ne vont pas à l'enterrement : elles restent à la maison. Ce sont les hommes qui y vont, que le défunt soit un homme ou une femme. Si Saïd, qui est maintenant le chef de la famille, n'avait pas été là pour les retenir, elles se seraient livrées à des démonstrations de douleur. Ces démonstrations signifient que certaines se roulent dans la poussière, d'autres se frappent la tête contre un mur, se griffent les joues avec les ongles ; d'autres défont leurs tresses et d'autres enfin se donnent des coups. Si Saïd était allé au cimetière et avait laissé sa place à un étranger, les femmes n'auraient pas fait cas de lui et se seraient livrées à ces démonstrations. Mais Saïd était resté lui-même : c'est pourquoi elles n'ont rien fait de tout cela. Les hommes estiment, en effet, que si cela ne nuit pas, cela ne sert à rien non plus.

Ceux qui portent la civière et ceux qui les accompagnent disent : "Il n'y a de dieu qu'Allah et Mahomet est l'Envoyé d'Allah." Les porteurs de la civière se relaient pour que tous puissent ainsi gagner des mérites. Cependant, ne peut porter la civière qu'un homme marié. (6)

La fosse. Le fossoyeur est allé au cimetière avant tout le monde pour creuser la tombe. Il a pris avec lui ses outils de travail : une hachette, une houe et un couffin. Arrivé au cimetière, il a proclamé, à la manière du muezzin : "Dieu est plus grand !" par trois fois. En commençant le trou, il dit : "Que la demeure soit bénie pour notre frère musulman." (7) Il creuse une fosse de deux empan de large ; quant à la longueur, elle est selon la taille du défunt ; la profondeur ; d'un peu plus de deux coudées. La fosse terminée, il se tient auprès du tombeau jusqu'à l'arrivée du mort sur la civière. On ne peut creuser la tombe de plus ou de moins de deux empan de largeur, parce que, pour le Prophète, on l'a faite de deux empan. Depuis lors, on fait de même. (8)

tuossart tbbi aman i yivid sid-nim, tnyfl-in imi n-nstubat ab-akk tamst-  
tant u-tdsggal n-tddart-ni.

Zissdnan u-tthont n-yindal; tqimant taddart. D irqazm ag ttagm,  
d argaz ini tamattut. Matta u-yalli Seid i llan d baba n-tddart, ihakkom  
di-sont, ad-gont aqzdu. Aqzdu-u ttoqlillizont izdi i mmutorii, isatrit  
ihfawm-msonit m-muru, sarrmmt aqgayon-msonit s-yissaron-msonit,  
nattfont tiblazim-msonit, isatrit iman-msonit. Matta Seid yzawa n-tori  
dalt, yzz-sd iggm d aborani, tisdnan u-ttoqqlont gag n-yr-s, ad-gont  
aqzdu. Wamma Seid ysqim d natta; ul-gint ula d sra, biha irga-  
zom ufin-d aqzdu u-yinffeg u-yattdarri.

I d-bab-ni i ismmarim tazza d-yini-n i zwan mca-sen, qqaron: «  
La ilaha illa Allah, Muhammad rasul Allah!» I-y-asmare tbedde-  
lon iggm n-yiggon ab-akk ad-d-awin gag arraron. U-yattismare taz-  
za dai bab i sifon. (6)

Ihfar n-unil. Kabb a-u-d-zwan middni, yzawa amshfar i-yihfar  
n-unil. Yivi mca-s id-sra-s n-yihdam: am-Kadim, d-umdir, t-tat-  
nit. Sagga d-yiwad tandalt, yoddon am-lmwaddni: «Allahu akbar!»  
Sarst n-yid-iggat-tkli. Sagga yabda ihfar, yonna: «Zaddart t tamba-  
rakit i-y-anni-a-t-Kum imslom.» (7) I-yihfar igu sont-treda-  
sin t tarut, t-tzqror xqimst n-tiddi m-bab-s, m-maddai yshfar  
iggat son-yixilon d-yikkoh. Sagga ysqda ihfar, ysqim s-addu unil  
al-d-yas bab i mmutorii tazza. Ul-zmmarim ad-gon uzar n-sont  
tredasin t tarut ini dun, biha Nnabi gin-as sont-tredasin; n-  
sagg-tri, qqurim di-s. (8)



Sépulture. Quand les porteurs de la civière arrivèrent au cimetière, ils s'arrêtèrent dans un endroit dépourvu de tombes, posèrent la civière sur le sol, se mirent debout par rangées dans la direction de La Mecque et firent la prière pour le mort sans remuer les orteils. Celui, en effet, qui ne peut empêcher ses orteils de remuer ne peut prier avec les autres, car ceux du défunt sont immobiles. Après cette prière, les tolbas formèrent un cercle pour faire la lecture sacrée. Le muezzin alla poser le coffre au milieu d'eux, puis regagna sa place.

Pendant que les tolbas étaient en train de lire, les autres assistants portèrent le défunt près du tombeau, le posèrent à terre, puis ils tendirent une grande étoffe de laine, comme une tente, au-dessus de la fosse et de la civière. Le fossoyeur appela quelqu'un de la famille, en disant : "O son patron !" Aussitôt, son fils, Mahrez, descendit avec lui dans la fosse. Ils enlevèrent le mort de la civière, le placèrent dans la tombe, couché sur le côté droit. Ils retirèrent l'épine de palmier qui fermait le linceul sur le visage et, au moyen de cette épine, fixèrent l'amulette du tombeau, contre la paroi, devant le mort. Cette amulette est un papier sur lequel un taleb a tracé une inscription. Quand viendra Azraël, l'ange interrogateur, vers neuf heures de la première nuit du mort dans sa tombe, ainsi que les deux nuits suivantes, c'est cette amulette qui répondra à sa place. Ils remontèrent de la fosse, prirent la poutre et la placèrent sur la tombe, mettant ensuite des pierres sur les côtés et colmatant les trous qui restaient avec du mortier de terre. Quand ils eurent maçonné, ils enlevèrent la grande étoffe. Le préposé à la civière prit celle-ci et la rapporta à la mosquée où il l'avait prise. Ils mirent la grande étoffe sur un âne. Ils comblèrent la tombe avec du sable et construisirent une sorte de mausolée (9). C'est une construction en forme de petite terrasse, dont la partie supérieure ressemble à un petit banc de pierre à l'extrémité duquel ils placèrent deux pierres l'une derrière l'autre, scellées avec du mortier. Pour reconnaître sa tombe, ils y placèrent une assiette cassée et son éventail. (10)

Tout cela étant terminé, le fossoyeur se lava et lava ses outils. On posa au milieu des tolbas des dattes et du pain. Ils prirent leur part; le reste fut enlevé pour le fossoyeur, le laveur et le souper dit "du coffre";

Indal. Sagga iudrii middrii s-tažža n-trüdült, qqimn g-iggat-tma  
 n-tmurt i llan laši di-s iniln, sšrsn tažža tamurt, baddrii d-sšrut  
 qabłon m-Mkka, zalln f-bab i mmutoi bla-askkksd n-šfđnin.  
 Mm<sup>o</sup>asi u-y-izemmör i-yittaf n-šfđnin-ss, u-yttzilli, biha tífđnin  
 m-bab i mmutoi u-ttkkkudrit. N-səgg i zulln šttłba, qqimn ta-  
 gllakt ad-gzurn d igzam. Lomwəddrii yəssəs tahzant ammas=  
 msn, yədwəl-d n-ukkat-ss.

Sagga llan gəzəmon šttłba, ididnin iwın bab i mmutoi n-s-addū-  
 unil, sšrsn-t tomurt, adnən anil s-uhuli am-təhhyant ažmna  
 n-unil t-tažža. Aməhfar igəyyəd-as i-yiggən n-at-təddart, yonna-y-ət  
 =« Ya wali-h!» Din ya Mahrəz mmi-s ihəwəd mēa-s anil, əblin-t  
 s-tažža, sšrsn-t anil f-fus-ss anfusi, kksn-as tadri i ttłm mani  
 n-udm-ss, aqln sid-ss ləhžab n-unil dəsət-ss mürü. Ləhžab-u d-  
 əlad i llan yuri-t d šttłb. Mmi-dd-yusu gəzin, malək əswal,  
 dəffər tin-n-idəs, dəg-gid amizzar al<sup>a</sup>-ad-yons anil-ss, d-sm n-yid  
 dəg-gid i d-tasn s-dəffər-ss, d ləhžab-u al<sup>a</sup>-ad-siuln akkat-ss.  
 Alin ikkəh, əblin ayru, sšrsn-t ažmna n-unil, qn-as idyayon  
 s-yidisan-ss, məslon s-txuri ihəbiyan i d-səqimn. N-səgg i škin,  
 əkksn əhuli, bab n-tažža yəbbi tažža, yawi-tət n-tməzgidə i-tət-  
 əd-yəbbi si-s, qm əhuli ažmna n-uyful, ərn-as iždi i-y-unil, škn  
 ləllimiyət. (9) Ləllimiyət-u d iggən-yiska am-təryart, ažm-  
 na-s am-əddukkan d akhij. İhf n-əddukkan-u, qm sm-yidya-  
 yon, iggən dəffər-yiggən, qn-as taxuri. İ-yisan n-unil-ss qin-as  
 šttłbi yərrəz t-təwəwəht-ss. (10)

N-səgg i qdan id-šra-y-u, aməhfar yəsirod əhəlt-ss d-yid-šra-s.  
 Sšrsn ammas n-šttłba tiini d-uyrum, əblin əsam-ənsən: ai-n  
 i d-səqimn əkksn-əsm i-y-uməhfar d-umsirəd, d-ummsin-təh-  
 zant

un peu fut donné aux autres personnes présentes. La distribution faite, on récita une invocation, puis chacun se retira. Après le départ des gens, il resta un taleb et un fossoyeur.

Le taleb vint se placer à la tête du tombeau et se mit à lire. Pendant ce temps, le fossoyeur restait debout près de lui. Après la lecture, le fossoyeur, prenant sa serpe et sa houe, les frappa l'une contre l'autre. Après un temps d'arrêt, il reprit ses coups. Ainsi par trois fois. Cela fait, il donna, du manche de sa serpe, quelques coups sur le tombeau; ensuite, fossoyeur et taleb partirent en courant. Par là, le fossoyeur avertissait les "gens d'en bas" que les "gens d'en haut" étaient tous partis et que c'était à eux de venir prendre leur mort. (11)

Revenus du cimetière, les gens attendirent à la porte de la ville sans y entrer. Il y avait là des personnes incapables de marcher et qui attendaient. Quand tout le monde fut rassemblé, ils récitèrent une invocation, puis chacun se retira de son côté. L'homme chargé de ramener l'âne, le fossoyeur et la vieille partirent les derniers. Le fossoyeur rentra chez lui. L'homme à l'âne, gardant le silence, se rendit à la maison de feu El Hadj. La vieille femme entra dans la maison d'El Hadj, passa devant les femmes qui ne firent que toucher le plateau et emporta chez elle le pain qui s'y trouvait. Les femmes ne mangent pas de ce qui se trouve sur ce plateau, car elles disent que celui qui en mange mourra, mais elles le touchent pour que la mort reste où elle est et n'entre pas chez elles. Les femmes étrangères se retirèrent. D'autres, qui restèrent, enlevèrent la grande étoffe que portait l'âne, ainsi que les seaux qu'elles mirent dans la chambre. L'ânier reçut un pain et une poignée de dattes, puis se retira: il pouvait alors parler.

uñn-asm iKKsh iKKsh i-middri ididnin. Sagga zwan almawuf, uñin alfa-  
tha, zwan f-man-asm. Sagga zwan gag middri, sqqimn-d iggm-  
talsb d-umshfar.

Italsb yazwa ysqqim ihlawon n-unil, yabda igazzom. Luqat-m am-  
shfar ibedd s-addiw-ss. Sagga ysqda igzam, ybbi-d amshfar amər-ss  
d-umdir-ss yswt-in iggm n-yiggon. Ibedd iKKsh, iKommel tuta šarot  
n-yid-iggat-tkli. Sagga ysqda am-mu, yswt monnaut n-toita s-tar-  
žht n-umər-ss azmna n-unil, gi-sm-natrin, amshfar d-ottalsb  
zwan-d ttazzlon. S-wam-mu yssakn-asm amshfar i-y-at-wad-  
dai at-uzmna zwan gag, mn-sm ad-d-asm ad-sbin almaw-  
yot-nism (11).

Middri i d-dawlun suggomon shubot, ul-utifm amozday. Nam  
ula d middri i-y-ul-zomnion i-tkli suggomon shubot ya. Si-  
dd-udri middri gag, uñin alfa-tha, zwan makK iggm n-šar-sm.  
Bab m-mypul, d-umshfar t-twssart zwan d ingura. Amshfar  
yekku n-šar-sm. Bab m-mypul, bla a-u-d-igər awal, yazwa al-  
təddart n-šhaž i mmutri. Zawssart tutaf n-təddart n-šhaž, tæg-  
gəb dəssat-tədnan i-y-ufint dai d aya tandunt, tawi afərsiš-m n-  
šar-sm. Zissdnan u-ttətrit ag allan tandunt, liba qparnt="mmu-  
šim s-təndunt ad-yommt; wamma ttaxnt dai d aya ab-akK  
taməttant at-təqqim mani tlla, u-tətti-taf n-šar-mənt. Zissdnan  
tibəranijin əffənt f-yiman-mənt, tididritin i-d-sqqimnt əkksənt  
əbuli s-ypul d-yimnasm, gənt-tri ukumar. Bab i-dd-ulin  
appul yuru taknift d-wan n-toini, yazwa f-man-ss, ad-yaz-  
mər ad-yəssiwal.

Après l'enterrement. Dès la mort d'El Hadj, les femmes de la maison, ainsi que les voisines, celles des amis du défunt, des parents du côté des hommes et du côté des femmes, celles de son clan, ont cessé tout travail, sauf pour la cuisine; les hommes, eux, ont continué de travailler.

Vers neuf heures du matin, tout était terminé. Une vieille sortit alors, alluma du feu à l'entrée de la maison et fit cuire un couscous à gros grains. C'est ce qu'on appelle le couscous de la tombe. Il est préparé avec de la graisse, des condiments et assaisonnements divers. A peine les enfants et les mendiants en ont-ils flairé le fumet qu'ils sont là, s'assoient contre un mur et, dès que c'est cuit, la vieille femme leur en fait la distribution.

Pendant la première nuit qu'il passa dans la tombe, on alluma une lampe à l'endroit où s'était fait le lavage funèbre d'El Hadj: on dit que son esprit y revient rôder.

Après la première nuit suivant la mort d'El Hadj, pendant la nuit précédant le jeudi, jusqu'après huit jours, les femmes du clan vinrent passer la nuit et tenir compagnie à Fatma. Evidemment, il leur a fallu du thé pendant la nuit et au matin. (12)

Les tolbas qui ont accompagné El Hadj au cimetière sont revenus à la mosquée. Ils n'ont pas oublié de porter sur leur registre l'inscription de son enterrement; car Saïd, qui est le chef de la famille, devra leur demander de faire une "grande lecture", celle qui est dite "de Dame Malkiya". On la fait quand on a ce qui est nécessaire pour cela.

La "petite lecture". El Hadj, étant mort le mercredi soir, a été enterré le jeudi matin. La nuit du jeudi, et durant sept jours, on a fait pour lui une lecture sacrée. Pour cela, on a fait appel à ceux qui savent lire, tolbas ou non. Ceux qui ne savent pas le Coran par cœur lisent dans le livre, depuis le soir, vers neuf heures, jusque vers deux heures du matin. Dès leur arrivée à la maison, le soir, ils ont soupé, bu le thé et ont commencé la lecture. A chaque fin de sourate, ils ont bu un verre de thé pour se dégager la gorge. Le matin, à leur départ, ils ont reçu chacun vingt douros, ou bien ils recevront, à la fin des sept jours, cha-

cun cent

Dəffər-yindəl, sağga yommut ʔhaʔ, tisednan n-yər-sən d-ʔliran-əs, d-yid-buya-s, d-at-gammi-s, d-at-hali-s, d-yid-bab n-təqbilt-əs gəg ul-ʔhdinimt səbea n-ussan, day asmmwi n-yiṣṣa; matta d'irgəzən həd-məndima.

ʔRəbu n-mʔas Kul-ʔi yəqda. Saət-ni təffəy iggət-tawssart təʔgəl bəglit imi n-nəhtubat, təmmə di-s iuzan: ai-n d iuzan n-unil. Iuzan-u ttəmman s-tədunt d-yid-ʔra n-təhbūt, d-yizuban n-təhbūt. Day as-əkkən adu ʔbəʔ d-yid-ʔati-Rəbbi ad-d-asm, as-əqqimən s-addu-qqm-muru; mmi mmiw, tawssart asm-t-tzun.

Dəq-gid al-ʔad-inəs di-s anil, ʔsəlm iggən-əddu mani yirid ʔhaʔ; qqarən ʔrub-əs ad-d-yas n-aduri.

N-əʔq dəq-gid amizzar i yommut ʔhaʔ, id n-nəhmis al-ʔaz-in n-təmnya n-ussan, tisednan n-təqbilt usint-əd n-yinsa ab-akk ad-wənsmt Fatna, nsmt mca-s. Asmt-yəzəm latai dəq-gid d-yabəṣṣa. (12)

ʔtəlbə i zwan mca-ʔhaʔ n-təidəlt, dəulm-d n-timəqida. U-ttəttin tii-ra zəmman-mən f-yindəl-əs, biha Seid i llan d baba n-təddart asm-ig igzəm aməqqarən, wən as-qqarən "Lalla Malkiya". ʔtəggnt mmi kəsbən ai-n i hən.

Izən, akhiy. ʔhaʔ yommut taməddit n-nirbaç, yəttəwəndəl yabəṣṣa n-nəhmis. Dəq-gid n-nəhmis, qi-səbea n-ussan, qin igzəm. I-yigzəm ʔəyyəd-n-asm-d i-yid-bab-ən i smən igzəm, d ʔtəlbə ini uhu. Ini-n i-y-ul-ssinən d ʔQuran s-yihf-nən ʔəzəmən s-ləktab n-əʔq dəffər tin-n-idəs al-yuri. Sağga dd-usin təddart tin-n-idəs, tteṣṣən, swən latai, bədan ʔəzəmən. Makk iqda n-tsurrit ad-ssən iggən-niḥəs n-natai ab-akk ad-ʔəzəmən tikurəamin-mən. Mmi zwan yabəṣṣa, ad-ayn ʔəsrin duru i-yigqən, ini asm-n n-səbea n-ussan ad-ayn miya

quarante douros. Dans la maison d'El Hadj, Saïd n'a appelé que trois tolbas étrangers à la famille, car il y avait dans la maison plusieurs personnes qui savaient le Coran, tels Oulidi, le frère d'Oum-elkhir, les deux enfants de la sœur d'El Hadj, Saïd, Belkhir, Mahrez et leurs amis. Saïd a donc convoqué les tolbas. Ils ont mangé, soupé et bu le thé avec les autres personnes, en arrivant. Au moment de partir, ils reçurent chacun vingt douros, c'est-à-dire soixante douros chaque jour pour les tolbas. Il n'est pas obligatoire de faire cette lecture. Celui qui a suffisamment d'argent la fait faire; celui qui n'a rien ne la fait pas. On ne fait pas cette lecture pour quelqu'un qui n'était pas marié. Mais la grande lecture des tolbas qui sont allés au cimetière avec le coffre des Livres sacrés, il est obligatoire de la faire, qu'on le veuille ou non.

La grande lecture, Saïd voulait la faire immédiatement, bien qu'il y eût à peine deux mois qu'El Hadj l'avait fait faire pour son père, le grand-père de Mahrez. Les personnes présentes lui dirent: "Non, cela ne convient pas: attends que Belkhir puisse au moins assister à la lecture faite pour son père, qu'il n'ait pas à regretter de n'y avoir pas assisté." Ils savaient, en effet, qu'il reviendrait de Touggourt le vendredi. Ils firent sortir le blé pour le moulin. Ils prévinrent les tolbas que cette lecture était fixée à la nuit du vendredi.

Les femmes, Oum-elkhir, Fatma, se mirent à distribuer le blé par mesures de deux à trois litres qu'elles envoyèrent dans les maisons voisines, à leurs amies, pour le moulin, car il y en avait une grande quantité. Toutes les femmes du voisinage, sans distinction de sympathie ou d'indifférence, vinrent à la maison pour aider à la mouture du blé et à la préparation des plats. Quant aux vieilles femmes, elles ne travaillèrent pas, mais elles portèrent le blé en grain dans les maisons et le rapportèrent après mouture. Elles regardaient les autres travailler et observaient leurs actes. Quand tout le blé fut moulu, les femmes qui étaient restées à la maison se mirent, les unes à rouler la farine, d'autres à la cribler pour séparer les gros grains des petits; d'autres étaient occupées à la cuisine, pour qu'on allât plus vite. D'autres femmes surveillaient les marmites de sauce et de viande. La marmite des tolbas était à part; de même, celles des chefs de fraction et celles des notables qui, eux, enlèvent le

couscous

u-rəbɛin i-yiggon. Zaddart n-ʔhaʔ, Seid u-dd-yiwi dai tlata n-attɛlba i llan d iberraniym, biha llan middrii n-at-taddart uflɛb ssonn alQuram, am-Ulidi, ammwa-s n-Umm-ɛlhis, tarwa n-utma-s n-ʔhaʔ qi-son-tnin, d-Seid d-Belhis, d-Mahraz, d-yid-buya-t-son. ʔtɛlba asm-igayyad Seid d agayyad, ttɛn, ttɛssan, sson latai nɛa-yididnin makki ɛd-usin. Mmi hɛ ad-ɛffɛ-ym, ad-aym ɛssin duru i-yiggon, am-mwasi sɛttin duru makki-ass. ʔɛzam-u uhu d ayil foll-ana a-t-nɛg; mmwasi n-ɛr-ɛs, a-t-ig; mmwasi lasi n-ɛr-ɛs, u-t-yɛttɛg. ʔ-mmwasi u-yɛssitɛf w-as-t-tɛggon. ʔɛzam amɛq-qran akk-is n-attɛlba i zwan s-tɛhzant n-tɛndɛlt d ayil foll-ana, nɛhs ini uhu.

ʔɛzam amɛqqran, Seid yɛhs a-t-ig dindin ya, amm-ugi lasi son-yiyarɛn n-sɛgg ʔhaʔ as-igu ɛɛzam i-baba-s, am-mwasi ʔɛddi-s m-Mahraz; middrii nnan-as :«U-dd-yottis; at-tɛsuggomɛd Belhis ad-izɛr ula d ɛɛzam m-baba-s, a-u-tɛqqim ul-ɛs.» Biha ssonn ad-d-yas s-uzyar as-m n-nɛzumɛa. Ssufyon imɛndi i-yizda. Nnan-asm i-ttɛlba f-yiɛzam-u n-dɛg-qid n-nɛzumɛa.

ʔisɛdnan: Fatna d-Umm-ɛlhis bdant ttɛzunant imɛndi tixɛbbɛgitiin, ɛzɛnt-ɛsnt i-tɛddarin n-yid-buya-t-son ab-akk ad-ɛɛdriit, biha imɛndi uflɛb n-yizda. ʔisɛdnan n-nɛzirɛn, s-uwɛhdi d-uisim, u-sint-ɛd n-tɛddart i-yizlam d-usɛnmwi. Matta f-twɛssarin, ul-ɛhdimɛnt ul-ɛgdimɛnt, awint ɛhɛbbat n-tɛddarin, ɛrɛnt-tɛnt-ɛd mmi ɛdint, nɛh-driit tididriitin hɛddomɛnt, matta ttɛgɛnt. Sagga ɛdint ɛhɛbbat, tixɛdnan i llant taddart, llant tini-n i zɛllomɛnt, tididriitin sɛfuruɛnt, tididriitin rɛkkɛbɛnt ab-akk ad-hɛrɛnt. ʔlant tixɛdnan tididriitin i ttɛddant f-tɛhbɛsin m-mɛrgɛt d-uisim. ʔahbuɛt n-attɛlba iman-ɛs, tɛn n-yikurɛtɛn iman-ɛs, tɛn m-middrii izɛglak, i ttɛkkɛson ussu, iman-ɛs,



car, les couscoussiers étant trop petits pour faire cuire tout le couscous à la fois, on les vidait dans un grand couffin au furet à mesure qu'ils étaient cuits. Quand tout le couscous fut cuit, il y en eut environ six grands couffins. Au coucher du soleil, les notables de la fraction se réunirent et enlevèrent le couscous pour le mettre dans les plats. Ils préparèrent ainsi les plats des tolbas, ceux des notables et ceux des gens (venus pour la circonstance), enfin ceux des femmes qui avaient travaillé et ceux des Pèlerins.

Après le coucher du soleil, ils envoyèrent des enfants prévenir les chefs de fraction d'avoir à réunir leur monde. Pendant qu'on les prévenait ainsi, les tolbas étaient déjà dans la maison, au nombre de seize, y compris les muezzins. Ces tolbas sont ceux qui ont droit au repas d'initiation. En venant, ils apportèrent le coffre des Livres, entrèrent et se répartirent en petits groupes dans le patio. Quand ils se furent assis, on leur présenta les plats, au nombre de quatre, à raison d'un plat pour quatre personnes. Le muezzin, sans dire un mot, les examina pour voir s'ils étaient bien remplis, puis se mit à distribuer. S'il avait jugé qu'ils n'étaient pas suffisamment pleins, il aurait plongé sa baguette au milieu du plat et, s'il avait donc trouvé qu'ils n'étaient pas assez garnis, il aurait retiré son bâton et se serait reculé en regardant les autres. Aussitôt, les autres auraient compris la signification de ce geste. Les personnes de la maison auraient compris que les plats n'étaient pas suffisamment remplis et ils auraient ajouté du couscous. Ceci fait, les tolbas auraient pu procéder au partage. Après le partage du couscous, les tolbas laissèrent deux cuillerées au fond de chaque plat et dirent : "Apporte la sauce !" On la leur donna, de leur marmite. Après avoir mangé, ils partagèrent la viande qu'il serrèrent, avec leur part de couscous, déjà mise de côté dans leur serviette ad hoc. Ceci fait, ils se lavèrent les mains, lurent quelques sourates, récitèrent une invocation et dirent : "Dieu fasse miséricorde au défunt !", sur quoi, ils se retirèrent. Après leur départ, arrivèrent les chefs de fraction avec leurs gens. Ils se mirent par groupes et mangèrent le couscous, chaque groupe ayant son plat. Après avoir mangé et récité une invocation, chacun se retira. Vinrent ensuite les notables d'un peu partout : ils mangèrent et partirent. Puis vinrent tous ceux qui voulaient manger. Quand ils eurent tous mangé,

biha id-guni d ikkijim, ul-zmm marent ad-ssmm<sup>m</sup> mt uššu gag f-yiggat-takli.  
 Guni i mm<sup>m</sup>in, qint-t isni. Sagga ymm<sup>m</sup> u gag uššu, ad-d-yas iggat satta  
 n-yimaym. Sagga iudri tawryit n-tf<sup>it</sup>, lainim imqqranm n-n žmrat.  
 Sagga lainim, bdan ttakkm uššu tiziwawin. Kkkm tini-n n-stalba, skk-  
 sm tini-n n-yimqqranm, tini-n n-yikuratri, tini-n m-middri, taŋga-  
 rut n-tsdnan i hdmmt, t-tziwawin n-nhuzzaž.

Dffer-tmmmsin, aznm alba, mnan-asm i-yikuratri f-alaym m-  
 middri-msm. Sagga llan ttayyadri-asm-d i-middri-msm, stalba  
 llan taddart ya qi-satga-matnin s-yid-almwaddri. Ffalba-y-u d-id-  
 bab-m i ttetri tagrif. Sagga dd-usin, awin-d tahzant mca-sm, at-  
 fon, qqimn t tikmnunin ammisiddar. Sagga qqimn, abin-asm-d  
 tiziwawin-msm qi-raba-ustrinti, raba n-tkrumia i-tziwa. Smwad-  
 dri yqqal tiziwawin matta šsurmt d awšdi, yssusm n-yiman-ss,  
 yabda azuni. Matta llant usmt, ad-yrššK taratta-s ammas n-tziwa;  
 matta u-d-tiwid, ad-yššK taratta-s, iwššh<sup>h</sup> n-dffer, ynkad ididnin.  
 Din din ya ididnin ad-ssnm. Mmi-tri-zrin am-mu, id-bab-m n-  
 taddart ad-fhm<sup>m</sup> am-m<sup>m</sup>asi usm; asm-kmmmlon uššu. Mmi asm-  
 kmmmlon, ad-sdan azuni. Sagga znm, šžin-d smt-tymžayin n-  
 uššu waddai n-tziwa; mnan: «Awšd šmrgat.» Ušin-asm s-tšbu-  
 št-nsm. Sagga ššin, znm tahmist i qrin mca-wuššu i llan timmdal-  
 msm. Sagga znm, šširdri ifassm-msm. Sagga šširdri, gzm m-  
 mnnait n-tsuratin. Sagga gzm, ušin šfatga, inin: «Rbbi ad-  
 yarhm mmu mmutri!» ffer f-mnan-msm. Sagga zwan, usin-d  
 ikuratri, natnin d-middri-msm, qqimn tikmnunin, ššin uššu,  
 makK takmunt s-tziwa-s; mm<sup>m</sup>asi yššu, yuššu ffatga, yzawa.  
 Sagga ffer, asm-d middri izglak n-tma-y-u tma-y-u. Sagga  
 ššin, ffer, usin-d id-bab-m i hsm. Sagga ššin gag middri,

les femmes et tous ceux qui s'étaient occupés des convives restèrent pour manger eux-mêmes, avec du beurre et de la viande comme rétribution pour leur travail. Quand tous eurent fini, chacun regagna sa maison.

Tout ce couscous à la viande et à la viande porte le nom de *dîner du coffre* que les tolbas ont apporté avec eux et qu'ils ont remporté. On leur offre ce repas comme rétribution pour la lecture qu'ils ont faite au cimetière. (13)

La mort n'est "délayée" pour un défunt ni le samedi, ni le jeudi, mais un autre jour. Quelqu'un qui meurt dans la nuit du dimanche au lundi, du lundi au mardi, du jeudi au vendredi ou du samedi au dimanche va directement à Dieu : on dit de lui : "Il est dans la paix de Dieu : Dieu lui a fait grâce : il ne restera pas longtemps dans les angoisses du tombeau." Quand quelqu'un meurt un autre jour que ceux-là, il a à rendre compte de l'autre côté. El Hadj étant mort un jeudi, la mort lui a été "délayée" le vendredi.

Les femmes vinrent en grand nombre à la maison d'El Hadj et y restèrent sans rien faire depuis le lever du jour jusqu'à l'heure de la prière de midi. Du fait de la présence des femmes dans la maison, Belkhir, Mahrez et Saïd furent obligés de sortir, car il n'y avait que des femmes dans la maison. Elles étaient venues de tous côtés avec leurs amis, leurs tantes paternelles et maternelles, leurs filles avec leurs tantes paternelles et maternelles, des femmes du clan et des amies de leurs amies. Une femme ne peut tenir sa langue. Il y avait des femmes des trois tribus, At-Brahim, At-Sissine, At-Ouaggine qui, réunies, ne peuvent se taire, comme quand elles vont au cimetière, et elles parlent de tout ce qui leur vient à la bouche. Quand retentit l'appel à la prière de midi, les femmes présentes frappent la terre de la main afin que la mort reste là où elle est et qu'elles ne l'emportent pas avec elles. Elles se mettent debout. La maîtresse de maison arrive avec un plateau de dattes, passe de l'une à l'autre. Les femmes posent la main sur le plateau et la baisent en disant : "Que Dieu remplace par le bien." Elles font une invocation, se lèvent et s'en vont chacune chez soi.

qqimant tisednan d-yid-bab-m i boddon f-middon ab-akk ad-<sup>ay</sup>im im-  
an-mom s-wudi d-u<sup>u</sup>sum, d alh<sup>h</sup>qq n-yibdam-mom. Sagga qdan, gag mme  
Ksbn taddart a-tat-yawad.

Gag am-mu, us<sup>u</sup>y-u mca-lidam-as d-alm<sup>u</sup>rgat-as, qqarm-as "amm-  
si n-tah<sup>h</sup>ant" i dd-iwin st<sup>h</sup>alba mca-som, sawadn-as ira. Ftaggm-asm-t  
am-m<sup>u</sup>asi d alh<sup>h</sup>qq n-yic<sup>h</sup>zam i g<sup>h</sup>zmon st<sup>h</sup>alba tandalt (13).

Zamattant w-as-t<sup>h</sup>si i-bab i mmutor<sup>h</sup> la ssbbat u-la bsh<sup>h</sup>mis; t<sup>h</sup>f-  
si-y-as ussan ididnin. Matta iggon yommut d id n-n<sup>h</sup>otnin, d-yid n-  
ntlata, d-yid n-n<sup>h</sup>zumga, d-yid n-n<sup>h</sup>h<sup>h</sup>edd, izagga al-R<sup>h</sup>bbi; qqaron fall-  
as: «Yalla talwit n-R<sup>h</sup>bbi, R<sup>h</sup>bbi yu<sup>h</sup>-as, u-yottqimi idaq uylab.» Mmi  
yommut ussan ididnin, ddiy n-<sup>h</sup>yr-as bsh<sup>h</sup>ab n-tma-y-on. I-haz  
i mmutor<sup>h</sup> d alh<sup>h</sup>mis, t<sup>h</sup>si-y-as alzumga.

Usint-ad tisednan uylab taddart n-shaz, qqimant di-s dai d agimi  
n-sagg-dag-gass al-ssla. N-sagg i llant tisednan taddart, Balh<sup>h</sup>ir d-  
Mahraz, d-<sup>h</sup>eid affayon, biba lasi dai tisednan n-taddart. Llant dilg  
s-tma-y-u tma-y-u s-yid-buya-t-sont, d-yid-batti-t-sont, d-yid-hatti-  
t-sont, d-yissi-s n-yid-hatti-t-sont, t-tini-u n-yid-batti-t-sont n-at-  
t<sup>h</sup>qibilt, d-yid-buya n-yid-buya-t-sont. Zamattut u-t<sup>h</sup>omm<sup>h</sup>re i-yittaf  
n-yimi-s. Llant tibrakimin, t-tsisinin, t-twagginin; mmi qqimant,  
ul-ssusumant am-mmi llant tandalt, sawalant ai-n i-dd-udan  
imi-nont. Sagga yedd<sup>h</sup>on ss<sup>h</sup>la, tisednan i llant din awt<sup>h</sup>rit s-fus-  
onsont tamurt ab-akk tamattant at-t<sup>h</sup>qqim mani tolla, u-t<sup>h</sup>t-tiwint  
mca-sont. Boddont. Fas-ad lall m-taddart s-t<sup>h</sup>ndunt n-t<sup>h</sup>ini, th<sup>h</sup>at-  
ta sagg-yiggat n-yiggat, tisednan ss<sup>h</sup>rsont fus-<sup>h</sup>onsont azmna n-t<sup>h</sup>ni-  
dunt, sudnont-t, onnant: «Ad-y<sup>h</sup>hlaf R<sup>h</sup>bbi s-sh<sup>h</sup>ir.» Usint s<sup>h</sup>lat-  
ha, kkoront f-yiman-<sup>h</sup>onsont, t<sup>h</sup>ni i Ksbn taddart a-tat-tawad.

Si le défunt est une femme, les vieilles déjeunent et récitent leurs litanies avant de sortir.

Les femmes font ce "délayage" afin que les os du mort "se dissolvent" dans sa tombe, car il y est dans les angoisses. Quand on lui a fait cette cérémonie, il reste dans la paix de Dieu.

Une fois tout le monde parti, les gens de la maison prirent les effets dans lesquels était mort El Hadj, les confièrent à une veuve, pour qu'elle aille les laver. A son départ, on lui a donné une galette et quelques dattes. Ayant appelé deux fillettes, elle mit sur leurs épaules une perche et, sur la perche, les effets du mort. Elle laissa un pan de ces effets traîner à terre. A leur arrivée au cimetière, elles posèrent ces effets à la tête du tombeau, partagèrent la nourriture reçue en don pieux, récitèrent une invocation et emportèrent les effets à une source voisine du cimetière, les lavèrent, les rapportèrent à la maison, les firent sécher, les encensèrent au *harmel*, les portèrent au laveur avec quelque argent en guise de rétribution pour le lavage funèbre.

Le troisième ou le quatrième jour après la sépulture, les femmes firent le henné. Fatma et les autres femmes de la famille avaient commencé par piler le henné à la maison, avant que n'arrivent les autres femmes, le samedi matin. Le jour de la mort d'El Hadj, la vieille femme qui avait accompagné les gens au cimetière a emporté un peu de henné, de celui que les femmes vont piler, l'a emporté avec elle au cimetière, l'a rapporté et les femmes l'ont pilé à l'endroit où était mort El Hadj. Elles ont fait cuire le "pain du henné": une galette mince, puis elles ont fait cuire des fèves et des pois chiches. Elles ont fait tremper le henné, en ont mis aux paumes de la vieille femme qui l'avait rapporté du cimetière. Enfin, prenant tout ce qu'elles ont fait cuire, elles sont allées au cimetière.

Arrivées au cimetière, elles ont fait le tour des tombes. La vieille a versé du henné dans le bol posé sur la tombe d'El Hadj, puis s'est lavé les mains au-dessus du tombeau. Après quoi, elles ont récité une invocation. Un garçonnet de la famille d'El Hadj est alors arrivé, car un homme adulte ne va pas avec les femmes, et a jeté quelques grains de blé

Matta bab i mmuṭri f̄ taməttut, tiwəssarin fəttəmt, dəkkəmt Kəlb a-u-  
d-əffəmt.

Asəfi-y-u tteggənt ab-akk ihšan m-bab i mmuṭri ad-əfsin žaž n-unil,  
biha yolla idaq. Mmi as-gin asəfi, ad-yəqqim talwit n-Rəbki.

Mmi zwan middri, bbin at-təddart id-šra i ymmut di-sm ʔhaž,  
ušin-as-tri i-yiggət-təžžalt ab-akk at-təwa a-tri-tsirəd. Sagga tšh  
at-təwa, ušin-as tabiyyəht d-mənənt n-yiniwən. ʔəyyəd-asmt i-  
smt-trižiwən, tq-asmt aždud taprut-nismt, tq-asmt di-s id-šra-y-u.  
ʔəžž-sd tazdat n-yiggm n-yid-šra-y-u tətthurrud tamurt. Sagga ti-  
wəd n-tridəlt, ssmmt id-šra-y-u ihfawm n-unil, zsmmt əlməgruf,  
ušmt əfathə, bbint id-šra-y-u n-tala t tuqribt n-tridəlt, ssirdmt-tri,  
awint-tri n-təddart, ssqarm-tri, bshəmt-asn tihmmərin, awint-  
at-tri i-y-unsirəd d-yikkəh n-yidrimən d əhəqq n-usirəd.

Az-in n-tlata ini rəbga dəffər-yindal, tisednan gint əhənni. Fat-  
na, nəttat f̄-tsednan i llant taddart əddint əhənni timizzar Kəlb  
a-u-dd-asmt tididritin az-in n-ssəbbat yabəšša. Az-in i ymmut  
ʔhaž, tawəssart i zwan mēa-middri n-tridəlt tabbi ikkəh n-nhənni  
n-səggwən alʔad-əddint tisednan, tawi-t n-tridəlt, tər-t-id, əddint  
mani ymmut ʔhaž. Ssmmt-ont ayzum n-nhənni. Ayzum-u d-  
azdad. Sagga t-ssmm-ont, ssmmt-ont awən d-əhəmm-əz, ssm-  
rmt əhənni, gn-as-t uran-ə i-twəssart i-t-id-ərin s-tridəlt, iwint  
gag ai-n i ssmmt-ont, zwan n-tridəlt.

Sagga iudrit tandəlt, dvrmt imilən. ʔuyl-as tawəssart əhənni  
ayəllus i llan anil n-ʔhaž, tssirəd ifasəm-ə əzmna n-unil-u. Si  
təqda, ušmt əfathə. Yas-sd iggm-ukhif, biha arqaz u-yəggur mēa-  
tsednan, n-səgg-yid-bab n-təddart n-əhəž, yəgru mənənt n-nhə  
bat

qu'il avait apporté, aux deux extrémités de la tombe. Quand il eut jeté le blé, les femmes sont venues, sans dire un mot, parce qu'El Hadj ne parle pas, sinon avec ses voisins, les *gens d'en bas*. La plus ancienne des femmes a fait la distribution des dattes, du pain, des fèves et des pois chiches. Après avoir récité trois fois une invocation, elles ont fait le tour des tombes et sont parties.

On prétend que ce henné et ce blé sont pour que le défunt mette du henné à ses propres mains et aux mains de ses voisins, les *gens d'en bas*, et qu'il leur offre un dîner avec le blé apporté. Il agit ainsi pour montrer aux gens d'en bas que son éternité est bénie. (14)

Deux ou trois jours après l'enterrement, les gens sont venus de tous côtés à la maison d'El Hadj pour visiter ses enfants. On leur a offert le thé. Ils se sont entretenus des choses d'ici-bas. S'adressant à Belkhir: "Surveille-toi, ont-ils dit, fais attention, ne gaspille pas, sache te bien conduire. Tu sais que tu as la charge de la famille. Si tu avais l'habitude de boire du vin, désormais n'en bois plus. Tu sais que, autrefois, tu t'appuyais sur ton père: à présent, tiens-toi debout sur tes propres jambes. Si, autrefois, tu lâchais facilement l'argent, fais maintenant sept nœuds à ta bourse. Sois attentionné à la maison. Surveille tes palmiers. Fais attention à ton frère plus jeune que toi. Et toi, Mahrez, obéis à ton frère; ne fais pas ce qu'il ne te dit pas. Un peu toi, un peu lui, inquiétez-vous les uns des autres, que les gens ne vous méprisent pas. Vous êtes des hommes: regardez en face tout ce qui vous arrive. En toutes choses désormais croissez comme votre père: les marches d'un escalier se montent une par une. Voyez les enfants de votre oncle paternel, comme ils savent s'entraider. Voilà ce que nous avons à vous dire: que Dieu fasse de vous des enfants bien élevés." Après ces paroles, ils s'en allèrent. Les femmes aussi sont venues à la maison de côté et d'autre. S'adressant aux femmes de la maison, elles leur ont dit: "Que la bénédiction soit votre part!" A Fatma, femme d'El Hadj, elles ont dit: "Fais attention à ta maison; sois diligente: mets Dieu dans ton cœur, Mahomet dans ta poitrine."

i-dd-yiwi ihlawen n-unil. Sagga yegru imndi, asmt-ed tisednan, igg-t  
w-as-tsiwil i-yiggat, biha khaḥ u-yessiwil dai mḡa-lḥiran-ss n-at-waddai  
ḤKKer tamḡqqrant, tḥun-asmt tiḡni d-uyrum, d-awm, d-ahmm<sup>w</sup>zz. U-  
ḥint ḥfatḡa ḥarḥt n-yid-iggat-tḥkli, dḡrmt tindḥlin, zwant f-yiman-mmt.

Ḥḡmni-y-u d-ahḡbbat-u, qqarm, ab-akk bab i mmt<sup>o</sup>i ad-ig ahḡmni  
i-yifassm-ss d-yifassm n-nḥiran-ss at-waddai, ig-asm amḡsi s-ahḡbbat  
bat i-y-iwint. Ad-ig am-mu ab-akk asm-yḥkm i-y-at-waddai, taddart-  
ss t tambarḥk n-dima u-ddwam. (14)

Son-wussan imi ḥarḥd s-dḥffer-yindal middrii n-tma-y-utma-y-  
u usin-d n-tḥddart n-Ḥḡaḥ i-yizra n-tarwa-s. Gin-asm latāi. Nḥtmin  
ssiulon f-ahḡiyat n-ḥddunnit, mnan-as i-Belḥir: «Ḥḡerz iman-ḥk, ta-  
wid-ed lḥbar, ul-ssḥsar, smmak tḥtḡḡḡd i-tḥkli. Ḥḥlid tḥssnḥd bḥ-  
ḡyal yella ihl-ḥk. Matḡa tḥtḥssḥd ḥḥrab, u-tḥss! Ḥḥlid tḥssnḥd bḥkri tḥ-  
lid tḥmnsḥd f-baba-ḥ; imar-u bḥdd f-yidarm-ḥ! Matḡa bḥkri tḥllḥk-  
as i-ssurdi; imar-u q-as ḥḥḡḡa n-yikrusm. Awḥ-ed lḥbar i-tḥddart-ḥk,  
bḥdd f-tḥdayin-ḥk. Ḥawid-lḥbar i-y-ḡmm<sup>w</sup>a-ḥ; yella d akḡilḡ fll-ak.  
d-ḥḥkin, a Mahḡerz, ay-as awal-ss i-y-ḡmm<sup>w</sup>a-ḥ; u-tḥḡḡ ai-n i-w-ak-  
ymni. ḤKKḥ ḥḡḡd-ḥk, iKKḥ si-s, tawim-d lḥbar i-yiman-mkum, a-w-  
akm-ssḡkḥrḡm middrii. Ḥḥlim d irḡarm; ai-n akm-d-usin, a-t-  
tqablḡm. Ḥḡiyat, s-sa n-dḥssat, at-tḡmmḡm am-baba-t-kum: "Ḥisuman  
Ḥtalint s-yiggat iggḡt". Nḥkḥt tarwa n-ḡammi-t-kum mak ḥmmḡ-  
rḡm iman-msm. Awal-mna d wu ya: akm-ig Rḥbbi t-tarwa t tḡḡlalt!»  
zwant f-yiman-msm. Ula t tisednan n-tma-y-utma-y-u usint-ed n-  
tḥddart; mnan-asmt i-tḥdnan n-tḥddart: «Ḥḡerḡḡt ḥḡḡ-ssam-mkum!»  
»Nnant-as i-Fatna, tamsttut n-Ḥḡaḥ: «Awḥ-ed lḥbar i-tḥddart-m, ḡerz tḥddart-  
m, ḡ Rḥbbi ul-m, Muḡmmḡd idmarn-m!»



Le mercredi, septième jour après la mort d'El Hadj, Fatma s'est ceint la tête d'un bandeau de façon à ne laisser paraître ni la touffe de cheveux sur le front, ni la masse de cheveux sur le haut de la tête, ni les tresses en arrière : elle n'est pas sortie dans la rue. Elle a placé sous un grand plat un plateau garni de henné, de plantes aromatiques, de bdellium et de coriandre. Chaque matin, elle allait soulever le plat pour examiner le contenu du plateau. Il n'y a que la femme d'El Hadj ou la coiffeuse à pouvoir enlever le plat : personne d'autre ne pouvait y toucher. Les autres femmes ne peuvent l'enlever et les hommes n'y mettent pas la main. Mahrez ou Belkhir ne pouvaient y toucher, même en l'absence des femmes, que ce soit le jour, que ce soit la nuit. Ils croient, en effet, que, lorsqu'un homme touche ce plat, il mourra avant sa femme.

Le septième jour encore, de bon matin, les femmes se sont rendues au cimetière. Elles avaient, dès la veille, mis de côté du gros couscous, du pain, des dattes, des fèves, des pois chiches ; elles les ont emportés enveloppés dans des linges. Elles ont pris tous les effets du mort que deux fillettes ont portés sur une perche. Le jour du henné, les femmes de la maison d'El Hadj n'étaient pas allées au cimetière. Le septième jour, par contre, elles s'y sont rendues en compagnie d'autres femmes. Dès qu'elles ont franchi la porte des remparts, le jour paraissait. Enveloppées dans leurs grands voiles, elles devisaient entre elles ; l'une disait à l'autre : "Pressons ! vite ! de peur qu'il ne soit parti !" En arrivant dans la région des cimetières, elles aperçurent un oiseau sur le tombeau, sautillant. S'étant approchées dans sa direction, (elles le virent) s'enfuir. Le voyant envolé, elles en restèrent bouche bée et se dirent : "Nous ne le reverrons plus : il est parti."

Déjà arrivées en vue des cimetières, elles avaient déplié un pan de l'un des effets du mort et l'avaient laissé traîner à terre. La plus ancienne fit alors la distribution de la nourriture apportée par elles en offrande pieuse. Elles firent une invocation, se rendirent à une source, lavèrent les effets et les rapportèrent à la maison. Ces effets furent donnés aux hommes de la maison. Dans d'autres maisons, à la mort d'un homme, s'il n'y a plus d'homme dans la maison, on vend les effets. A la mort d'une femme, de même, s'il n'y a plus de femme dans la maison, les effets sont vendus.

Azz-in n-nirbag i llan d-sbea n-ussan n-sgg i yomm ut Zhaž, Fatna taq-  
qm taqmont ihf. ss mak u-tattbini la tinfort-ss, la tawmza-s, la tiblaz-ss, u=  
tffiy gag n-uylad. Zgu waddai n-tziwa tandunt i ylla di-s alhomi, d-begdor,  
t-tyonyant, d-skkusber. MaKK yabsša tzzgga at-tearra tziwa, at-tiriksd ai-n i  
llan tandunt. Zziwa-y-u u-tot-ttgeiri dai tamattut n-Zhaž ini tamokrat;  
ula d-hedd u-yottiy di-s. Zisodnan tididritin u-tot-ttgeirint; irgazon akk-is  
u-ttym di-s ula d-afa n-fus. Zziwa-y-u, Mahroz ini Balkir ul-zommom  
ad-aym di-s ula matta tisodnan ul-llint din, dsq-gid inidsg-gass, biha  
qgazon matta argaz yuyu tziwa-y-u, ad-yommot Kabb tamattut-ss.

Azz-in n-sbea n-ussan ddiy, mmi yuyu yabsša, tisodnan zwant  
n-tindelt. Llant ssrsmt n-sgg-dsq-gid uzan, d-uyum, t-tini, d-awon,  
d-alhomm<sup>ss</sup>, awint-tri tikmmas. Awint mca-ssmt gag id-šra m-bab  
i mmutrü, šmmarant-tri tüziwin aždud. Ass n-nhomi, tisodnan  
n-toddart n-Zhaž ul-zwint n-tindelt; azz-in n-sbea akk-is zwant  
mca-tididritin n-tindelt. Sagga ffymt alhubot, yabsša ylla yttar,  
nətrinti ssmbakmt timalhafin-ssmt, ssawalmt q-goman-ssmt,  
iggot tqqar-as i-yiggot: « Hərs, fissaq, a-u-d-yəzwa! » Sagga zrint  
tindelin, awint-az-d ləbbar i-yiggom-uzdid ašmna n-uril, yttmög-  
gəz. Bdant gəssəmt n-yr-ss, yəwər. Sagga yəzwa, yəqqim-sd imi-  
nəmt yuru; nnant: « U-t-nəzzir ya; yəzwa. »

Dai zrint tindelin, llakmt-as i-tədat n-yiggom n-sgg-yid-šra-  
y-u, zšmt-t yəttburud tamurt. Zim taməqqrant-nissmt əlməgruf  
i-dd-iwint mca-ssmt, usint əfatha, zwant gag n-tala, siidrüt id-  
šra i-dd-iwint, awint-tri n-toddart. Id-šra-y-u usint-tri i-yirga-  
zom n-at-toddart. Matta f-təddarin tididritin, matta yommot d-az-  
gaz, yili laš argaz wididriti taddart, zmmant-tri. Matta tmmut tamatt-  
tut, yili laš tamattut tididrit taddart, zmmant-tri.

Dans la nuit du quarantième jour, Fatma, femme d'El Hadj, a veillé avec les femmes de la maison à la lumière d'une lampe, dans la chambre. Elles sont restées à observer pour le cas où un papillon viendrait et éteindrait la lumière. Elles n'en dormirent pas. Lorsque le papillon se présenta, elles se dirent : Le voici qui rôde. S'il n'était pas venu, elles auraient dit : Il nous a jouées : il est venu avant nous ou quand nous ne le surveillions pas. Elles restèrent ainsi jusque vers minuit, puis allèrent se coucher. Au matin, emportant du couscous, elles se tinrent à l'orée des cimetières. Seule une vieille femme alla jusqu'à la tombe, fit une invocation et revint vers les femmes qui, alors, partagèrent le couscous, puis se retirèrent.

Dès le décès d'El Hadj, Fatma a déposé or et argent, ne gardant qu'un bracelet en ébénite. Elle est restée à l'intérieur de la maison pendant quatre mois et dix jours, ne pouvant même pas regarder les cérémonies d'un mariage qui avait lieu chez des voisins devant sa propre porte. Autrefois, elle marchait pieds nus, comme toutes les femmes ouarglies, mais, dès la mort de son mari, elle a chaussé des bas noirs et des chaussures mozabites. Elle ne devait pas mettre des chaussures tunisiennes, car elle n'était pas dans la joie pour porter de telles chaussures qui sont très belles. Elle n'a pas enlevé ses bas jusqu'au dernier jour. Elle pouvait, la nuit, enlever ses chaussures. Elle s'interdit de marcher nu-pieds pendant toute cette période. Si elle avait marché sans chaussures ni bas, elle aurait cru marcher sur le cœur et les yeux d'El Hadj. De la mort de son mari au jour de sa "montée", elle n'a pas lavé ses effets et ne les a enlevés que le samedi ou le mercredi.

La "montée", après quatre mois et dix jours, elle l'a faite. Qu'est-ce que cette montée ? C'est une cérémonie de femme dont le mari est mort. Quand Fatma fut sur le point de faire sa "montée", elle avertit, dès la veille, les femmes de sa connaissance, ainsi que la coiffeuse. Le matin, lorsque les femmes sont arrivées, elles ont déjeuné de pain et d'huile, puis elles ont pris le thé. Après le thé, elles ont fait sept fois le tour intérieur de la maison.

Dəq-gid m̄-in<sup>ass</sup> n-rəbein, Fatna, taməttut n-<sup>2</sup>ħaž təqqim n-əddu ukumar  
mga-tədnan n-təddart. Qqimont nəkədrüt al-d-d-yas iggm-fərtəttu ad-i-  
nəy əddu. Ul-nuddomont. Sagga dd-yusu, nnant: «Yus-əd ad-idur. »  
Sagga u-dd-yusi, nnant: «İg-anəh-tət; yus-əd kəlb a-u-d-d-nas ini sag-  
ga təkku titt-rina fəll-ana.» Qqimont am̄-mu al-azgm n-dəq-gid ab-  
akk zwant, əttəmt. Yəbsiia, tədnan əwint d uššu, qqimont imi n-  
təndəlin, u-təzwi n-unil day iggət təzəssart, tuš əfathə, tədwəl-d n-tədn-  
nan, zwant uššu, zwant-əd.

Sagga yəmmut <sup>2</sup>ħaž, Fatna, taməttut-əs, təkkes ura d-əfəddət; dai  
təhəddit n-ššmaç. Gi-rəbea n-yiyarən d-əšra n-ussan təqqim təddart,  
u-təzmir at-tərikəd, ula s-titt, islan al-əd-ilin əkiran-əs imi n-nəhtu-  
bat. Bəkrī təgqur tar-trihiyət am-təwəgritin; n-səgg i yəmmut arqaz-  
əs <sup>2</sup>ħaž, təg əttəqəšir d ipəggəlsən t-trihiyət t-tənzabit. U-təttəgg trihiyət  
t-təttəmsit, biha u-təll: təfəzəh i-yirəd n-trihiyin-u bəant uyləb. <sup>2</sup>ttəqə-  
šir u-təri-təkkes al-əz-in aŋgaru. Matta f-trihiyət, at-təzmər a-tət-  
təkkes dəq-gid. U-təzmər qəç, ussan-m, at-tiqur aqlim n-dar-əs  
n-tməwt; matta tuqur tar-trihiyət ini tar-ttəqəšir, təqqar q-gəman-əs  
təlla təgqur f-wul t-təttəwin n-<sup>2</sup>ħaž. N-səgg-tməttant n-urqaz-əs  
al-əz-in n-allay-əs u-təsirəd id-šra-s, u-təri-təddəl day səsbət  
ini lərbəç.

Allay akk-is, əz-in n-rəbea n-yiyarən d-əšra n-ussan tuli  
Fatna. Allay-u d matta? Allay d matta iggət-tməttut yəmmut-as  
arqaz-əs. Fatna, sagga təhs at-tali, təms f-tədnan i təssən t-tmə-  
krat. Si dd-usint tədnan yəbsiia, fətmət s-uyrum d-əzət, swmt  
latəi. Sagga swint latəi, zwant, dıwmt təddart səbea n-yid-iggət-təkli.

A midi, elles ont mangé du couscous avec du pourpier, une tête de chameau, du melon et des piments; elles ont bu le thé et sont rentrées chez elles. Ne sont restées avec Fatma que la coiffeuse, sa mère, ses tantes et ses amies.

Au moment de la prière de midi, elles ont fait un grand feu au milieu du patio. Quand le feu flamba, elles y jetèrent le contenu du plateau et le bandeau qui serrait sa tête. Aucun homme n'était présent. Elles fermèrent la porte. Fatma fit sa prière, sortit de sa chambre, enjamba sept fois le feu, puis resta assise à terre. En ramadhan, elle n'aurait pas fait ces enjambements. Ses amies vinrent, à ce moment-là, lui donner chacune un coup. Quand elles furent parties, vint la coiffeuse, qui enjamba Fatma trois fois. Elle lui enleva ensuite tous ses habits. Fatma lui donna de l'argent, en lui disant: "Excuse-moi." La coiffeuse la para alors de ses bijoux d'or et d'argent, comme on le fait à une jeune mariée. Fatma rentra ensuite dans sa chambre et y resta assise. Des filles sont alors venues l'y rejoindre et sont restées avec elle. Depuis le moment où elles se sont assises, à midi, Fatma a dû garder le silence absolu; si elle avait parlé, tout le cérémonial accompli aurait été nul. Après l'appel à la prière, au coucher du soleil, elle s'est mise à parler; elle a pris le thé avec les filles, en mangeant avec elles des cacahuètes et les filles ont passé la nuit avec elle. Cette nuit-là, Fatma n'a pas dormi du tout: elle a dû rester éveillée. Quand elle avait envie de dormir, les filles la piquaient pour la réveiller. Le matin, elle a offert le thé aux filles, leur a donné une récompense, en leur disant: "Excusez-moi." Elles sont retournées chez elles. Après leur départ, Fatma est allée au cimetière visiter la tombe d'El Hadj et celle de ses parents. Elle y a distribué une offrande pieuse aux femmes qui l'avaient accompagnée. Elles firent ensemble une invocation et s'en revinrent. Fatma est allée ensuite se laver le corps dans sept sources, puis s'est retirée dans une maison et n'est revenue chez elle qu'à la nuit. Le lendemain matin, elle s'est rendue à l'édicule de Dame Etoile des esprits du Marché, dont elle fit trois fois le tour, après avoir distribué une offrande pieuse. Quand elle eut terminé ses trois tours, elle entra dans la

mosquée de Sidi Salah



et en fit le tour intérieur; après quoi, elle fit une invocation, implora Dieu et se retira. Arrivée chez elle, elle resta sans manger jusqu'à midi. A midi, elle déjeuna en compagnie de la coiffeuse et but le thé. Elle fit cadeau à la coiffeuse d'un plateau de dattes, d'un plat de couscous, de thé et de sucre. Quand la coiffeuse lui eut assuré le pardon, Fatma fit le tour de sa maison, sortit dans la rue faire le tour des voisins et revint ensuite pour consommer les *şayer*. Quand elle eut absorbé (cette sorte de couscous amer), elle se rendit chez les gens qui l'avaient invitée la veille, déjeunant chez les uns et dînant chez les autres. Trois ou quatre jours après avoir accompli ces rites, Fatma aurait pu reprendre mari, si elle avait voulu. Cette "montée" est, en quelque sorte, le divorce d'avec le défunt mari. (15)

Voilà ce que j'avais à te dire aujourd'hui. Je t'ai décrit ce qui s'est passé dans la maison d'El Hadj à sa mort. Notre ami El Hadj nous a maintenant quittés. Beaucoup sont allés faire une visite à ceux qu'il a laissés dans sa maison: sa femme, Fatma, ses enfants, Belkhir, Mahrez, Fatma et Messâouda. Notre devoir était d'aller nous-mêmes leur faire une visite pour leur montrer que nous nous comportons avec eux avec un esprit de fraternité. Depuis que Dieu nous a fait leurs amis, leurs joies sont nos joies et leurs peines sont nos peines. Les larmes ne ressusciteront pas le défunt et n'empêcheront pas les vivants de mourir. Notre ami El Hadj est du nombre des prédécesseurs; nous sommes de ceux qui rejoignent.

Proverbes à propos de la mort:

La mort existe, elle existe.

La mort emporte de jour et de nuit, matin (ou) soir.

La mort emporte petit et grand, bon et mauvais.

Le tombeau sèche; (le défunt) sèche dans les cœurs.

tđur, tuš d ʔfatħa, tʔtlb Rbbi, tʔwa f-yiman-əs. Si tiwod n-yor-son, u-tš-  
 ši ula d šra al-dəg-gass. ʔftər, dəg-gass, nət̄tat t-təmkrat, tsu latäi.  
 ʔis-as i-təmkrat tandunt n-toini d-uwšra n-ušsu, d-latäi, d-ssu-  
 kkr. Sagg<sup>a</sup> as-tamšħ tamkrat, Fatna tđur taddart-əs, tffy-əd n-uylad  
 tđur šžiran-əs, tšdwl n-yor-son, tšš ššrayər. Saggatšš ššrayər,  
 tʔwa m-middri i llan sonon fəll-as: monnaut d ləftur, monnaut d a-  
 mmsi. Šarəd ussan ini rəbca n-səgg i tšqda lħiyat-əs, Fatna at-təmər  
 at-təg arqaz, matta tšħ. Allah-u am-m<sup>w</sup>asi d ibda s-urqaz-əs i-  
 mmutoi. (15)

Štay-u matta ħs ak-iniy as-u. Nniy-ak matta ħin taddart n-ʔ-  
 ħaž sagg ymmut. Aməddukəl-mna ħhaž, imar-u, yəzwa fəll-ana.  
 Uylb m-middri zwan ad-šərən id-bab-m i-d-yəžžu taddart-əs:  
 Fatna, tamsttut-əs, t-tarwa-s Bəlħir, d-Mahraz, d-Fatna, d-Mšguda.  
 ʔ-nəšnin, ai-n al<sup>a</sup> ai-n-ləznən d aħa n-yizra-nən ab-akk ason-  
 nəkən mak i tqu taquri-nna meħ-son, am-təm<sup>w</sup>at-niəm. N-səgg  
 ai-n-yəčšər Rbbi, ai-n i tōi-ššfrahən, yəššfrah-ana; ai-n i tōi-šš-  
 gəddəbən, yəššgəddab-ana. ʔmattrawən u-d-šškiron mmu m-  
 mutōi, d-w-asm-təttəfən tamsttant i mmu dšərən. Aməddukəl-  
 mna ħhaž yəlla s-yini-n imizzar, nəšnin s-yinğura.

ʔwaln f-tmottant =

Zamsttant təlla, təlla.

Zamsttant təttawi dəg-gass dəg-gid, yabšša taməddit.

Zamsttant təttawi akšiš d-uməqqrən, awšħdi d-uštīm.

Anil yəttqara; netta yəttqara s-ulawən.



## N O T E S

- (1) - Comme nous venons de le dire, la mort d'El Hadj est arrivée à l'improviste, alors que les gens de son entourage ne s'y attendaient pas. La mort n'est pas toujours aussi rapide. On se rend compte de son approche quand on entend le malade parler sans cesse des gens morts avant lui. Lorsque la mort "entre" dans certains malades, on les voit se débattre, se mettre à râler et, peu à peu, ne plus proférer de paroles. Les gens, le voyant ainsi, ne le quittent plus jusqu'à ce que Dieu ait repris "son dépôt".

Quelqu'un qui se sent mourir fait son testament oral, car il sait qu'il est "passé". Les Ouarglis ne font pas leur testament oral quand ils sont encore en santé, car ils craignent trop la mort. Certains, cependant, le font en santé, de peur qu'il ne leur arrive quelque chose qui les empêcherait de le faire et aussi pour éviter les contestations entre leurs fils.

Dès que quelqu'un entre en agonie, sa maison se remplit de monde. On ne parle pas à haute voix, mais tout bas; on est plein d'effroi. Si une personne veut voir le malade, elle s'approche en marchant sur la pointe des pieds, du bout des orteils et, près de lui, reste sans parler, les yeux fixés sur son visage. Si quelqu'un pose la question: "Comment va-t-il?" on lui répond: "Ce que Dieu veut est bien." ou "Il est entre les mains de Dieu." La personne va ensuite s'asseoir contre le mur avec tout le monde, chacun restant immobile, les mains sur les joues, réfléchissant et se demandant: "Va-t-il mourir? (Peut-être) ne mourra-t-il pas? Quand il sera mort, que ferons-nous? Il n'y a rien dans la maison: où trouver les aromates?... et le linceul?... Nous n'avons pas le sou: l'année est dure"... etc...

Quand le mourant râle beaucoup, on dit qu'il y a certainement quelqu'un là qui ne les aime pas et leur en veut. On dit alors aux gens: "Nous vous demandons pardon." Ou bien, le malade désire quelque chose qu'il n'a jamais vu ou qu'il n'a jamais fait: on le lui procure pour lui obtenir la "tranquillité de ses os" (dans la tombe).

Mak i nanna imar-u, tamettant n-Lhaž Saysh tus-sd n-baq; middrii illan s-addiw-s ul-sdm in fell-as. Tamettant akk-is u-tatti dima am-mu. Ftawind lshbar middrii i-tmottant, mmi zrin madun yessawal f. middrii i mmutrii. Mmi tlla tttatf-asn tamettant, monnaut n-yid-madun baddan tshukan, ini baddan tihsharin, ini iqll si-sn awal. Mmi t-zrin g-g'am-mu middrii u-ttkkrm s-saddiw-s ab-mmi yiwi Rabbi lamant-s.

Mmi ihuss iggn i-tmottant, yattusa ag llan fell-as, biha yesson yaggab ya. At-Wargrm u-ttusin mmi llan shhon, biha qgdrri uylsb i-tmottant. llan monnaut si-sn ttusan mmi llan shhon a-w-asn d-tas iggat i-y ul zmmorm ad-usan, ab-akk tarwiwin-msm u-ttniwin iman-msm.

Mmi yella iggat yattawi iggat iggat, taddart-s tttshara m-middrii. Middrii-u ul-miwilm n-užmna; sawalon adday addai, idamun on-mson raggorm si-sn. Matta iggn ysh ad-izer madun, yaggur-sd s-tfdnin-s, yattakom tamurt dakkam, ula yaggur n-yr-s, w-as-yissiwil, inkkhd day udm-s. Mmi as-yonna iggn "mak yella?" yaggar-as: «Ag ysh Rabbi dawshdi,» ini «yella ifassn n-Rabbi.» Yaggim nca-middrii s-addu-muru illan mak iggn yggim yttttf aggay-s, yessay yezemza ihf-msm; qqarm g-goman-msm: «Ad-yommot... u yttmattit... mmi yommot matta ala an-nag?... las ula d šra taddart... tagadryst s-mani?... d-shket-tan?... ssurdi iqll... asggas ytksh...» d ag llan.

Matta yshba uylsb tihsharin, qqarm lazmm yella iggn-hodd din i u-tri-yi-sn, ul-s u-yzdi fell-asn. Asm-inin i-middrii: «Somshy-ana ikksh» ini, matta madun ysh shiyt i u-tat-yzri, ini u-tat-igi, as-tat-sd-awin ab-akk ad-z-

sm ihm-s.

Quand les visiteurs sont sortis, une personne reste auprès du mourant pour lui faire réciter la profession de foi, même s'il n'a pas pu faire son testament oral. On lui tourne le visage vers la *qibla*. On ne lui dit pas : "Fais ta profession de foi," de peur que le saisissement ne le tue : on le laisse jusqu'à ce qu'il se mette à râler : alors, on lui dresse l'index pour qu'il sache qu'il doit faire la profession de foi, au moins dans son cœur. S'il est conscient et pieux, il n'aura pas peur de la mort et fera de lui-même la profession de foi.

A l'approche de la mort, qu'il en ait formulé le désir ou non, on lui fait boire un peu d'eau, car il n'est pas capable, à ce moment-là, d'exprimer son désir de boire, même s'il a soif. A partir de ce moment, on ne laisse plus entrer personne : à cet effet, on ferme la porte de la rue. Les femmes commencent alors à piler les aromates, à moudre le blé pour le pain. Quand le mourant se met à inspirer violemment, on se rend compte que la mort le tient. A peine a-t-il poussé le dernier soupir, émis le dernier hoquet, on met sur le feu l'eau pour le lavage rituel, avec du henné et des parfums.

Dès que Dieu a repris son "dépôt", certains cherchent à s'assurer de la mort réelle. Pour cela, en été, quand l'air est très sec, on pique ou on pince le malade, ou bien on lui crie dans les oreilles. En hiver, on place un miroir devant sa bouche : si le miroir porte trace de buée, c'est qu'il vit encore : il a encore du souffle, sinon, il est bien mort.

Ces pincements, cette piqûre, ces cris à l'oreille, le miroir, utilisés pour voir si le malade est bien mort, ne sont pas choses vaines. En effet, ils ont cette coutume que, à peine la personne est-elle morte, on l'emporte pour l'ensevelir, si elle est morte pendant la journée. Si la mort s'est produite après le crépuscule, l'enterrement n'a pas lieu tout de suite : on laisse le cadavre à la maison : on dit : Dieu lui a fait grâce, puisqu'il reste encore sur la terre. Il advient parfois que, par suite d'une maladie très pénible, les gens qui veillent le malade ne savent pas discerner s'il vit encore ou s'il est mort et que, en fait, ils l'enterrent vivant. Cela est arrivé. Voici à ce sujet des faits que l'on raconte.

Mni fform middrni, ad-yqqim iggn ini s-n s-addiw-ss ab-akk as-sšh-dri ula matta u-yusi. Gn-as udm-ss n-tqblit. W-as-qqiron :« Ššhəd ! » biha, matta nnan-as, dai ləhəgt-ni at-təry. Tažžan-t al-d-yšbda tihor-harin. As-šmmərən ššahəd, ad-yəssm iman-ss d-aššhəd, ad-iššhəd ula ul-ss. Matta iggn d bab n-nəqəl d awəhdi mca-Rəbbi, w-as-yəggid i-tməttant, yəttššhəd iman-ss.

Mni-t-zrin hš ad-yəmmət, matta yəmma, as-ušm; matta u-yəmmi, as-ušm ikkəh n-məaman ini ayi, biha ssağat ula matta yəffud, u-y-izəmmər ad-yini. N-səgg-tōn ul-qəbbələn ula d həd ad-d-yətəf; i-w-aw-mu ttəqqəm tawurt n-uylad. Təwəq-tōn tışədmən ad-əbdant ttəddint təgədrəyt, zəwīt iməndi i-y-uyrum. Mni yšbda yəttəgəm, ad-ssmənt təməttant tutt-as ya. Day ad-yəštəm, ad-yələf, ad-gənt əman n-usi-ssəd innayən s-əlhənni d-ləgədr.

Mni yəbbi Rəbbi lamant-ss, middrni tkəlləbən ssağat matta yəmmət n-d-ššəhəyini ddiy. I-wam-mu, matta d əpif, əddunnit təqqur, as-akmən ini ušm-as tkuttift, ini gəyyəd-n-as təməžžit-ss. Matta t tažžəst, as-gənt tšit dəsət-yimi-s; matta tšit tšəmməm, ai-n yəlla yəddər, tənsf-fut ddiy təlla di-s; matta laši, ai-n yəmmət ya.

Zuki n-tkuttift, akkam, d-ugəyyəd təməžžin, d-yiga n-tšit i ttəggn i-bab i mmətōn u-ttuttin təmurt, biha n-əyr-ssəm iggət-təkl: i-llan, day ad-yəmmət iggn, a-t-awin n-ukkət-ss, n-əddələnt matta yəmmət d-əgəss. Mni yəmmət d-əffər əddamən, u-t-nəddələn, tažž-žan-t taddart; qqarən :« Rəbbi yuš-as. », biha yəttəqima ddiy ašməna-y-u. Təttas-ss ssağat iggn s-wattən uyləb idərrək fəll-as uyləb al-yid-bab-n i llan s-addiw-ss w-as-ttiwin ləhəbər la yəddər ula yəmmət, n-əddələn-t yəddər. D əg saron ssağat. Štay-u mənnaut n-yiwalən f-ai-n əmən-saron i-mənnaut m-middrni.

Il existe, encore bien vivante maintenant, une femme arabe surnommée *Ma mère souïle*, car on a oublié son vrai nom. Elle va, mendiant dans les rues, car elle n'a rien, qu'une fille et Dieu. Elle est très vieille. Elle marche en se dandinant d'un côté sur l'autre. Elle a perdu la raison depuis depuis qu'on l'a ramenée du tombeau. Il y a environ trente ans que cela s'est passé. Cette femme tomba malade; les siens la crurent morte. Selon leur manière habituelle de faire, elle fut immédiatement lavée, on lui mit les aromates, on l'introduisit dans le linceul, on l'emporta au cimetière et, une fois le tombeau marqué, les gens rentrèrent chez eux. On ne sait plus maintenant qui c'est, mais, le troisième jour après l'enterrement, quelqu'un entendit la femme gémir dans son tombeau. L'homme s'approcha, creusa et releva la femme. Quand elle fut debout, elle fut saisie de frayeur de se voir ainsi dans un tombeau: son cerveau se détraqua et sa raison s'envola. Elle n'a jamais pu dire ce qu'elle avait vu dans le tombeau, puisqu'elle est folle, mais les gens rapportent qu'elle a conversé avec Azraël et les *gens d'en bas*.

Voici maintenant un autre fait, chez les At-Ouagguine. Il date de cinquante ans environ. En plein été, plus une datte fraîche, plus une datte sèche, ni dans la chambre aux provisions, ni dans la palmeraie: c'était la sécheresse totale. Un pauvre homme, sans fils ni fille, torturé par la faim, pris de faiblesse, s'évanouit. Sa femme se mit à l'appeler en criant: pas de réponse. Elle se mit à le piquer, à le secouer, à le pincer, pour essayer de le réveiller. En vain. Elle lui mit un miroir devant la bouche pour se rendre compte s'il respirait encore, mais pas la moindre trace de buée n'apparut sur le miroir intact. Elle se mit alors à crier sa douleur. Les voisins accoururent: "Qu'as-tu?" — "C'est mon mari qui a rejoint la demeure de justice!" Les femmes se mirent à pleurer, à se lamenter en se griffant la figure, à se ceindre la poitrine d'une ceinture de laine et, les mains derrière le dos, à se dandiner d'un côté sur l'autre en hurlant: "Que ferai-je? Que ferai-je?" et d'autres formules. Les vieilles sortaient dans la rue en criant de la sorte.

Al-as-u t<sup>lla</sup> igg<sup>t</sup>-t<sup>gr</sup>abt at-sqarm s-t<sup>gr</sup>abt "Umma krana", ttan  
 ssimiy<sup>t</sup>-ss. Z<sup>lla</sup> t<sup>gr</sup>eur i<sup>ul</sup>ad t<sup>tt</sup>r, biha u-t<sup>ks</sup>ib dai t<sup>ta</sup>zi<sup>ut</sup> d-R<sup>bbi</sup>  
 Z<sup>aw</sup>ssart u<sup>l</sup>sb. Z<sup>gr</sup>eur t<sup>tt</sup>luza n-t<sup>ma</sup>-y-u t<sup>ma</sup>-y-u. Z<sup>ar</sup>nt tiz<sup>nin</sup>-  
ss n-sqg i t<sup>t</sup>-sd-sbin s-unil. Ad-d-tas igg<sup>t</sup> t<sup>lat</sup>in n-yi<sup>lan</sup> n-sqg  
 i t<sup>ar</sup> ti<sup>ti</sup>-y-u. Z<sup>ud</sup>on u<sup>l</sup>sb; l<sup>ahl</sup>-ss sq<sup>ar</sup>m t<sup>rm</sup>mut. Mak i nnum<sup>on</sup>  
 tt<sup>sq</sup>gm, ssird<sup>on</sup>-t<sup>t</sup>, qn-as t<sup>ag</sup>dr<sup>iy</sup>t, ssit<sup>fm</sup>-t<sup>t</sup> sk<sup>attan</sup>, š<sup>mm</sup>ar<sup>ont</sup> t<sup>t</sup>  
 n-t<sup>nd</sup>olt, g<sup>ll</sup>om<sup>m</sup>-t<sup>t</sup>, z<sup>wan</sup> f<sup>man</sup>-m<sup>om</sup>. Ul-ssin<sup>m</sup> ma<sup>m</sup>-mu  
 az-d-y<sup>gr</sup>u R<sup>bbi</sup>, az<sup>in</sup> n-t<sup>lata</sup> n-ussan, is<sup>ll</sup>-as t<sup>u</sup>dd<sup>er</sup>. Y<sup>sq</sup>sq<sup>g</sup> n-  
sqr-ss, y<sup>sh</sup>f<sup>er</sup>, y<sup>ss</sup>ili-t<sup>t</sup>-sd. S<sup>agga</sup> t<sup>t</sup>-sd-y<sup>ss</sup>ili, t<sup>af</sup>-sd i<sup>man</sup>-ss anil;  
 t<sup>sh</sup>l<sup>eg</sup>, y<sup>sk</sup>sk<sup>kd</sup> ad<sup>uf</sup>-ss, t<sup>ar</sup>nt tiz<sup>nin</sup>-ss. U-t<sup>z</sup>mir at-tini a<sup>g</sup> t<sup>z</sup>ru,  
 biha u-t<sup>lli</sup> tiz<sup>nin</sup>-ss; q<sup>ar</sup>m akk-is midd<sup>on</sup> f<sup>all</sup>-as t<sup>si</sup>w<sup>al</sup> m<sup>ga</sup>-g<sup>z</sup>-  
 rin d-at-waddai.

Š<sup>tay</sup> imar-u igg<sup>t</sup>-t<sup>iti</sup> i s<sup>ar</sup>m At-Waggin, ad-d-tas igg<sup>t</sup> h<sup>oms</sup>in  
 n-yi<sup>lan</sup>. Y<sup>u</sup>-sd, am<sup>mas</sup> n-ssif, la d aini<sup>u</sup>, la d al<sup>bb</sup>uz, la s-t<sup>sq</sup>-  
 qa, la s-t<sup>gm</sup>ma, dd<sup>unnit</sup> t<sup>sq</sup>qur. Ig<sup>gm</sup> z<sup>raw</sup>ali, u-y<sup>ks</sup>ib la d om-  
 mi, la d illi, s-laz i<sup>h</sup>er<sup>sk</sup>-i, d-yid<sup>amm</sup>on di-s š<sup>ur</sup>on, idah igg<sup>om</sup>-  
 m<sup>ass</sup>. Z<sup>ay</sup>yd<sup>ad</sup> tam<sup>tt</sup>ut-ss, t<sup>ay</sup>yd<sup>ad</sup> n-sqr-ss; w-as y<sup>er</sup>ri awal.  
 Z<sup>ak</sup>m-as, t<sup>sk</sup>sk<sup>kd</sup>-i, t<sup>sk</sup>sk<sup>tt</sup>af-i ab-akk a-t-id-t<sup>sq</sup>fa<sup>qd</sup> s-uda-  
 hi-s; u-y<sup>sk</sup>sk<sup>kd</sup>. Z<sup>g</sup>-as t<sup>it</sup> d<sup>ss</sup>at-yimi-s ab-akk at-t<sup>z</sup>er t<sup>sq</sup>f-  
 fut t<sup>lla</sup> imi l<sup>asi</sup>; t<sup>er</sup>-t<sup>t</sup>-sd mak i t<sup>gu</sup>, u-y-iban di-s ula d š<sup>ra</sup>  
 Z<sup>ay</sup>yd<sup>ad</sup> "wuk!". A<sup>om</sup>-d midd<sup>on</sup> al<sup>iran</sup>-ss; m<sup>nan</sup>-as: «Ma-š<sup>m</sup>-  
 u<sup>on</sup>?» Z<sup>ri</sup>na-y-ason: «Argaz-i<sup>u</sup> a<sup>g</sup> i<sup>ud</sup>on t<sup>ad</sup>art n-n<sup>h</sup>sq<sup>g</sup>.» Zi-  
 s<sup>od</sup>nan b<sup>dant</sup> t<sup>tr</sup>unt, t<sup>is</sup>nt a<sup>g</sup>z<sup>dur</sup> i<sup>h</sup>faw<sup>m</sup>-m<sup>ont</sup>, q<sup>om</sup>nt id-  
 m<sup>arm</sup>-m<sup>ont</sup> s-t<sup>bs</sup>it, f<sup>as</sup>on-m<sup>ont</sup> n-d<sup>ff</sup>er, s<sup>lu</sup>z<sup>ant</sup> i<sup>man</sup>-m-  
 ont n-t<sup>ma</sup>-y-u t<sup>ma</sup>-y-u, t<sup>ay</sup>yd<sup>ad</sup>nt: «Matta al<sup>ad</sup> ga? Matta  
 al<sup>ad</sup>-ga?» d-a<sup>g</sup> š<sup>llan</sup>. Zi<sup>w</sup>ssarin a<sup>ff</sup>oy<sup>ont</sup> n-u<sup>yl</sup>ad, t<sup>z</sup>agg<sup>ant</sup>  
 am<sup>mu</sup>.

Les femmes de la maison pilèrent les aromates, firent chauffer l'eau. Le laveur des morts vint laver l'homme. Les gens de la fraction cousirent le linceul dans lequel ils introduisirent le mort pour le déposer sur la civière. La *fatiha* fut récitée sur le défunt; ensuite, dix hommes le firent sortir de la maison et, dans la rue, quatre l'emportèrent. On partit vers le cimetière. En route, les porteurs se relayaient sans cesse, et le reste... Pour bien comprendre la suite, il faut savoir que nous, Ouarglis, nous avons l'habitude de creuser la fosse très peu profonde. D'autre part, il faisait très chaud: les gens hâtèrent la sépulture et la distribution pieuse de nourriture, puis s'en allèrent.

Seul resta un *taleb*, selon la coutume, pour continuer les récitations coraniques. Le soleil étant un soleil d'été qui lui tombait dessus, se sentant à l'étroit, l'homme, dans la tombe, se mit à s'agiter. Le *taleb*, entendant cela, se leva et prit la fuite en courant. Qui donc délivra ce pauvre homme? Des Arabes qui passaient par là entendirent les gémissements sortant du tombeau. Ils s'arrêtèrent, prêtèrent attentivement l'oreille, puis se dirent: "Qu'est-ce que c'est? Aurait-on enterré quelqu'un vivant?" Un des Arabes dit à ses compagnons: "Allons, filons! Qu'avons-nous à rester plantés au soleil?" Un autre répondit: "C'est tout ce que tu trouves à dire? Si nous partons, nous porterons la responsabilité de mort d'homme puisque nous l'avons entendu vivant; allons voir!" Ils se mirent à creuser, enlevèrent la poutre et trouvèrent notre homme gémissant. Ils l'enlevèrent de là, le dégagèrent de son linceul et, l'enveloppant dans un burnous, ils l'emportèrent à leur tente. En arrivant, ils le posèrent à terre. Une femme alla traire une chèvre et leur porta le lait. Ils commencèrent à lui donner ce lait au moyen d'un tampon de laine. Dès qu'ils constatèrent qu'il remuait et que sa tête tombait d'un côté et de l'autre, ils se dirent: Il a un coup de sang. Avec un rasoir, ils lui firent de petites entailles et lui tirèrent du sang. A peine lui en eurent-ils tiré un peu qu'il ouvrit les yeux. Quand ils eurent fini, il se trouva mieux et reprit ses esprits. Ils lui donnèrent alors à manger, par petites bouchées.

Dès qu'il put sortir un peu de la tente pour secouer

Zisdnan n-taddart addint taq̄driȳt, sashmant oman. Yas-əd amsiəd, ysuird-i. Middri n-n̄z̄m̄ḡat q̄nin-as əlkəttan, sūtf̄m-t di-s, q̄m-t tažža. Ušin-as əlfat̄ha, sm-middri s̄suf̄m-t s-taddart, rəb̄ga š̄mm̄r̄m̄-t ay-lad, Aw̄in-t n-t̄r̄id̄alt, q̄q̄w̄m̄ t̄b̄s̄dd̄əl̄m̄ əš̄mm̄r̄ n-tažža d-aḡəllan. Ak̄-im̄iȳ im̄ar-u, ab-akk at-t̄f̄h̄m̄əd ai-n al̄ ad-d-asm, At-Warḡm̄ ul-s̄s̄b̄eid̄rī anil; t̄t̄ḡḡm̄-t ȳs̄q̄r̄əb. Ussan-t̄rī dīh̄ əl̄hal̄ ȳš̄h̄ma uyl̄əb; f̄issaḡ K̄mm̄l̄m̄ indal, z̄un̄m̄ əlm̄əgr̄uf, z̄wan f-oman-ns̄m̄.

Ysq̄q̄im-əd əttal̄əb, mak i ȳm̄m̄ ȳətt̄q̄ima ab-akk ad-ism̄-m̄ḡ. F̄w̄it t̄f̄w̄it n-ss̄if, t̄əw̄ət di-s, idaq. Ysq̄q̄im akk-is ȳətt̄k̄əšk̄ūš̄ ž̄až̄ n-unil. Saḡḡ<sup>a</sup> as-ış̄əll̄ əttal̄əb i-wam̄-mu, یش̄mm̄r̄ im̄an-əs, ȳətt̄ažž̄əl. Mam̄-mu al̄ az-d-iḡər R̄əbbi? Asm-d s-aḡr̄ab̄m̄, h̄att̄an f-yim̄an-ns̄m̄, asaḡḡ<sup>a</sup> as-s̄əll̄m̄ i-t̄n̄ədd̄ər̄it s-ž̄až̄ n-unil. B̄ədd̄rī, uš̄m̄ tam̄əžž̄it-ns̄m̄ n-əyr-əs; n̄nan q̄-ḡoman-ns̄m̄: «Mak iḡu am̄-mu? n̄ədd̄m̄ iḡḡm̄-h̄ədd̄ ȳədd̄ər̄ im̄i m̄att̄a?» Yonna-y-as iḡ-ḡm̄ i-y-š̄mm̄<sup>a</sup>-s: «Yallah, an-n̄z̄wat f-yim̄an-ns̄na, m̄att̄a āim̄-s̄b̄ədd̄rī n-t̄f̄w̄it?» Yonna-y-as wid̄id̄rī: «D ai-n ak-yonna ih̄f-ək̄ ya! m̄att̄a n̄z̄wa, am̄-m̄wasi n̄əkk̄əs t̄ak̄r̄um̄t d n̄əš̄nin, biha as-ns̄əll, a-t-n̄š̄mm̄r̄ n-yiri-ns̄na; iȳya, an-n̄z̄ər!» B dan h̄əff̄ər̄m̄, əkk̄əs̄m̄ aȳw̄r, af̄m̄-t-id in̄ədd̄ər̄. S̄suf̄m̄-t, s̄slull̄əf̄m̄-t-id s-əlk̄əttan-əs, laim̄m̄-t ab̄m̄n̄us, aw̄in-t m̄ḡa-š̄m̄ n-t̄əh̄h̄yam̄t-ns̄m̄. Saḡḡa iud̄rī n-t̄əh̄h̄yam̄t-ns̄m̄, s̄s̄ər̄m̄-t, f̄əkk̄ər̄ iḡḡət t̄w̄ətt̄ut si-š̄m̄, t̄əžž̄ḡ-az-d iḡḡət-t̄əh̄si, t̄aw̄i-y-asm-t-id. B dan t̄t̄īš̄m̄-as āpi s-t̄l̄əz̄dit. Asaḡḡa t-z̄rim̄ ȳətt̄k̄əšk̄ud, z̄r̄m̄-t ih̄f-əs ȳətt̄-utt̄a n-t̄ma-y-ut̄ma-y-u; n̄nan: «Ab̄ani di-s id̄am̄m̄m̄.» B̄bin əlm̄usi, n̄k̄ədn-as, b̄dan t̄əkk̄əs̄n-as id̄am̄m̄m̄. Mak̄k̄ as-ž̄əbd̄rī ik̄k̄əh̄, ad-yar t̄itt̄aw̄in-əs. Saḡḡa q̄dan, ȳərt̄ah̄, ȳədw̄əl̄ l̄əz̄q̄l-əs. B̄dan t̄t̄īš̄n-as īš̄ša s-yik̄k̄əh̄ ik̄k̄əh̄. Saḡḡa ȳəb̄da ȳətt̄əff̄ər̄ ab-ak̄ ad-yəz̄z̄z̄ə





les restes de sa maladie, ils lui donnèrent de la viande et il reprit des forces, tellement que, en regardant seulement quelqu'un, il le jetait à terre. Il resta avec eux environ soixante jours, ensuite les Arabes le ramenèrent à son pays. Ils l'amènèrent à un lieu de réunion de fraction et l'y laissèrent. Les gens qui se trouvaient là s'enfuirent pour une part, les autres restèrent. Ceux qui avaient fui allèrent trouver sa femme et l'informèrent de ce qui arrivait. Stupéfaite, elle ne voulut pas les croire. Peu à peu, les gens se rendirent compte de ce qui lui était arrivé en réalité. Il rentra chez lui. Les femmes, à sa vue, furent toutes surprises : elles restèrent incrédules et s'enfuirent. C'est que petit à petit, quand il lui eut raconté les événements et ce que les Arabes lui avaient dit à lui-même, que sa femme le crut. Quand il lui eut parlé, elle enleva son bandeau de deuil et se mit à préparer un couscous en offrande pieuse. L'homme se reprit à sortir, à aller au lieu de réunion de la fraction et à y séjourner. Dès lors, les grandes personnes n'eurent plus peur de lui, mais les enfants restèrent très craintifs à son égard. Où qu'il allât, où qu'il restât, aucun enfant ne se voyait autour de lui. Les enfants, à cause de lui, dépérissaient. C'est pourquoi il partit, quitta le pays pour se faire oublier. Il alla à Tunis et y resta deux ans avant de revenir à Ouargla. A son retour chez lui, il reprit son travail d'autrefois. Depuis cette aventure, je vous garantis qu'il fut un modèle de croyant fidèle à sa prière, au jeûne, à l'aumône, adorant Dieu matin et soir, se trouvant à la mosquée avant tout le monde. Il vécut encore une quinzaine d'années avant de mourir pour de bon de mort naturelle.

Encore à notre époque, cette histoire est dans la bouche des At-Ouagguine et c'est l'un d'eux, Djelli Mahrez, qui me l'a rapportée. On la tient pour authentique et il existe encore des gens qui ont vu cet homme les yeux dans les yeux.

Revenons maintenant à la personne chargée de veiller le mort. C'est ordinairement son fils, mais ce peut être un autre. Celui-là dépose le corps dans la pièce aux provisions ou sous la galerie. Quand la maison est trop petite, on place le mort dans le vestibule afin que les gens ne soient pas embarrassés pour le sortir.

attan-as, bđan ttiin-as iisman; tali fall-as tadunt. Yeod, mmi yankod  
 iggon, ad-yuda. Yəqqim meḡa-dm ad-d-tas tamurt n-səttin n-ussan,  
 rron-t-id agraḡm n-umzday-as. Awin-t n-nzomgat, seqimom-t di-s.  
 Id-bab illan din, monnaut rəurəm, monnaut əqqimom-d. Ini-u i  
 rəurəm zwan, mnan-as i-tməttut-as matta sarm. Zəhləg, u-təi-  
 tumin. S-yikkəh ikkəh smən middəi f-aḡ sarm fall-as am-mən  
 n-d əssəh. Yəzwa-d n-yər-son. Bəhtəit tisdman gəg, ul-uminont  
 sid-as, rəuront. Dai s-yikkəh ikkəh, sagga as-yomlu i-tməttut-as  
 ai-n as-sarm, ai-n as-mnan agraḡm ab-akk tumn-i. Yəssi-  
 wəl meḡa-s, təkəkə tagmamnt-as, təkəkə n-ummm<sup>w</sup>i n-yiuzan  
 d əlməgruf. Yeawəd iffay argaz-as n-nzomgat, yəqqim di-s. N-  
 səgg-wazz-in-təi, izəglak w-as-əggidəi, ikšim akk-is t-təizi-  
 win gəgdəi si-s uyləb. Mani yəqqim ini mani yiqur, u-yəttəuri di-s  
 akšis. Ibzz n-umzday gəg tiddi-nsm tommut si-s. Gəddəra m-  
 m<sup>w</sup>am-mu yəzwa, yəffəy s-umzday, yəssəttə iman-as. Yəzwa n-  
 zunəst, yəqqim din iggət sən-yisəggason, yədwl-d m-m<sup>w</sup> Argrəm.  
 Səgg i yədwl n-təddart-as, yəbda ibəddəm ihdam-as m-bəkrī. N-səgg-  
 wazz-in, a Sidi, yəttəf tizilla-s, d-uzum-as, t-fuki i-gati-Rəbbi, igəbbəd  
 Rəbbi yabəšša-taməddit, yəttah n-tməzgida kəlb-middəi. Yəqqim ddiḡ  
 ad-d-tas iggət-həmstəgə n-yūlan ab-akk yommut yadi n-d əssəh,  
 taməttant n-Rəbbi.

Al-ass-u tanfust-u təlla imawən n-At-Wəggin; d iggon si-son,  
 ism-as Džəlli Mahrəz ayi-tət-əmliḡ. Gəg middəi mnan n-d ə-  
 səh; al-yimar-u llan monnaut i-t-zrin titt g-titt.

An-nədwl m-bab illan bəddəi f-mmu mmutoi, i llan d m-  
 mi-s ini iggon wididəi. Wm, a-t-yawi n-tzəgga ini n-əsslam. Mat-  
 ta taddart t tuqqift, a-t-gm taskift ab-akk u-tbəddin middəi

asuf-as.

On déshabille le mort et on le dépose sur une natte jusqu'à ce que vienne le laveur, si c'est un homme, ou la laveuse, si c'est une femme. Enfant ou grande personne, homme ou femme, le mort doit être d'abord lavé à l'eau froide avant l'arrivée du laveur. Si c'est un homme marié, ce sera sa femme qui fera ce premier lavage; si c'est une femme, ce sera sa mère ou sa fille ou sa sœur; si c'est un jeune homme, ce sera sa mère ou sa tante maternelle; pour une jeune fille, sa mère ou ses tantes paternelles ou maternelles. Les vêtements restent auprès du mort jusqu'à ce qu'on les lave; on les laissera ensuite au laveur ou à la laveuse. Quant au salaire en argent, le laveur ou la laveuse le recevra au retour du cimetière.

- (2) -            Pour une défunte, voici la plainte des femmes: "Que ferai-je à ma mère? A ma tante paternelle? A ma tante maternelle? Où aller? Où me réfugier? Que t'ai-je fait, Seigneur? Qui me peignera sur le métier mon tissage de laine? Qui me lavera mes effets? Qui me soutiendra? Où vais-je tomber? Qui secouera ma literie? Qui aura l'œil sur moi? Qui m'aimera? Qui arrangera ma chambre? Qui m'aidera? Qui me lavera mes lainages, mes habits? Qui me donnera à manger et à boire? Je vais voir ce que je n'ai pas encore vu!" et tout ce qui leur vient à l'esprit de ce que peut faire une mère.

                  Pour un garçon ou une jeune fille, les femmes disent: "Oh! mon fils, hélas! Oh! mon fils, hélas! Fils de chez nous! Fils de ma maison! Qui me portera le bois? Qui ira me puiser l'eau?"

Ad-akkason id-šra-s, sarum-t tabšit al<sup>a</sup> ad-d-yas amširəd, matta bab i mmu-  
 tön d argaz, ini tamširət, matta t taməttut. D akhiḡ ini d amšiqqan, d ar-  
 gaz ini t taməttut, saradön-t s-waman ismmadön Kolb a-u-d-d-yas am-  
 sirəd. Matta mmu mmuḡön d argaz, a-t-šsirəd taməttut-s; matta t ta-  
 məttut, a-tət-šsirəd d nanna-s, ini illi-s, ini utma-s; matta d aiḡiḡ,  
 a-t-šsirəd d nanna-s, ini ḡatti-s; matta t taḡiḡut, a-tət-šsirəd d nan-  
 na-s, ini ḡatti-s, ini botti-s. Id-šra-s tḡiman s-addio-s, al-ommi-tön-  
 šsirədön, ttawin-as-ton i-y-umširəd ini i-tamširət. Matta f-yidrimən,  
 yəttay-in mmi dd-yədwal s-töidəlt.

Matta t taməttut aḡ om mutön, štay-u mak tḡayyədönit tışədnan s  
 Mak al<sup>a</sup> ad-ḡa i-nanna-u, ini i-ḡatti-u, ini i-böti-u? Mani al<sup>a</sup> ad-ška?  
 Mani al<sup>a</sup> ad-aḡa? Matt<sup>a</sup> ak-ḡiḡ, a Rəbbi? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šširədön a-  
 ḡuli-u? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šsirədön id-šra-u? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šm-  
 mərən? Mani al<sup>a</sup> ad-d-udiy? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-zələn akkat-iḡ?  
 Mam-mu al<sup>a</sup> ad-əqqələn n-əḡz-i? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-ḡəm? Mam-mu  
 al<sup>a</sup> ayi-ḡədlən ikumar-iḡ? Mam-mu al<sup>a</sup> ad-ḡunširədön föll-a? Mam-  
 mu al<sup>a</sup> ayi-šsirədön tiddufa-u, ini tiḡəmmar-iḡ? Mam-mu al<sup>a</sup>  
 ayi-üşən iša d-yiswa? Ad-zra mani ul-zriḡ! s d-ai-n asənt-ḡm-  
 na ihf-əmənt f-ai-n asənt-ḡnt id-nanna-t-šənt.

Matta d aiḡiḡ ini t taḡiḡut t takhiḡt, qḡarənt: «Ha, ya mm<sup>a</sup>-i!  
 ha ya mm<sup>a</sup>-i! A-y-ommi n-ḡm-na! A-y-ommi n-təddart-iḡ! Mam-  
 mu al<sup>a</sup> ayi-d-šbbin isḡarən? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-d-ššarən aman?

Qui ira pour moi au marché? Et tout ce que tu faisais d'habitude? Qui s'intéressera à moi? Qui prendra de mes nouvelles? Où te trouver, ô fils de mes genoux? Fils de mes yeux! O mon fils de l'aube! Mon fils de l'aurore! Mon compagnon de toujours! Si je ne suis pas morte encore, je mourrai de misère..." et bien d'autres paroles que les femmes ont dans la tête.

Si c'est un adolescent, les cris sont plus forts: "Je ne t'ai pas fait monter sur la cavale (du mariage)! Je ne t'ai pas passé l'anneau! Je ne t'ai pas appliqué le henné, ô mon fils! Je ne t'ai pas conduit aux fiancées! Tu n'as pas vu ce que tout le monde voit!..."

Si c'est une jeune fille, les femmes disent: "Tu n'as pas pris le couteau (du mariage)! Tu n'as pas passé au lait de chaux les murs de ta chambre! Tu n'as pas jonché son sol de pur sable de dune! Tu n'as pas eu les pointillés de couleur! Tes parfums sont encore dans le sachet! Ton encens est dans les boîtes! Tu n'as pas eu le pavillon des épouses! Tes châles ne sont pas teints! Tu n'as pas trôné sur la grande natte, ma fille! Tu n'as pas reçu le henné sur les mains, ma fille! Tu n'as pas fait la tournée des marabouts, ma fille! Tu n'as pas tenu l'éventail, ma fille!" ... et d'autres choses encore.

Si c'est un jeune marié, ou une jeune mariée tout près du mariage, qui meurt, avant que le laveur ou la laveuse ne vienne, les femmes poussent des youyous et lui font, comme à un fiancé ou à une fiancée lors du mariage, toutes les cérémonies depuis le premier jour de la pose du henné, jusqu'au dernier jour de la sortie. Après cela, on fait le premier lavage du cadavre; puis, les femmes sortent pour les lamentations de deuil.

Si c'est une personne très âgée qui est morte, ayant vu les fils des fils de ses fils, au lieu des lamentations, on pousse des youyous. C'est ainsi que cela s'est passé pour un vieillard de la tribu des At-Brahim, nommé Ali n-Salma. Avant de mourir, il avait fait à eux siens cette recommandation: "Quand je mourrai, faites-moi sortir de la maison au son des tambourins, jusqu'à la porte de la ville." Ainsi fut fait. A sa mort, on n'entendit pas de lamentations et il n'y eut pas de deuil.

Mam̄-mu al<sup>a</sup> ayi-zwan n-ssuk? Ai-n ayi-t<sup>t</sup>ggzd? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-at  
 fon fell-a? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-ssun ag'llan fell-a? Mani al<sup>a</sup> ak (ini am) =  
 afa? A-y-mmi n-yifadu-iu! A-y-mmi n-t<sup>t</sup>awin-iu! A-y-mmi n-yu-  
 ri! A-y-mmi n-usbbah! A-y-mmi-iu n-dima! Matta ul-mmuta, ad-  
mmuta n-ss<sup>v</sup>rr! » d-yiwaln ididnin i llan ihf-msmt.

Matta d amskrus, ttggyddrit uzar n-ukhib; qgaront: « W-ak-ssiliy  
 tfallit! W-ak-qqina tamakkjast! W-ak-qqina fus-ak alhmni, a-y-mmi  
 mi! W-ak-ssitfa tilatin! U-t<sup>r</sup>rid ai-n i zzarm middri! »...

Matta t<sup>t</sup>aiziut, qgaront: « U-t<sup>t</sup>ifsd almusi! U-t<sup>r</sup>ibisad lus! U-t<sup>r</sup>-  
 sud izdi <sup>a</sup>msllal! U-tugilsd tiqad! Ifuhan-m tailut! K<sup>b</sup>hur-m ihbi-  
 yan! U-tgid tig<sup>m</sup>marin! ss<sup>v</sup>warbu<sup>s</sup>-m ul-sswin! U-t<sup>q</sup>qinsd tab-  
 sirt, a-y-illi! U-t<sup>q</sup>qinsd alhmni, a-y-illi! U-t<sup>d</sup>urad iurab<sup>d</sup>ri, a-y-illi!  
 U-t<sup>t</sup>ifsd tar<sup>w</sup>wabt, a-y-illi! U-t<sup>d</sup>ligsd iKumar-m, a-y-illi! »...

Matta d asli ini tasslt, mmi y<sup>q</sup>rsb n-usit<sup>f</sup>, y<sup>m</sup>mmat, K<sup>b</sup>lb a-u-d-  
 d-yas omis<sup>r</sup>sd ini tamsiratt, t<sup>r</sup>sdnan sslalawnt-as, ttggont-as am-  
 mak as-tggont i-y-usli ini i-t<sup>s</sup>lt ilan n-ss<sup>g</sup>-wass-m amizzar n=  
 yiqqan n-alhmni al-as-m a<sup>n</sup>garu n-yiffay. Mmi q<sup>d</sup>ant, ad-ssirdrit  
 asli ini tasslt asirsd amizzar, ttff<sup>r</sup>ont n-t<sup>g</sup>ziyat.

Matta d awssar uflsb ag mmutri, y<sup>z</sup>ru tarwa n-tarwa n-tarwa-s  
 akkat n-t<sup>g</sup>ziyat, ttggont-as t<sup>t</sup>ilulicwin. Ai-n d ai-n as-gin i-yiqqon-  
 u<sup>w</sup>ssar d q<sup>g</sup>brahim, ism-ss Eali n-Salma. K<sup>b</sup>lb a-u-d-y<sup>m</sup>mmat i<sup>w</sup>at-  
 sa-t<sup>r</sup>i; yonna-yason: « Mmi mmuta, suf<sup>z</sup>yt-iji s-almondir al-d-ffo-  
 ya l<sup>h</sup>ub<sup>t</sup>. » D ai-n as-gin. U-ss<sup>g</sup> i y<sup>m</sup>mmut, ul-sslbm ula middri,  
 biha lasi tagziyat.

- (3) -            Quand on a lu le récit de la mort d'El Hadj Sayah, on peut se rendre compte de ce que seul un homme peut laver un homme. Le laveur donc ne lave que les hommes et sa main ne touche pas une femme. C'est à une femme que revient de laver les femmes défuntes et cette femme ne lave jamais un homme. Il n'y a qu'un cas prévu pour qu'une femme lave un homme, du moins lui fasse le premier lavage à l'eau froide, non le grand lavage : c'est le cas de l'épouse non répudiée, qui peut laver le corps de son mari décédé. De même, il n'y a qu'un cas où un homme puisse laver une femme et lui fasse le premier lavage à l'eau froide : c'est celui d'un mari qui lave sa femme ; mais, ordinairement, ce n'est pas lui qui la lave, parce qu'il a assez à faire pour trouver tout le nécessaire à la sépulture et ce seront très souvent des femmes qui laveront la morte. C'est ainsi encore que le premier lavage d'une fille morte sera fait par sa mère ou une de ses sœurs.

- (4) -            Quelqu'un qui meurt à la nuit tombée ne sera pas enterré la nuit, comme cela a été le cas pour El Hadj. On le lave, on l'oint d'aromates, on le met dans le linceul et on le dépose sur la civière jusqu'au lever du jour. L'enterrement se fera après le lever du soleil. Mais, si c'est pendant le jour que le décès a lieu, dès qu'il s'est produit, on lave le mort, on lui met les aromates, on l'enveloppe dans son linceul et quatre porteurs l'emportent au cimetière.

Comme on le remarque par le récit de Mahrez, fils d'El Hadj, celui-ci a surveillé pendant toute la nuit la lampe allumée dans la chambre mortuaire. Nous n'avons pas encore parlé du fer que les Ouarglis placent près du mort pendant la nuit. Dans l'esprit des Ouarglis, la lumière et le fer ont la propriété de contenir le diable : où ils sont il n'est pas. Avant l'arrivée des Français, la civière ouarglie était faite de troncs de palmier mal équarris et mal agencés les uns dans les autres.

Mam̄-mu al<sup>a</sup> ayi-zwan n-ssuk? Ai-n ayi-t<sup>t</sup>tegg<sup>d</sup>? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-at-  
fon fell-a? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-ssun ag'llan fell-a? Mani al<sup>a</sup> ak (ini am) =  
afa? A-y-ommi n-yifadr-iu! A-y-ommi n-t<sup>t</sup>tawin-iu! A-y-ommi n-yu-  
ri! A-y-ommi n-usbbah! A-y-aunis-iu n-dima! Matta ul-mmuta, ad-  
mmuta n-ss<sup>v</sup>er! » d-yiwaln ididnin i llan ihf-mmt.

Matta d amskrus, ttegg<sup>d</sup> drit uzar n-ukhib; qgaront: « W-ak-ssiliy  
tfallit! W-ak-qqina tamakkayast! W-ak-qqina fus-ak alh<sup>m</sup>ni, a-y-om-  
mi! W-ak-ssitfa tilatin! U-tazrid ai-n i z<sup>z</sup>arm midd<sup>n</sup>i! »...

Matta t<sup>t</sup>faiziut, qgaront: « U-tattifsd almusi! U-t<sup>t</sup>ribisad lus! U-t<sup>t</sup>-  
sud izdi<sup>a</sup> mllal! U-tugilsad tiqad! Ifuhan-om tailut! Labhur-om ihbi-  
yan! U-tgid tig<sup>m</sup>marin! ss<sup>v</sup>warbu<sup>s</sup>-om ul-sswin! U-t<sup>t</sup>qqinsad tab-  
sirt, a-y-illi! U-t<sup>t</sup>qqinsad alh<sup>m</sup>ni, a-y-illi! U-t<sup>t</sup>durad iurab<sup>d</sup>n, a-y-illi!  
U-tattifsd tar<sup>w</sup>wabt, a-y-illi! U-t<sup>t</sup>adligad iKumar-om, a-y-illi! »....

Matta d asli ini tasslt, mmi y<sup>z</sup>qrsb n-usit<sup>f</sup>, y<sup>m</sup>mmat, K<sup>l</sup>lb a-y-d-  
d-yas am<sup>s</sup>irad ini tam<sup>s</sup>iratt, t<sup>t</sup>isadnan sslalawnt-as, ttegg<sup>d</sup>nt-as am-  
mak as-ttegg<sup>d</sup>nt i-y-usli ini i-t<sup>t</sup>selt ilan n-ss<sup>g</sup>-wass-m am<sup>i</sup>zzar n=  
yiqqan n-nh<sup>m</sup>ni al-ss-om a<sup>n</sup>garu n-yiffay. Mmi q<sup>d</sup>ant, ad-ssirdrit  
asli ini tasslt asirad am<sup>i</sup>zzar, ttegg<sup>d</sup>nt n-t<sup>t</sup>eziyat.

Matta d awassar ufl<sup>b</sup> ag mmut<sup>n</sup>i, y<sup>z</sup>zru tarwa n-tarwa n-tarwa-s  
akkat n-t<sup>t</sup>eziyat, ttegg<sup>d</sup>nt-as t<sup>t</sup>ilulicwin. Ai-n d ai-n as-gin i-yiqqon-  
uassar d s<sup>g</sup>g<sup>g</sup>brahim, ism-ss Eali n-Salma. K<sup>l</sup>lb a-y-d-y<sup>m</sup>mmat iwas-  
sa-t<sup>n</sup>i; yonna-yason: « Mmi mmuta, suf<sup>s</sup>yt-iyi s-slm<sup>n</sup>dir al-d-ss<sup>f</sup>-  
ya l<sup>h</sup>ub<sup>t</sup>. » D ai-n as-gin. U-ss<sup>g</sup> i y<sup>m</sup>mmut, ul-ss<sup>l</sup>bn ula midd<sup>n</sup>i,  
biha lasi t<sup>t</sup>eziyat.



- (3) -            Quand on a lu le récit de la mort d'El Hadj Sayah, on peut se rendre compte de ce que seul un homme peut laver un homme. Le laveur donc ne lave que les hommes et sa main ne touche pas une femme. C'est à une femme que revient de laver les femmes défuntes et cette femme ne lave jamais un homme. Il n'y a qu'un cas prévu pour qu'une femme lave un homme, du moins lui fasse le premier lavage à l'eau froide, non le grand lavage : c'est le cas de l'épouse non répudiée, qui peut laver le corps de son mari décédé. De même, il n'y a qu'un cas où un homme puisse laver une femme et lui fasse le premier lavage à l'eau froide : c'est celui d'un mari qui lave sa femme ; mais, ordinairement, ce n'est pas lui qui la lave, parce qu'il a assez à faire pour trouver tout le nécessaire à la sépulture et ce seront très souvent des femmes qui laveront la morte. C'est ainsi encore que le premier lavage d'une fille morte sera fait par sa mère ou une de ses sœurs.

- (4) -            Quelqu'un qui meurt à la nuit tombée ne sera pas enterré la nuit, comme cela a été le cas pour El Hadj. On le lave, on l'oint d'aromates, on le met dans le linceul et on le dépose sur la civière jusqu'au lever du jour. L'enterrement se fera après le lever du soleil. Mais, si c'est pendant le jour que le décès a lieu, dès qu'il s'est produit, on lave le mort, on lui met les aromates, on l'enveloppe dans son linceul et quatre porteurs l'emportent au cimetière.

Comme on le remarque par le récit de Mahrez, fils d'El Hadj, celui-ci a surveillé pendant toute la nuit la lampe allumée dans la chambre mortuaire. Nous n'avons pas encore parlé du fer que les Ouarglis placent près du mort pendant la nuit. Dans l'esprit des Ouarglis, la lumière et le fer ont la propriété de contenir le diable : où ils sont il n'est pas. Avant l'arrivée des Français, la civière ouarglie était faite de troncs de palmier mal équarris et mal agencés les uns dans les autres.

Asiṛəd - Mm<sup>w</sup>asi yəzəm, yəssən taməttant n-<sup>z</sup>ħaž Sayš, ad-izər dindin  
ya u-yəssirid argaz dai d argaz. Amṣirəd u-yəssirid day irqazm i mmutoṛi  
fus-əs u-dd-yəttis taməttut i mmutoṛi. I-tṣədnan i mmutoṛit, di ma t tamətt  
tut aq ḥəddəm ihdam-u; u-tṣirid qəg argaz i mmutoṛi. Kasi day ig-  
gət i llan taməttut at-tṣirəd argaz asiṛəd amizzar s-waman isəmma-  
dri, uhu asiṛəd aməqran, u-tṣirid day-argaz-əs i mmutoṛi, matta  
u-təttwabdi si-s. Ini argaz ad-yəzəmər q-iggət ad-yəssirəd asiṛəd amiz-  
zar taməttut-əs; wamma u-tət-yəssirid, biha ilshha aqqaj n-nhiya t,  
d-mmu al<sup>a</sup> a-tət-sirdri llant t tṣədnan uyləb. S-wam-mu asi-  
rəd amizzar tətṣəg-i d nanna-s, iggət səgq-yissi-s, ini iggət səgq-yist-  
ma-s.

Matta iggən yəmmut əddamən, yəwət fəll-as dəq-gid, u-t-nəddələn  
dəq-gid-ri ya, am-<sup>z</sup>ħaž. Ad-yirid, igəttər, ikəffən, irəss tažža al-d-yax  
yabssa. U-t-nəddələn dai mmi təffəy t f'it. Matta uhu dəq-gid, day  
ad-yəmmət iggən, a-t-asiṛəri, qn-as taqədriyət, sūtfən-t əlkəttan, šm-  
məron-t rəbqa n-təddəlt.

Yezam n-təira-y-u ad-d-tawid ləhbar f-mmi-s n-<sup>z</sup>ħaž, Maḥrər, yəq-  
qim tult n-dəq-gid inəkkəd n-əddu i llan šəglən ikumar i yəlla di-s  
<sup>z</sup>ħaž i mmutoṛi. U-nssiwəl ddiy f-uzzal i səršan At-Warəron s-ad-  
du bab i mmutoṛi dəq-gid. N-At-Warəron əddu d-wuzzal ḥəkkəmən lə-  
blis; mani rsin u-yəttili. Kəlb a-u-d-d-asm irumiyən, tažža n-At-  
Warəron tətṣəhdəm s-ukərkuš u-yəgdil d awšdi, iggən yutəf iggən.

On plaçait alors le morceau de fer sur la civière : c'était un couteau, une faucille, une cuillère ou tout autre objet de fer. Actuellement, les Ouarglis ayant appris chez les Français le travail du bois, leurs civières sont mieux faites qu'autrefois : les planches en sont bien rabotées et fixées avec des pointes ; pour les consolider encore, on les munit de feuil- lard métallique. Rien de mieux, pour les Ouarglis, afin de protéger le mort, le fer étant incorporé à la civière au lieu d'être simplement posé dessus. De là vient que l'on ne met plus de fer près du mort, le fer de la civière qui porte le mort étant sûrement plus proche de lui puisqu'il fait partie de la civière. Ils préféreraient même, s'ils pouvaient l'a- voir, une civière entièrement métallique, en aluminium, ce qui la rendrait plus légère que celle de bois et protégerait le mort plus efficacement. La lampe aussi est, de préférence, métallique, qui, avec le morceau de fer placé près du mort pendant la nuit avant l'enterrement, empêche le dia- ble d'entrer dans le mort. Il est avéré que, si ces précautions ne sont pas prises, le démon s'empare du défunt, le fait se lever, marcher ; s'il rencontre un vivant sur son chemin, il le rend ce qu'il est lui-même : mort. A ce sujet, on pourra lire, quand il aura paru, un texte relatif aux croyances ouarglies sur l'au-delà.

Le comportement des Malékites par rapport à celui qui meurt pendant la nuit n'est pas identique à celui des Abadhites. Les Malékites lavent le mort, font toutes les autres opérations de l'ensevelissement et laissent le défunt à la maison jusqu'au matin. Les Abadhites ne touchent pas le mort la nuit et ils le laissent tel quel jusqu'au matin. Les Malé- kites prétendent que, si les Abadhites lavaient le mort, lui appliquaient les aromates, le mettaient dans le linceul et le laissaient à la maison ainsi, ils lui trouveraient au matin des oreilles d'âne, puisqu'ils man- gent la viande de l'âne. Pour les Ouarglis, la viande d'âne est prohibée. Pour les Abadhites, quelqu'un, mort avant ou après la prière du début de la nuit, à qui tout le nécessaire a été fait pour la sépulture, doit être porté au cimetière immédiatement avec des lampes.

Les Malékites disent que les Abadhites de Ouargla, comme ceux du Mzab, mangent de la viande d'âne une fois par an, le jour anniversaire de leur premier ancêtre.

lwaqt. in, mawlan. as i. bab i mmutni uzzal ta'zza s-addiw-ss. Uzzal. u d almu-  
 si, ini am'zar, ini taym'zait d. aq d. usin n. uzzal. At. yimar. u i bmdni i hdam  
 n-lluh s. yirumiyon, ta'zza-n. tttwahdm d awshdi u'zar m-bakri, t-tolwaf  
 s ttwasimont d awshdi, ttattfont s. yimesmar, aq onnan i. y. ushgi. d ttog-  
 gon-as slozdir ttattfont did-ss. I. y. At. Warqon la' matta h'm u'zar m-m'am-  
 mu: ai-n al<sup>a</sup> ad-d-sbbin uzzal i. bab i mmutni, uzzal ysggur m'ga-ta'zza ya.  
 Gaddora m-m'am-mu i. y. u. ttoggon uzzal s-addu bab i mmutni, biha uzzal  
 i ttoggon s-addu bab i mmutni la' mani al<sup>a</sup> ad-d-yas ysg'rb u'zar n-za'z  
 n-ta'zza q-goman-ss. Ai-ni h'm u'zar, i llan la' n-yrmsm ddiq, t ta'zza  
 n-nikl, biha asm-d-tas t'f'us f. tididat, th'rrz bab i mmutni u'zar n=  
 tididat. H'm sddu n-uzzal, d-wuzzal s-addu bab i mmutni dsg-gid  
 Kolb a-u d-t-awin n-tridalt, ab-akk-s'sitan u. yattitaf di-s. Matta w-as=  
 qin am-mu, ad-d-yat'f s'sitan di-s, ad-yasskk'r bab i mmutni, yss-  
 uqur-i; ha matta yuf-ed iggon yddor s-addiw-ss, a-t-yorr mak i ylla  
 nalla. Gaddora m-m'am-mu at-t'gzm'ed iggm-m'ass ai-n i ttwarin f-ai-n  
 ttattfont At. Warqon f-at-waddai tikurdawin tididatin.

Matta iggm yommut dsg-gid ini azgri n-dsg-gid, w-as-ttoggon i mal-  
 kiym am. At. m'zab. Imalkiym, m'mi asm-yommut iggon, a-t-sirdni,  
 qn-as kul-hri, z'zm-t al-yab'ssa taddart. Matta f-At. m'zab, u-tiym di-s;  
 tta'z'an-t mak i ylla al-d-yax yab'ssa. Imalkiym qqarm matta At. m-  
 zab sirdni-t, qn-as tag'driyat, s'it'm-t alkattan, z'zm-t taddart, yab'ssa  
 ad-d-afon tin'z'zin-ss n-uyful, biha ttatni a'isum n-uyful. At. Warqon  
 n-yr-m'sm issa n-uyful d abram. I. y. At. m'zab, matta iggm yommut=  
 ason d'asat lin-n-idat ini s-d'ff'or tin-n-idat, as-qm id-ira-s, awin-t  
 din din ya n-tridalt s-yid-sddu.

Imalkiym qqarm At. m'zab, Warqon am. Uylan, ttatni appul  
 iggot-t'kli i. y. ussgas, q-g'ass i yommut z'zdi-t-ss am'zzar.

On dit que les Mozabites de Beni-I'sguène nourrissent un âne uniquement au blé et à l'eau. Cet âne ne travaille pas du tout, pour engraisser. Il est égorgé avant la Fête, partagé en tout petits morceaux entre toutes les familles et on en envoie aux absents, où qu'ils soient, même en France; on en envoie aussi à Ouargla. Les présents et les absents devront manger ce morceau de viande le jour anniversaire de leur ancêtre. C'est ce jour-là que, à Ouargla, les Abadhites se rendent à Sidi Ba-Ammar, à Sedrata, leur ancienne ville située non loin de la colline-témoin que les Malékites appellent le Plat à couscous des Abadhites. Ce nom vient de ce que cette colline est plate comme un plat à couscous renversé. A ce lieu traditionnel de Sidi Ba-Ammar, on distribue de la nourriture en offrande pieuse; on fait parler la poudre; on parcourt l'emplacement de l'antique Sedrata en pèlerinage et l'on revient ensuite à Ouargla.

- (5) -            Selon la coutume, seuls les membres du clan sortent le mort de la maison. Dans le cas mentionné ici, il s'agit d'un Pèlerin. Les Pèlerins vivants ont le pas sur les gens du clan pour sortir le mort de sa maison et ils ne permettent pas qu'on y touche. Les trois hadjis présents pouvaient sortir le mort, mais, le vestibule de la maison étant fort étroit, il était nécessaire que quelqu'un les aidât. Saïd n'a pas enfreint la coutume en envoyant des gens de la maison pour cela: il s'est rendu compte de ce que les trois Pèlerins n'y parviendraient pas. Il y avait bien d'autres Pèlerins présents, mais ils étaient trop vieux. Ils virent bien ce qui allait se passer, mais ils firent semblant de rien, car ils ne se sentaient pas très offensés en eux-mêmes et, surtout, c'étaient des goinfres. Ils se contentèrent de surveiller Saïd pour, ensuite, au retour du cimetière, lui imposer une amende. On ne prend que quatre hommes pour sortir la civière de la maison, parce que, s'il y a des clans qui ont beaucoup d'hommes,

Qqarm At-əmzab ss-kkarm-d At-Liqm appul s-yimndi d-waman, w-as-  
 ttism xlijst tididst. Appul-u u-y-iheddsm, u-y-igeddsm ab-akk ad-ilaym ta-  
 dunt uflsb. A-t-yasm Kolb tfaska, zunon ikksh ikksh makK taddart al-ammu  
 i-y-ul-ellim amszday ttaznm-asmani ylla, al-Fransa, ttaznm-d ula m-  
 m-Azqrm. Ini-n u-da d-yini-n i-t-taym, a-t-šim ass i ymmut šaddi-  
 t-sm. Da, Wargrm, ai-n d ass-n i ttaym n-Sidi Ba-šammir d-Yissdra-  
 tni, tamdint-nism m-bakri, s-addu uqrgub as-sqaron imalkiyon "  
 tziwa n-yigzzabon". Qqarm-as am-mu, biha ašmna n-uqrgub ym-  
 mis am-tziwa. Sidi Ba-šammir ttaznan šmšgruf, iraron šl-barud,  
 zwan n-Yissdratonni mani al<sup>a</sup> ad-dur<sup>m</sup> dai d aduri, dšulm-d m-  
 m-Azqrm.

Am dima u-yessufuf bab i mmuton s-taddart day at-təqbilt-as.  
 Da d abššazi. šužžaz i llan šddorm hsm a-t-ssufyon d natin bab  
 i mmuton Kolb at-təqbilt-as. W-asm-šgidon ddiy ad-aym di-s. Flata  
 i llan din ad-zmrm a-t-ssufyon, wamma tskift tus-šd ikksh t tuqqift,  
 ad-lznm middon ididnin i-y-agaom. Šgid u-yuli s-ubrid s-azran m-  
 middon n-taddart i-y-šmmar, biha yzru ini-n gi-flata ul-iwidon.  
 šužžaz ididnin llan, wamma d iwassaron. llan zrin matta hš ad-  
 šaron, wamma rin aman n-zalim, biha natin smrm day iman-  
 smon ttufon ikksh d-wadan-smon d izšlak. llan nakkdon iman-smon  
 šutni titt Šgid, as-šon tskart mmi d-dšulm s-toidst. I-y-usufuf  
 n-tažža, u-tt-ssufyon dai ššga, biha mmnaut n-təqbilin ttizšlak

certains n'en ont pas assez. Même s'il n'y avait que deux jeunes hommes capables, ils peuvent la sortir; s'il y a beaucoup d'hommes capables dans ce clan, ils entrent tous dans la maison mais seuls deux à six d'entre eux sortiront la civière; les autres la suivront. Avant de transporter la civière, on récite une prière. Jusqu'à la rue, la civière est portée à la main.

Ne vont pas au cimetière le père du mort ni les femmes. Celles-ci ne sortant pas, elles n'iront même pas à la porte de la ville. Aucune femme ne fait partie du cortège funèbre, sauf une vieille femme qui porte un plateau avec du pain et des dattes et marche derrière tout le monde jusqu'à la source la plus proche du cimetière. Là, elle s'arrête et attend les hommes, au retour du cimetière, pour revenir derrière eux.

- (6) - A peine les gens ont-ils sorti la civière de la maison, d'autres la prennent. Des uns aux autres, de main en main, la civière circule sans arrêt; on ne la laisse pas boiter. Tous veulent la porter pour gagner des mérites. C'est pourquoi on se la passe rapidement de l'un à l'autre.

Si quelqu'un est mort un vendredi ou un jour de fête, au sortir de la maison, on porte d'abord la civière à la grande mosquée de Lal-la Melkiya, où l'on prie sur elle. Elle est déposée au pied de la chaire. Après la prière sur le mort, on fait la prière du vendredi, puis on l'emporte au cimetière.

Quand la civière passe dans les rues, les femmes et les enfants secouent leurs habits en disant, en arabe: "Emporte notre mal." Une femme qui allaite et qui tient son enfant sur le bras secoue ses propres habits et ceux de l'enfant. Chez les Ouarglis d'ailleurs, dès qu'elles voient passer une civière mortuaire, les femmes, si elles sont dehors, rentrent chez elles. De l'intérieur de la maison, elles écoutent, toutes oreilles ouvertes.

llant ula t̄tikhihin. Ha matta laši dai s̄m-lmkaris, a-t̄t-ssuf̄yon; matta  
 uplob, ttat̄fon gag-m̄son, ssuf̄yon-t̄t d̄ sm al-s̄tta m̄-middr̄i, d-yid̄id̄nin  
 s-d̄ff̄er-m̄son. K̄alb a-u-d-š̄mm̄or̄on tažža, tt̄īm̄ ʔfat̄ha, š̄mm̄or̄on taž-  
 ža ifass̄on-m̄son al-d-ʔff̄yon n-uxlad.

Id-bab-m̄ i-y-uttih̄on n-tr̄id̄alt d̄ baba m-bab i mm̄ut̄ri, t̄-t̄sd̄nan  
 i-y-u-ʔff̄yont ula n-n̄k̄uh̄at. Laši s-t̄sd̄nan dai tam̄tt̄ut t̄ taw̄ssart  
 t̄tt̄aw̄i tandunt di-s̄ ik̄k̄h̄ n-ur̄um d-m̄onn̄aut n-yij̄niw̄on, t̄gḡur,  
 d̄ff̄er-middr̄i al-d-taw̄d̄ q-igḡot-tala i llan t̄qr̄ab n-tr̄id̄alt, t̄tt̄q̄ima  
 din, t̄tt̄s̄ugḡum al-d-d̄sul̄m̄ middr̄i s-tr̄id̄alt, at-t̄z̄wa s-d̄ff̄er-m̄son.

Day ad-ssuf̄yon at-t̄q̄bilt tažža s-t̄ddart, a-t̄t-ʔbb̄in middr̄i id̄i-  
 dn̄in. N-s̄gḡ t̄ri, tažža t̄gḡur s-fus n-fus, u-t̄t-t̄ižž̄in at-t̄q̄ȳsb. ʔš̄m-  
 m̄or̄on tažža gag-m̄son ab-akk ad-d-aw̄in ik̄k̄h̄ ik̄k̄h̄ n-arr̄az̄on.  
 Ḡadd̄ora-m̄-m̄am̄-mu i tt̄īm̄ tt̄ažža f̄iss̄aḡ s-yigḡon n-yigḡon.

Matta iḡgon yom̄mut ʔž̄um̄ga ini t̄f̄aska; mmi d-ssuf̄yon bab i mm̄u-  
 t̄ri s-t̄ddart, a-t-aw̄in tizzart n-t̄m̄z̄ḡida tam̄q̄qr̄ant n-lalla-Mat-  
 kiya ab-akk ad-ʔall̄on f̄all-as. ʔažža t̄r̄as̄ s-addu-t̄sunan n-ʔn̄abi.  
 Mmi ʔʔull̄on f̄all-as, ad-ʔall̄on t̄ini-n n-n̄ž̄um̄ga, aw̄in-t n-tr̄id̄alt-ʔ.

Mmi t̄q̄q̄ab tažža s-uxlad, t̄ižž̄nan d-ʔbb̄z̄z̄ ʔz̄z̄zan t̄iȳom̄m̄o-  
 m̄son; q̄q̄ar̄m̄ s-t̄q̄r̄abt : « ʔddi b̄as-na! » Ha matta iḡgot̄ t̄olla t̄ss̄ud̄ud̄,  
 yili mmi-s̄ ayil-ʔ, t̄z̄z̄za t̄iȳom̄mar-ʔt̄t̄ini-n n-m̄mi-s̄. At-War-  
 ḡon, mmi ʔrint t̄ižž̄nan am̄-mu tažža t̄q̄q̄q̄ab, matta llant ay-  
 lad, ad-d-att̄ont n-t̄ddart; matta llant t̄ddart, ad-ʔall̄m̄t̄ s-t̄m̄z̄ž̄in-n̄m̄t.



Dès qu'elles voient ou entendent (le cortège), elles font vite tourner la meule trois fois. Un garçon ou une fille, portant l'eau, la renversent à terre quand ils rencontrent un enterrement en chemin. Si le mort est un fiancé ou une fiancée, quand passe la civière qui le porte, les femmes frappent la terre de leurs mains, prennent de la poussière, la jettent en l'air en disant : "Tiens, contre toi !" Cela, parce que, dans leur esprit, le mort porte malheur : il faut donc s'en préserver.

- (7) -            Creuser les tombes est un métier. Le fossoyeur ne creuse pas de tombes la nuit. Chez les Abadhites, on peut enterrer la nuit ; le fossoyeur va donc creuser la tombe de nuit ; chez les autres, cela ne se fait pas. Quand le fossoyeur arrive au cimetière, il crie un appel, (comme l'appel à la prière). Après cela, il frappe sur sa pioche avec sa faucille, en disant : "Demeure bénie pour votre frère croyant." Il pousse de nouveau le cri d'appel et frappe sur sa pioche pour que les Gens de l'au-delà qui sont là prennent leurs précautions, qu'aucun d'eux ne reçoive de coup. Les Gens de l'au-delà, en effet, ne pardonneraient pas et ils rendraient coup pour coup.

- (8) -            Chaque tribu possède son propre cimetière. Les At-Brahim, à Azghar M'mrad ; les At-Sissine, à Taïzert ; les At-Ouaggine, à Sidi Hrir et à Sidi Abd-Errahmane. Il y a cependant une fraction des At-Brahim qui a son cimetière avec les At-Ouaggine : ce sont les gens d'Azzi.

Day ad-zrunt ini sllont, ad-sllint tasirt šarət n-yid-iggət-tšhli fissaq. Matta  
 iggən, daiziū ini tkaiziūt yššur-əd aman, yəlpə təžžə abrid, inəqqəl-in ta-  
 mur̄t. Matta bab i munitri d asli ini t̄tasəlt, mui t̄əgqəb sid-əs təžžə,  
 tiszdnan ad-zwtrūt fus-mssmt tamurt, əbbint iždi, zrazudrit-t, iuint: «A-  
 ha lmondad-šk!» ini «lmondad-m!» t̄təggənt am-imu biha bab i muni-  
 tōi, n-əyr-mssmt, yəttaw! əd šššr; asmt-yəlzəm ad-ayənt bəhdər-ən-  
 sənt si-s.

Ihfar n-unil d-əssəngət. Aməhfar u-y-ihəffər dəg-gid. At-əmzab l =  
 nəddələn dəg-gid, aməhfar-mssm yəttəb dəg-gid; ididrin, u-yəttəly.  
 Mui dd-yiwəd aməhfar n-t̄rūdəlt, ad-yəba yəttəddōi. Mui yəddōi, ad-  
 yəwət s-uməžr-əs amdir-əs šarət-tšita, yini: «Zaddant t̄tambarəkt  
 i-y-əm̄wə-t-kum əlmumən!» yəttəddōi, yəššət amdir-əs ab-akK  
 at-ləhərt i llan din ad-ayən bəhdər-ənssm si-s, a-u-d-yəwət iggən, yə-  
 wət-i biha at-ləhərt u-ttsimihən, t̄hərran tiiti s-tšiti.

AlakK əlğər̄ s-t̄rūdəlt-əs n-yiman-əs. At-Brahim d Azyar m-m̄rad,  
 At-Sisin t̄Fəizərt, At-Wəggin Sidi-Hr̄ir d Sidi-Əab-zərhman. Day ig-  
 gət-təqbilt s-At-Brahim n-əyr-ənssm t̄andəlt m̄gə-At-Wəggin: ini-nd At-  
 gazi.

Les Abadhites ont leur cimetièrre propre, situè derrièrre Sidi Hrir, à cent mètrres environ des cimetièrres des At-Ouaggine. Quant aux ètrangers dont le pays d'origine n'est pas Ouargla, ils ont un cimetière à part : ce cimetière se trouve près de Sidi Abd-Errahmane. Les Arabes du pays qui campent autour de Ouargla, Châamba, Beni Thour, Mekhadema et Sâïd Otba, ont leurs cimetièrres par fraction. Chaque tribu ouarglie a son cimetière à part et chaque cimetière est divisè en clans, chaque clan ayant son propre emplacement. Tous ces cimetièrres sont dèpourvus de murs d'enceinte et certaines tombes sont effondrèes. Au sujet de ces tombes effondrèes, les gens disent : "(Le mort) a secouè ses pèchés." On ne reconstruit pas la tombe effondrèe. Tous les cimetièrres ne se ressemblent pas et ne sont pas tous orientès vers La Mecque.

Chaque tribu, avons-nous dit, a son cimetière propre où aucun ètranger n'est acceptè. Certains Arabes, ètrangers à Ouargla, sont parfois enterrès près des cimetièrres ouarglis. Un ètranger, même habitant au milieu des Ouarglis, ne sera pas enterrè avec eux. A ce propos, voici un cas qui s'est présentè autrefois. Lorsque mourut Elhadj Kaddour, personnage non originaire de Ouargla, on lui creusa une fosse dans le cimetière des At-Ouaggine. En fait, pendant sa vie, il habitait chez les At-Brahim, mais ceux-ci n'acceptèrrent pas de l'enterrer chez eux. Ils l'aimaient cependant : aussi ne voulurent-ils pas le mettre dans un cimetière arabe : ils auraient voulu le mettre dans un cimetière ouargli. Voyant cela, les At-Ouaggine laissèrrent les At-Brahim emporter la civière jusqu'à leur cimetière. Mais l'un d'eux, s'approchant des At-Brahim, leur dit : "Attendez un peu : vous savez ce que vous faites là ? Posez-le ici : vous le retrouverez dehors." Les At-Brahim eurent beau les supplier, les autres n'acceptèrrent pas. On fut obligè de l'emporter ailleurs et il fut enterrè avec les ètrangers.

At-mzab n-ɣr-mson tandəlt n-yiman-mson i llan d'ffer Sidi-tyir, ad-d-tas  
 iggət mitin n-yiyilən f-tindlin n-At-Waggin. Matta f-yiberraniyon i llan  
 Warqon ubu t-toudint-nison, n-ɣr-mson tandəlt n-yiman-mson. Zan-  
 dəlt-u tus-ɣd s-addu n-Sidi-ʕabd-ɣrɣman. Agrabon i rsin da Warqon,  
 am-ɣš ɣamba, d-Bəni-ʕur, d-l-Mhadma, d-Yigatbiyon, ini-u n-ɣr-m-  
 son tindlin makK taqbilt iman-ɣs. MakK ɣgrs n-At-Warqon n-ɣr-ɣs  
 tandəlt n-yiman-ɣs, tandəlt-u tətwaɣun f-təqbal, makK taqbilt s-uk-  
 kat-ɣs. Tindlin-u ul-šommaron imuran-sonent, d-mənnaut n-yinilən  
 udan. Ini-u i udan, qqaron middri: «Yəzɣzɣ ɣddnub-ɣs ya» w-as-  
 tteiwidri iKa. Tindlin u-dd-usint m-misont, ul-ɣkkint qag n-nəq-  
 bəlt.

MakK ɣgrs, mak i nanna, n-ɣr-ɣs tandəlt n-yiman-ɣs, ul-qəb-  
 bəlon aberrani ad-yondəl di-s. llan agrabon d iberraniyon, m-m i  
 mmutorii Warqon, tteggon-torii f-yidis. Aberrani, ula yəskon ammas  
 n-At-Warqon, u-y-inottəl mɣa-son. ʕəddəra m-m wam-mu štay-u  
 iggət tət i llan tɣar. Sagga yommut ʕhaʕ Qaddur i llan ubu n-at-  
 toudint, zwan hofron-as tandəlt n-At-Waggin. Natta igemmar am-  
 mas n-At-Brahim, wamma ul-ɣison a-t-ɣon mɣa-son. Hson tikKɣ;  
 s-wam-mu ul-ɣison a-t-ɣon ammas n-Agrabon, hson a-t-ɣon mɣa-  
 At-Warqon. Sagga zrin At-Waggin am-mən, ɣzən-torii, adagga dd-i-  
 win taʕza n-tindəlt. Yəzwa-y-atm iggən d əq-ɣaggin, yonna-y-ason  
 :«Suggont iKɣɣ, təllim təssom, ha matta a-t-ɣon da, a-t-id-tofon  
 aɣar-u.» Sagga sllən am-ma, bdan sħullulən di-son; ul-əqbilən.  
 Bbin-t s-sin, zwan ɣon-t mɣa-yiberraniyon.

- (9) -           A celui qui vient d'être enterré, la terre dit : "Tu as marché sur moi, tu as piétiné mon échine, tu as planté en moi des choses, tu m'as frappée avec tout ce que tu avais en main, tu m'as brisé les os avec ta pioche : aujourd'hui, te voilà entre mes mains ; je ferai de toi ce que je voudrai ; je te rendrai tous les coups, du premier au dernier." Elle le presse alors d'un grand coup qui lui fait sortir par les gros orteils le premier lait qu'il a sucé de sa mère.

- (10) -           Deux hommes de son clan, avec le fossoyeur, descendent le mort dans la fosse. Ils le posent sur le côté droit, enlèvent les épines de palmier qui tiennent le linceul et, au moyen de ces épines, suspendent devant le visage du mort l'amulette du tombeau. Au-dessus du corps, en long, on pose une poutre de palmier, pas trop près cependant, en sorte qu'elle ne puisse toucher le corps. Sur les côtés de la poutre, on aligne des pierres apportées de la maison du défunt, pour que la terre ne tombe pas directement sur lui ; enfin, on recouvre le tout de terre. Quand la fosse est comblée, on tasse la terre qui reste en forme de tertre, comme une sorte de large marche. On mouille ensuite de la terre pour modeler le tombeau. Avec ce mortier, on enduit le petit tertre comme une bâtisse. Si c'est un homme, on fait deux cônes, l'un près de l'autre, dans le sens de la longueur, du côté de la tête. Si c'est une femme, on lui fait une sorte de murette du côté de la tête, qui ressemble à la touffe caractéristique de cheveux des femmes ouarglies sur le front ; on laisse un petit espace de chaque côté. Ce petit mur mesure environ un empan de longueur.

Pour reconnaître les tombes, on leur fait une marque. Cette marque sera, pour un vieillard, son éventail ou sa canne ou son chapelet ou ses amulettes. Pour une femme, ce sera une calèche ou une assiette ou un plat ébréché ou un bol. Pour un enfant, ce sera sa calotte ou son piège à oiseaux.

Pour une fiancée,

Iggon, mmi yottwandel, tamurt toqqar-as: «Zigurəd qd-i, tərərəd ti-  
kərmim-iy, tətəsd əhjiyat qd-i, tətəd-iyi s-aq əllan fus-ək, tssəm mwid-iyi  
ihšan-iy s-umdir-ək; as-u təllid žar-yifassm-iy, ad-qa aq əhsa  
qd-ək, ak-ərra tamizzart f-təngarut.» A-t-tami ammai, iggon  
al-d-yəffəy api amizzar i yəswu s-nanna-s s-tədnin-əs tizəglək.

Şəwadəni bab i mmütəri anil d sən middəri nn-əs d-uməş-  
fər məa-sən. Sərsən-t f-fus anfusi, təkksəm tədrwin s-əlkəttən,  
əqlən di-sənt ləžəb n-unil dəssat-udm-əs. Sərsən s-užonna n-  
tiddi akərkiş f-təzəqrət, təggən-t akk-is ikkəş n-užonna ab-akkk  
u-yəttiy bab i mmütəri. A-ğon s-yidisan-əs idyaym i dd-iwin s-təd-  
dərət m-bab i mmütəri, ab-akkk izdi u-yəttutti fəll-as, as-ərrəm iz-  
di. Mmi yəşşur al-əžonna-y-u, ad-lajmən izdi i d-əqqimən, a-t-  
id-ssilin ikkəş f-təmurt am-tsunst f-tawəssəct. Ad-şəmriən  
dih izdi ab-akkk ad-əkkən sid-əs anil. S-turi-y-u səkkn sid-əs  
izdi i laimən. Matta d arğaz, təggən-as sən-təllal, iggət dəffər ig-  
gət. Matta t-taməttut təggən-as mure d akhij ihfawən-əs, am-  
məsi f-timfərt n-tməttut, tətəžən-d ikkəş sa d sa, ad-d-yas mu-  
ru-y-u iggət-təddast f-təzəqrət.

I-yissan n-yinilmən təggən-ason tamtart. Tamtart-u, matta d a-  
wəssar, t-tərsəwəht-əs ini f-tarəttə-s, ini d əsbəht-əs, ini d ləžəbat-  
əs. Matta t-taməttut, t-təkərwəit, ini t-təbsi, ini t-təzudə tərərəs,  
ini t-təpəllust. Matta d akšiš, t-təhfərt-əs, ini t-təššə-s. Matta f-tə-  
səlt,

ce sera une cassolette, un flacon ou, tout simplement, du pur sable de dune. Le tombeau d'un fiancé sera enduit de lait de chaux et l'on fichera des palmes sur les côtés ou des branches de grenadier. Pour un ouvrier agricole, on mettra une baguette de figuier ou d'abricotier. La marque d'un puisatier est ordinairement son vieux pagne de plongée. A un boucher, on mettra un os ou un lambeau de peau de chameau; à un forgeron, un morceau de fer; à un menuisier, un morceau de planche; à un employé de bureau, son calame; pour un caïd, un juge ou un riche, on construira un tombeau de plâtre que l'on enduira de chaux. Pour un lettré, on met comme marque un encrier ou la couverture épaisse de son Coran, ou son chapelet.

Chaque tombeau porte le signe de ce qu'était son locataire lorsqu'il vivait. Cependant, toutes les tombes portent un bol ou une écuelle ébréchés, posés à l'endroit approximatif du nombril : cela, dit-on, pour recueillir l'eau de pluie que le mort boira ensuite.

Ce ne sont pas de beaux objets que les Ouarglis placent sur les tombes, assiettes ou bols neufs, vaisselle de table. Pourquoi? La raison est simple : c'est que, si l'on mettait sur la tombe des objets neufs et beaux, des gens à qui ils feraient envie auraient tôt fait de les enlever; car, ce n'est pas les morts qui les prennent, mais bien les vivants.

Ecoutez cette anecdote authentique : elle illustrera ce que nous venons de dire. Un homme avait une fille qu'il aimait beaucoup. Elle allait à l'école et, le jour du départ en vacances, elle recevait de belles choses. C'étaient des jouets : petites marmites, petites assiettes et autres objets. Elle n'eut pas le temps de profiter beaucoup de ces jouets, car elle mourut. Son père prit ces menus objets et les déposa sur la tombe de sa fille. Le lendemain, tout avait disparu : une fillette, sans doute, en passant, les avait pris, ou un homme pour sa fille.

Etabs<sup>h</sup>hart, d albukkal, ini d iżdi amallal. Matta d asli, nabbasn-as lus funil-ss, iżttslon-as tuffawin idisan n-unil-ss, ini ləgruf n-tərmunt. Matta d ahommas, ttəggon-as tarətta n-tməššit ini n-tbəkukit. Matta d aduyai, tamtarit-ss f tazərdant-ss taqdimt. Matta d aqəzzar, d iygən-yiyəs, ini d ikkəš n-uglim n-uləm. Matta d ahəddad, f təf n-uzzal. Matta d anzəzər, f təlluht. Matta d əlhuza, d ləqləm-ss. Matta d əlqaid ini d əlqadi, ini d iygən d bab m-mitli, s-əkkəm-as anil-ss s-tməšmət, qn-as lus. Matta d əttəlsəb, ttəggon-as tadwat ini əsfar n-nəktab-ss, ini səsəht-ss.

Makk anil di-s tamtart m-bab-ss səəct-in i yəlla yəddər. Di-nilon qəə ttəggon-ason təpəllust ini təbsi tmit-ss; qəarən ab-akk, mmi yufu amzər, ad-qərom aman təpəllust, a-təi-isu bab i mmutoi.

At-Warəron u ttəggon ula d šra yəbha azmna n-yimilon am-təasa, f-təyallas d iżdidəi, am-əlgijət n-yišša. Miya? Am-mu yəshəl = matta zəin-d iygət əlgijət təbha azmna n-unil, llan mid-dəi i tət-əhson, ttəbbin-tət din din ya. S-wam-mu u-tət-yəttəbb-i bab i mmutoi, yəttəbbi-tət d əmmu ddəron.

Štay-u iygət-təifust f təkhiht i llan təar fadi n-d əssəh, tssəkn-ənf-əd am-mu. Iygən n-əyr-ss illi, yəhs-it uyləb, fəiziūt tətəh n-ikul, təf id-šra bhan azz-in n-yiffəf-məmət. Id-šra-y-u n-yirər am-m-asi f tihbušin f tikhijin, d əttəbasa d-yid-šra ididnin. Ləi matta tirər sid-ənsən, təmmət. Yəbbi baba-s id-šra-y-u, iq-as-təi azmna n-unil-ss. Matta iq-in əss-u, əšša ul-əllin; iygət-təiziūt tətəttə-d abani s-sin, ini d iygən-urəz, yəbbi-təi i-yilli-s.



(11) - Comme nous l'avons déjà rapporté, une fois que le fossoyeur a donné plusieurs coups du manche de sa faucille sur le tombeau, il s'en va avec le taleb, à toute vitesse. Pourquoi? C'est qu'ils craignent les Gens d'En bas qui viennent à ce moment-là voir leur nouveau frère. Le fossoyeur, en partant, emporte ses affaires. Il arrive parfois qu'il laisse, dans sa fuite éperdue, sa faucille et ses autres affaires. Que va-t-il faire? Retourner prendre ses affaires, c'est s'exposer à être emporté par les Gens d'En bas. S'il abandonne ses outils, il sera obligé d'en acheter d'autres. C'est ainsi que, un jour, un fossoyeur, après avoir frappé le tombeau, s'enfuit en oubliant sa faucille. Ne voulant pas retourner seul la prendre à cause de la présence des Gens d'En bas, voici l'astuce qu'il imagina pour revenir au cimetière. Il demanda à quelques amis de l'accompagner, sans leur dévoiler son dessein, de peur qu'ils ne refusent de le suivre. Il leur dit donc: "Je connais, près des cimetières, un terrier où une chatte a déposé ses petits. Venez, allons les attraper." Ils partirent avec lui. Quand ils furent près du cimetière, ils se mirent à la recherche du terrier. Pendant qu'ils cherchaient ainsi, le fossoyeur s'approcha du tombeau, prit sa faucille et s'enfuit à toutes jambes, sans plus s'occuper de ses compagnons. Ceux-ci, en le voyant s'enfuir, se demandèrent ce qui le prenait et, pris de panique, ils se sauvèrent en courant, sans souci les uns des autres, sans savoir même pourquoi ils fuyaient.

- (12) - Quand un homme marié est mort, les voisines viennent passer la nuit avec sa veuve pendant huit jours de suite. Le soir, en arrivant, et le matin, avant de repartir, elles boivent le thé. C'est une coutume obligatoire d'offrir le thé

Mak i nomna, saggā yəwst s-təřəřht n-uməřr-əs, aməřfar d-əttaləb  
 zwan ttazzlon. I-matta akk-is? Biha gəgədn̄i i-y-at-waddai, i dd-usin  
 lwəqt-n̄i ad-zron omma-t-son ađdid. Aməřfar yəttawi id-šra-s mēa-s.  
 Ad-d-tas, ssağat, si zəwron am-inu, iggōn si-son yəffay ləqəl-əs, yəřř-  
 əd aməřr-əs ini id-šra-s. Matta alə ad-ig lwəqt-n̄i? Idwal n-yid =  
 šra-s t tuki n-yiman-əs i-y-at-waddai, a-t-awin mēa-son; ad-yəq-  
 qim id-šra-s zwan, a-yəlzom isya n-yididrin. Iggōm-m<sup>w</sup> əss,  
 iggōm-uməřfar, saggā yəwst anil, yəwəw, yəttā-d aməřr-əs. U-y-  
 ipis idwal iman-əs a-t-id-yəbbi, biha at-waddai llan din ya. Štay-  
 u təbrainit i-y-igu ab-akk ad-d-yədwəl n-təndəlt. Yonna-y-ason  
 i-monnaut n-yid-huya-s ad-zwan mēa-s, wamma w-ason-yon-  
 ni matta h̄s ad-ig, biha w-as-tihon awal-əs, u-tihon mēa-s. Yonna-  
 y-ason : « Yəlla iggōm-uhbu s-addu-təndəlin, mani tšərs di-s tmuš-  
 šit tarwa-s, iyyat a-tri-d-nəbbit! » Zwan mēa-s. Saggā dd-iudn̄i  
 n-təndəlt, qqimōn ttfatašon mani yəlla ahbu-y-u. Saggā llan ttfata-  
 šon, yəgəgə aməřfar n-unil, yəbbi aməřr-əs, išommoř tazzla,  
 u-yonkid ula n-yid-huya-s. Ini-n, dai zrin-t yəwəw, qqarōn :  
 « Mai-t-uyon? » Zwan-d ttazzlon, iggōn u-yəttəqqəl n-yiggōn, u-  
 la d iggōn u-yəssin f-matta yəttazzəl.

Matta iggōn yəssitəf, yommət, tšədnan n-nəžiran ttasont-əd n =  
 yinsa mēa-tməttut-əs q̄i-tomənya n-ussan. Mmi dd-usint dəg-ğid  
 d-kəlb a-u-d-zwan t fəbšša, tšəson latāi. Š-əp-z-omōn, mak d-yudu

à quiconque vient en visite chez vous. Pendant huit jours, c'est beaucoup pour des gens plutôt pauvres, de servir ainsi le thé, mais que faire autrement?

Si c'est une femme qui est morte, les gens ne viennent pas passer la nuit pour tenir compagnie au mari.

(13) - Pour la mort d'El Hadj Sayah, il y eut deux lectures du Coran. On fait ainsi une première lecture pendant sept jours, quand on est assez riche, sinon on ne fait la lecture que pendant cinq ou trois jours. La lecture est faite par les tolbas de la grande mosquée Lalla Malkiya. Ils ne viennent pas toujours en apportant le coffret des Livres saints. On fait venir aussi des gens sachant le Coran par cœur et d'autres tolbas rémunérés. En fait, on convoque les tolbas de la mosquée et ceux qui peuvent venir. Les autres se contentent de manger le couscous et de boire le thé. Cette lecture ne se fait que pour le décès d'un homme marié. Un homme non marié est considéré comme un enfant. L'autre lecture, la grande, est appelée ainsi non à cause de sa plus longue durée, mais à cause de la somme d'argent plus forte qui est donnée. Cette lecture n'est faite que si le coffret des Livres saints a été porté à l'enterrement jusqu'au cimetière. Elle se fait le soir, après le coucher du soleil. On présente aux tolbas quatre grands plats débordants de succulent couscous entassé en forme de coupole. On appelle ce repas souper du coffre des Livres saints.

Si le défunt, homme ou femme, a été marié, que l'homme est vraiment monté sur la cavale des noces, les tolbas de Lalla Malkiya apportent obligatoirement le coffret, que le défunt soit riche ou non. Evidemment, le souper du coffre est alors d'obligation pour eux.

Qui fait faire cette lecture? Les gens aisés la font faire sans retard, dès le premier jour après le décès ou, à volonté, le jour où sera réuni

iggon n-yor-kum, d ayil fell-ak a-tgɛd latäi. Gi tsmmya n-ussan, uɣləb  
f-yiggon u-yksib; wamma u-yettif matta ala ad-ig.

Matta f tamattut ag ommutor, u-d-ttism middoi n-yinsa mɛa-wurgar.

Sayga yommut ʔhaʔ, gin son-yid-igzam: igzam amizzar yatt-  
qima sbea n-ussan i-mmʔasi yksib; mmʔasi u-yksib ad-ig igzam  
homsa ini tlata n-ussan. ʔezam-u ttɛlba n-lalla-Malkiya u-d-ttism  
dima s-tɛzant; qqarn-ason i-yid-bab-n i-sonon igzam d-mom-  
naut n-attɛlba i llan tlaxm d idrimon. ʔezayyɛdn-ason i-ttɛlba,  
natnin d ag zomwɛron. Matta f-yididnin sɛatni day ussu, swon  
latäi. ʔezam-u ttɛggon-t makk i yommut iggon yessitɛf. Argar i-y-  
ul-sitfon d aizi. ʔezam wididni i llan d amɛqqran uhu yattdama  
uɣləb, wamma idrimon i ttism di-s uzar n-wididni. ʔezam-u  
u-t-tɛggon dai matta fahzant taffɛr mɛa-bab i mmutor i n-tɛndɛlt.  
ʔtɛggon-t dɛgqid daffɛr-tsm mɛsin. ʔtɛn-ason i-ttɛlba sbea n-tzi-  
wawin sɛwɛnt d awɛhdi t takɛrbust. S-wam-mu qqaron-as: «A-  
mons i n-tɛzant.»

Matta bab i mmutor d argar ini f tamattut yessitɛf, yadi yuli  
tɛfallit, d ayil f-attɛlba n-lalla-Malkiya ad-d-ason s-tɛzant, yili  
bab i mmutor n-ɛr-ss aɣli ini laʔ. Kwɛqt-ni d ayil fell-ason ad-  
gon amonsi n-tɛzant.

Did-mam-mu ala ad-gon igzam-u? Mmu kɛson yattɛgq ig-  
zam fissaɛ, as-on amizzar ini makk i yɛhs, as-on ala ad-ilayom

l'argent. Les tolbas qui sont allés au cimetière avec le coffre des Livres n'oublieront pas, à leur retour à la mosquée, d'inscrire sur leur registre si la lecture pour le défunt a été faite ou non.

Les gens qui sont dans la gêne attendent une semaine, un mois ou même des années pour réunir l'argent et pouvoir faire le nécessaire.

Quand quelqu'un meurt dépourvu de tout, n'ayant ni maison ni jardin, ni personne, s'il a été marié, les tolbas suivent l'enterrement avec le coffre. Du fait qu'ils emportent le coffre, ils doivent faire la lecture. A la charge de qui? S'il n'y a pas d'argent, ni personne pour s'en charger, n'y aura-t-il pas de lecture? On fera la lecture à la charge de la mosquée, mais habituellement on ne procède pas ainsi, puisque les biens de la mosquée sont aussi ceux des tolbas. Parfois, ceux-ci feront une distribution pieuse peu importante aux gens présents à la mosquée, mais pas dans la proportion habituelle dans le peuple.

Quand c'est un riche qui meurt sans héritier, le juge saisit l'héritage. Si le défunt était marié, les tolbas l'accompagnent au cimetière avec le coffret des Livres saints. C'est le juge qui prend à charge la lecture sacrée, puisque c'est lui qui a en main la fortune du défunt. Si le juge trouve que la fortune est insuffisante pour qu'il lui reste quelque chose après avoir fait faire la lecture, il ne la fait pas faire.

Pour quelqu'un qui n'a pas été marié, les tolbas ne vont pas au cimetière, même si le défunt était très riche. Ce n'est pas une obligation absolue pour eux d'agir ainsi. Lorsque les parents d'un jeune homme ou d'un enfant le peuvent, ils font venir les tolbas. Ceux-ci alors n'hésitent pas à y aller, connaissant l'obligation pour celui qui a fait appel à eux de les rémunérer. Si les tolbas consentent à s'y rendre, ce n'est pas pour gagner des mérites ou par considération pour la famille, mais bien pour leurs ventres. L'intendant de la mosquée ne permet pas que le coffret des Livres aille à l'enterrement si le défunt est trop pauvre ou n'a pas été marié, car on ne lui fera pas de lecture sacrée.

Quand la lecture sacrée se fait à la maison du défunt, les femmes font le couscous toute la journée, du matin au soir. Au crépuscule, quand le couscous

idrimon, <sup>2</sup>ftalba i zwan n-trindelt s-tahzant, mmi d-doulon n-tmazzgida, u-ttatin tura zomam-onson f-bab i mmutorii igu igzam ini ubu.

Mm<sup>2</sup>asi u-yaksib a<sup>2</sup>itli yatta<sup>2</sup>zza-t d<sup>2</sup>zumga ini yur, ini ula s-yulan d-yisaggasm, alommi ilayom idrimon mak al<sup>2</sup>ad-yazmar a-t-ig.

Mmi yommut iggon yili la<sup>2</sup>i n-<sup>2</sup>yr-<sup>2</sup>s ula d šra: lataddart, la t<sup>2</sup>igomma, la d hodd, matta yessit<sup>2</sup>f, attalba tahom mga-s s-tahzant. Sagga zwan s-tahzant, yella n-<sup>2</sup>yr-onson igzam. Ha d mam<sup>2</sup>-mu al<sup>2</sup>a-t-gon? A<sup>2</sup>itli la<sup>2</sup>i, hodd la<sup>2</sup>i; u-yattagg igzam? Natta igzam ad-yoff<sup>2</sup>r s-witli n-tmazzgida, wamma u-t-taggom biha a<sup>2</sup>itli n-tmazzgida n-attalba. Ssagat ini ttaggom-onson alm<sup>2</sup>gruf d akhily i-midd<sup>2</sup>on i llan dintamazzgida, wamma u-t-taggom am<sup>2</sup>-mak ason-ttaggon midd<sup>2</sup>on.

Mmi yommut iggon yili n-<sup>2</sup>yr-<sup>2</sup>s a<sup>2</sup>itli, la<sup>2</sup>i ula d hodd, d alqadi ag ttatt<sup>2</sup>fon a<sup>2</sup>itli. s. Matta yessit<sup>2</sup>f, attalba ad-zwan mga-s s-tahzant. D alqadi al<sup>2</sup>ad-gon igzam, biha a<sup>2</sup>itli m-bab i mmutorii yella fur-<sup>2</sup>s. Matta lqadi yuf-<sup>2</sup>sd a<sup>2</sup>itli ubu u<sup>2</sup>l<sup>2</sup>ab, mmi igu igzam, la<sup>2</sup>i matta ala ad-<sup>2</sup>qqim<sup>2</sup>on, u-t-yattagg.

Matta iggon u-yessit<sup>2</sup>f, attalba u-tt<sup>2</sup>ihom mga-s n-trindelt, ula matta n-<sup>2</sup>yr-<sup>2</sup>s a<sup>2</sup>itli u<sup>2</sup>l<sup>2</sup>ab. Ubu d ayil fell-<sup>2</sup>as<sup>2</sup>on ad-gon am<sup>2</sup>-mu. Matta iggon d-lomkrus, ini d akhily, lahl-<sup>2</sup>s ad-zom<sup>2</sup>on az-d-awin attalba. <sup>2</sup>ftalba ttasom-d biha sson<sup>2</sup>on mani zwan asom-ig bab-<sup>2</sup>s igzam d ayil fell-<sup>2</sup>as. <sup>2</sup>ftalba, matta h<sup>2</sup>son izwa ubu gaddera n-<sup>2</sup>arrazon, ula n-udm-<sup>2</sup>s; wamma gaddera m<sup>2</sup>-m<sup>2</sup> o<sup>2</sup>dan-<sup>2</sup>msom. Aykil n-tmazzgida u-y<sup>2</sup>ttih s-tahzant mga-bab i mmutorii i llan u-yaksib, u-yessit<sup>2</sup>f, biha w-as-yattagg igzam.

Mmi h<sup>2</sup>s ad-gon igzam taddart m-bab-<sup>2</sup>s; tisednan h<sup>2</sup>addom<sup>2</sup>nt u<sup>2</sup>ssu-y-u f-f<sup>2</sup>ass, s-yab<sup>2</sup>ssa al-tams<sup>2</sup>ddit. <sup>2</sup>D<sup>2</sup>damon, mmi yak<sup>2</sup>kas

est prêt, les tolbas arrivent avec les gens de la fraction et les auditeurs, car ils ont été avertis la veille. Quand tous sont arrivés, on procède comme il a été fait pour El Hadj. Avant de partir, les tolbas récitent la *fatiha*, puis chacun d'eux retourne chez lui pour y faire la lecture qui lui revient; car, de même que le couscous est réparti entre eux, le Coran est divisé entre chacun des lecteurs. Le Coran comprenant soixante *hizb*, chaque clerc lira les *hizb* que le sort lui a attribués. Si les tolbas sont au nombre de douze, chacun lira cinq *hizb*. De la sorte, chacun récitant sa partie, le Coran sera lu en entier d'un bout à l'autre. Si un clerc ne s'acquitte pas de sa lecture, ou oublie de la faire, il lui en sera demandé compte dans l'au-delà.

Cette lecture n'est pas faite pour un Arabe, même riche. Quand un "jaune" meurt, qu'il ait été marié ou non, qu'il soit Chaambi, Sâïdi, Thouri, Mkhadmi, ou de quelque autre fraction étrangère comme les Troud, les Ouled-Naïls, les Herazliya, les clercs de la mosquée principale Lalla Malkiya de Ouargla, bien qu'ils suivent l'enterrement, n'emportent pas le coffret des Livres saints. C'est pourquoi les Arabes ne font pas faire la lecture sacrée par nos tolbas, puisqu'ils n'ont pas emporté le coffre. Ce coffre ne suit que l'enterrement d'un défunt de rite malékite appartenant à l'une des trois tribus ouarglies des At-Brahim, At-Ouaggine et At-Sissine.

Il y a des gens qui se font faire cette lecture de leur vivant. Celui qui veut se faire faire cette lecture tant qu'il vit encore informe les clercs de Lalla Malkiya de la date à laquelle il désire qu'elle ait lieu. Cette lecture se fait de nuit, comme pour un mort, et à la maison du demandeur. Quand les tolbas arrivent chez lui, l'homme se couvre d'un grand voile qui l'enveloppe tout entier, de sorte qu'il ne peut voir les tolbas et que les tolbas ne peuvent le voir. Il se couche derrière la porte qui donne sur la rue. Les tolbas agissent comme de coutume: ils mangent le couscous, se répartissent les restes et, après avoir récité la *fatiha*, ils sortent pour aller, chacun chez soi, faire la lecture qui leur est échue. Si l'un d'eux l'omet, cela lui "retombe sur la nuque". L'homme couché derrière la porte ne se relève que lorsque tout le monde est reparti. Il ne mange ni ne touche le couscous dit de la lecture sacrée, car le mort n'en mange pas. D'ailleurs, à ce moment-là, tout le monde le traite comme un mort.





Quand tout ce cérémonial est terminé, chacun rentre chez soi. Certains font faire cette lecture de leur vivant pour que Dieu leur pardonne quelques péchés ou par crainte que, une fois morts, leurs parents omettent de leur faire faire cette lecture. A la mort (de l'homme qui a anticipé), les tolbas vont à son enterrement avec le coffre des Livres saints, mais ne font pas la lecture, puisqu'elle a déjà été faite.

(14) - Quant au henné, tous les Ouarglis n'opèrent pas comme on a fait pour El Hadj : chacun est libre. On rencontre donc diverses manières de faire à ce sujet à Ouargla. Le lendemain de l'asefsi, on fait le henné pour apaiser le sang du défunt et pour que le mal sorte de la maison. Le jour du henné, une vieille femme vient à la maison, prend du henné, le pile à l'endroit où est mort le défunt. Après l'avoir pilé, elle l'humecte, en prend un peu qu'elle va passer sur tous les seuils et linteaux après avoir gratté. Si le défunt est un homme, elle gratte avec un couteau ou une faucille ; si c'est une femme, elle gratte seulement avec un couteau. Avant de partir ensuite pour le cimetière, les voisines et les connaissances de la veuve du défunt donnent à celle-ci les "galettes du henné" ou, à leur place, de l'argent. Donner de l'argent est plus facile que de donner des galettes dont la confection est compliquée. En donnant ces galettes, les femmes disent : "Que Dieu ne le fasse pas os !" La vieille femme prend alors une jointée bien pleine du henné qui reste et va au cimetière avec les femmes de la rue. Dès qu'elles sont arrivées près de la tombe, elles se mettent à parler au mort, lui disant par exemple : "Que ta demeure soit bénie. Tout vivant meurt, un jour : personne ne reste en vie." et bien d'autres choses. En revenant à la maison, elles marchent en récitant le chapelet musulman, si c'est une femme qui est morte, mais ne le récitent pas s'il s'agit d'un homme.

Mmi qdan am-mu, mmi Kālon taddart, a-tāt-yawad. Yezam-u m-wasi  
 yaddar yattog-g-i bab-ss ab-akk ad-yaffar Rabbi ikksh s-addarub-ss ini  
 a-u-gad w-as-toggon igzam, mmi yommut yadi n-d s-shy. Kwagt-ss  
 s-shba Hahm mca-s s-tshant, w-as-toggon igzam ya, biha igu ya.

I-lhanni, middoi m-m<sup>w</sup> Argeron u-toggon gag mak as-gin i-lhaž;  
 makk igem yattog-g f-mak i ysh. Gaddara m-m<sup>w</sup> am-mu at-fafad War-  
 grom alhiyat i-y-ul-gin gag d iggon. Ašša m-m-ss n-asfisi toggon alhon-  
 ni ab-akk ad-sson idammōn m-bab i mmutoi, yaffar albas s-tad-  
 dart. Ass-on n-lhanni tattas-ss iggēt-twessart n-taddart, at-fabbi lhanni,  
 taddi f mani yommut bab-ss. Mmi f-taddi, a-t-tshomōr, at-fabbi ikksh  
 tewa tg-i i-lshubat d-šestabi, mani tshrod. Matta d argar, therrōd s-  
 slmusi d-umžer; matta f tamottut, dai s-slmusi. Kēlb a-u-d-zwan  
 n-toiđalt, šširan f-tini-n i tšm tamottut i llan taddart m-bab i  
 mmutoi tššont-as tiknifin n-lhanni ini d idrimōn akkat-ššont.  
 Fuki n-yidrimōn yashal ušar n-tuki n-uyžum, biha ihdam-ss  
 yužer. Mmi as-ušint taknift n-lhanni, qgaront-as: «Rabbi w-am-  
 t-igi d ižas.» Fawessart tššar-ss uran-ss s-lhanni i-d-šqimōn,  
 tewa n-toiđalt, nattat f-tššdnan n-uyfad. Mmi iudōnt s-add<sup>u</sup> u-  
 nil, ad-šdant ssawalōnt i-bab i mmutoi, qgaront-as: «Zaddart-š  
 f tambarakt! Mmu d-šllulōn, yommut; u-d-yattqini di-s ula  
 d hōdd!» d-yiwalōn ididrin. Mmi d-dšulōnt n-taddart, ššgantōd  
 dškkōrōnt matta bab i mmutoi f tamottut; matta d argar, ul-dškkōrōnt.

- (15) - Si c'est un homme qui a perdu sa femme, il reste sept jours sans femme. S'il le désire, après ces sept jours, il peut reprendre femme. Si, avant trois mois après le décès de sa femme, il se remarie, la mère ou la sœur de sa nouvelle femme se rend au tombeau de la défunte et, se plaçant à la tête de la tombe, elle crie à la morte : "Il a pris une autre femme : reste seule ; mais il se fatiguera et viendra te rejoindre : que Dieu te rende bonne la demeure où tu te trouves." Elle récite la *fatiha* et rentre chez elle.

---



- Ce que les OUARGLIS retirent du PALMIER -

Le palmier est vraiment de roi de Ouargla. Ce qui plaît le plus à Ouargla, c'est le palmier. Quiconque arrive à Ouargla, après avoir voyagé en auto, ballotté en tous sens et secoué sur une route pierreuse et sur le sable qui s'étend à perte de vue, est agréablement surpris en arrivant à Ouargla. Il constate que le pays est encerclé d'un large bracelet, épais et vert. Ce bracelet est fait de ces grands arbres qui dressent leurs feuilles vers le ciel et que nous appelons palmiers. Pour prendre un peu de repos, allons dans un jardin à l'ombre d'un palmier. Nous verrons que les Ouarglis savent tirer profit de tout ce qui vient de cet arbre que Dieu a jeté comme une bénédiction sur le sol de Ouargla. Au dire des Ouarglis, "le palmier jugera, au dernier jour, celui qui a fait le mal."

Rien de ce qui vient du palmier n'est négligé : dattes, folioles, régimes, palmes, bourre, bases des palmes, tronc, souche, palmes du cœur, palmes qui protègent celles du cœur, etc...

→ Ag ttabbin At-Wargron s-tazdait ~

Tazdait, yadi d  $\text{ašš}^{\text{h}}$ , t tazallitt m-m<sup>w</sup> Arqron. Jaε ai-n i εāžž-  
bon Wargron t tazdait. Bab-m i dd-usin m-m<sup>w</sup> Arqron ažmna n-  
tumubil yottutta n-tma-y-utma-y-u s-unesqaz n-yidfaxon i ššu-  
ron tamurt nqa-yiždi ala at-trikad titt-εs, ad-yar ul-εs mmi d-yi-  
wad m-m<sup>w</sup> Arqron. Ad-d-yawi ləhbar f-f<sup>w</sup> Arqron yalla yottwalli s-yig-  
gat tħəddit t tawəssəgt tədres t tazi zait. Zəhəddit-u i llan d šššžrat  
t tizəlak t tələkənt-asnt i tfray-məsnt nqa-uzmna, as-nəqqar  
tazdait. Ab-akk an-nəstəb i kKəb, yallah, an-nəwa n-yiggət-təmmi, an-  
nəqqim əddəll n-yiggət-təz dait. An-nəzər At-Wargron sənən ibbai n-əl-  
hiyat s-ag d-usin s-šššžrat-u i dd-yəgru Rəbbi an-tumamizt, tamurt  
m-m<sup>w</sup> Arqron. At-Wargron qqarom: « Mmu gin šššžr, tazdait a-t-ħa-  
səb əss-m n-nəhrət.

Ai-n i dd-usin s-təz dait u-yəttwiməri, liha inəffəz əlhiyat: tiini, tizim  
iziwayon, tiəddafin, san, tikərkūšin, taidmit, qumqum, asərsur, agruz  
timəhrazin, tadriwin d-ag əllan.

Nous avons déjà dit que les Ouarglis mangent les dattes et qu'ils en mettent dans tous leurs plats, aussin'en parlerons-nous pas aujourd'hui. Mais les Ouarglis utilisent le palmier à bien d'autres usages que nous allons voir aujourd'hui. Ce serait vraiment trop long de dire absolument tout ce qu'ils retirent du palmier. Je t'en dirai cependant quelques mots qui te donneront une idée de ce qu'ils en font.

Avec le tronc du palmier, le jardinier monte un balancier pour puiser l'eau et une sorte de demi-buse pour l'arrosage du jardin. Afin de maintenir ferme un puisard situé dans le sable, le jardinier colmate le coffrage avec des pierres dures et de la bourre de palmier. Toute la maison est pourvue de voûtelettes sur troncs de palmier. La terrasse elle-même est ainsi mise en état : après avoir posé les poutres en troncs de palmier avec du plâtre et des pierres, nous recouvrons le tout de bourre, de bases de palmes, de sable et de pierres, nous damons l'ensemble en le mouillant, puis nous le recouvrons de plâtre lissé. Le tronc, partagé en deux (dans sa longueur) et un peu raboté, donne des planches grossières qui, réunies par une plus petite, constituent une porte. Les montants du métier à tisser qui se trouve dans le vestibule sont en troncs de palmier.

La souche est ce qui reste quand on a abattu un palmier. En la creusant, nous fabriquons des mesures à semoule, des mortiers à piler.

La base des palmes sert à confectionner des échasses, des peignes de tisseuse, des dévidoirs. Nous brûlons les palmes sèches, parce que le bois est loin de Ouargla et on ne peut en avoir à brûler que si l'on a un chameau ou si l'on est riche. Nous les brûlons avec des bases de palmes. Les palmes elles-mêmes servent à faire des bâtons, des baguettes, (pour écarter le métier du mur), des réglottes, des piquets, des pièges. En automne, quand nous ramassons le bois, nous le mettons en réserve sur la terrasse pour l'hiver. Parfois le feu s'y met : nous y versons de l'eau et il s'éteint. Quand le feu prend quelque part, il ne peut pas devenir très violent, car il n'y a rien à brûler, que les murs qui sont incombustibles.

Pour aller d'une maison à l'autre, quand on n'a pas de lumière, on prend un bout de palme enflammé qui éclaire très bien dans la nuit. Quand il n'y a pas de lune et que deux ou trois personnes vont ainsi avec ces torches, on a l'impression de loin que le feu est au quartier.

Nssiwal ya At-Wargron ttotri tiini, ttoggm-tat q-ag ttotri, u-nssiwal fell-as  
 ass-u. At-Wargron ttoggm alhiyat uylab ddiq al<sup>a</sup>an-nzar ass-u. Ad-d-yas  
 alhal d azqrar matta ak-iniy qag ai-n i ttoggm s-tardait. N- sagg-  
 ini ak-iniy monnaut al<sup>a</sup>ak-sakun ai-n i ttoggm At-Wargron.

Ahommās s-taidmt yattəgg ayyur, n-yižbad, t-tižžont i-y-assywi  
 n-tqmmi. Matta aliy yus-əd izdi, i-yittaf-əs ahommās yattəqqon-i  
 s-udyaq n-tiri d-san. Mui nutaf n-təddart, an-natəf səgg-yiggət  
 twurt n-ukərkuš. Zaddart qag tälla tədrən s-yikərkušon, d-onnəžž  
 yəgdəl, mmi tssərsəd ikərkušon, s-tomšəmt d-udyaq a-t-nədfən s-san  
 t-tkərkušin, d-yiždi, d-yidyaqon, nəsyryer-int, nmməlləs-int s-tom-  
 šəmt. Zaidmt tzun f-yižəgnan, thərsəd ikkəh, tətəgg tilwəh i ttwaq-  
 qanənt s-yiggət-təkhift, tətəgg tawurt. Azəttə i llan taskift, ifəžžā-  
 žon-əs n-ukərkuš.

Qumqum d ai-n i ttqiman, mmi nəhbəd tərdaīt, S-qumqum-u  
 a-t-nəhfər, nəg sid-əs tirəbbəyin i-yižzan, d-yid-tidni i-yižrai.

S-tkərkušin nttəgg tiyalilin, tikərdadin, tikurin. Žigəddafin  
 i qqurent nssərya-təit, biha isyarən bəgdən uylab, u-tən-yəssəryi dai  
 bab-on i llan s-ulum-əs ini d əlmərkanti. Nssərya-təit mēa-tkər-  
 kušin. S-təddafin nttəgg tirəttwin, tidəlləhin, id-əbsəntu, ižəžžon,  
 tirəssiwin. Ləhrif, mmi nəkkəs isyarən, nəhbə-təi onnəžž i-təž-  
 rəst. Ssəgat tətəkkər di-sən timsi. As-nənyəl aman, at-təmmət. Mui  
 təkər timsi q-gəggm-m<sup>w</sup>kkat u-təttis təqwa uylab, biha ləsi matta  
 al<sup>a</sup>ad-əryən dayimuran i-y-ul-rəqqon.

Mm<sup>w</sup>asi u-yəksib əddu, i-yižwa s-təddart n-təddart, ad-yəbbi  
 ihf n-tuffa, a-t-yəşəl, yəzwa sid-əs; ihf-u yəttədawa dəg-gid d a-  
 wəhdi. Matta ləsi taziri, mmi d-əzwan sən ini tlata m-middəi  
 s-tuffawin, s-əlsəgid at-tinid t timsi aq əllan aməzday.



En hiver, on trouve chaque matin les vieillards assis dans les lieux de réunion de fraction : là ou à un carrefour de rues, ou à une porte de la ville, tu trouveras des vieux assis, faisant du feu dans un trou pour y recueillir les cendres. Ils apportent du bois de chez eux ou en reçoivent des passants.

A la mosquée, en hiver, il fait froid le matin avant le lever du soleil. Les enfants font du feu pour se chauffer et faire sécher leurs planchettes. Le bois provient de la palmeraie appartenant à la mosquée. Quand ils l'ont épuisé, les enfants apportent des bouts de palmes de chez eux, chacun son morceau. Autrefois, quand le maître d'école coranique ne touchait pas d'argent, les enfants apportaient deux morceaux de palme : un pour le maître, l'autre pour se chauffer. A présent, le maître est rétribué en argent.

Tous les enfants aiment se chauffer en hiver. Chacun apporte un morceau de palme de chez lui. Quand ils n'ont pas de bois, ils vont en mendier chez les voisins, en chantant de porte en porte. A la porte d'entrée des maisons, ils disent : "Madame, madame, Dieu fasse miséricorde à tes parents : donne-moi une palme : qu'elle casse, qu'elle casse la tête de Bâafou : c'est la palme de Sidi Abdelkader Djilali !" En guise de supplication à la maîtresse de maison, ils lui disent : "Dieu te laisse ton fils (ou ta fille), ô Dame, ô Dame, Madame !" La maîtresse de maison leur donne alors un bout de palme ou une palme entière, sinon ils lui disent : "Qu'un os tombe dans ta marmite !" ou : "Que Dieu enlève le dîner de votre marmite !" Ils continuent ainsi à mendier à d'autres portes jusqu'à ce qu'ils aient ramassé une brassée de bois, ce qui doit leur suffire. Ils se rassemblent alors dans un coin de rue, font un foyer, tendent les mains pour se chauffer et se racontent des histoires. Quand, après l'appel à la prière de la nuit, il reste encore du bois, ils en font une flambée, se mettent debout tout autour et crient : "La flambée de Lalla Aïcha ! La flambée de Lalla Aïcha !" Quand le feu est fini, chacun retourne en courant à sa maison.

La palme entière avec sa base porte le nom de crosse : elle ressemble à un bâton recourbé à une extrémité. Les Ouargliss'en servent pour jouer à la balle. Cette balle est faite

Zāzrast, makki yabāšša, at-tafod d iwassaron ttajman ləzmozat i llant d aqini n-middon. Din ini šarəd-uyulad, ini lħuħot, at-tafod d iwassaron qqimn ttəggm ləglit q-iggm uħba i-yiga n-yijsd. Isyaron, ttawin-tni s-təddarin-mson ini s-yid-bab-m i tħattan.

Zaməzqida, tazrast, lħal isomməd, Kolb a-u-d-tali tħit yabāšša; əlbəzə ttəggm ləglit i-yidfa d asqari n-əllwəħ-mson. Isyaron-u s-tgmmi n-tmzqida. Mui qdan ini-n-tmzqida, əlbəzə ttawin-d tikbutin s-təddarin-mson, makki iggm s-təkbut-əs. Bəkri, ssagt-in i yolla ləfqi u-yəttiy idrimn, əlbəzə ttawin-d sət-təkbutin, iggət i-ləfqi, iggət i-yidfa; imar-u ləfqi yəttay d idrimn.

Zāzrast, qaz əlbəzə igzəb-asm idfa. Makki iggm ad-d-yawi takbut s-yər-sən. Matta ləi n-yr-mson isyaron, ad-əzwan ad-əttərən s-təddarin, ttayannan s-twart n-twart. Ini n-nəħtubat, qqarm: « Kalla! Kalla! ħomm<sup>w</sup>al-di-k, uš-iyi-d iggət-tuffa! Zəzəz, təzəz. Ba-əafu! Z takbut n-Sidi-Əaqadər Džilali. » Ab-akk ad-šullələn kall n-təddart, qqarm-as: « Yəzə-am-d Rəbbi mmi-m, ini illi-m. A Kalla-γ-a! A Kalla-γ-a! a Kalla-u! » Kall n-təddart asm-tuš takbut ini tuffa. Matta w-asm-tuši, as-imin: « Isyəs yudə tahbušt-əm! » ini: « Yəssufy-akum Rəbbi amənsi-n-kum tahbušt! » Ad-əzwan ad-əttərən tiddarin tididmətin, al-əmmi qərwan iggm-uyil n-yisparən əlqimət al<sup>ə</sup>asm-kfan. Lwəqt-ən, ad-lainən iggət-təqzəmt n-uyulad, qon akdi, ad-zizənən, dfan, mlən tinfusin. Mui yrint lin-u-idəs, qqimən-d isyaron, a-təii-qon d burdu, ad-bəddən, əllan əllin, ttəzzyədən: « Burdu n-Kalla ġiša-u! Burdu n-Kalla ġiša-u! » Mui yəqda burdu, ad-əzwan ttazələn, makki iggm n-yər-sən.

Zəzəddəft s-tħərkūšt-əs nəqqar-as əlhənəz, i llan igu am-təttə i ġəibən ihf-əs. At-wərgən ttirən sid-əs takurt. Zəkurt-u təzədəl

avec de la bourre de palmier attachée avec une corde également en bourre. Ils mettent en jeu du thé ou d e s repas. Chacun saisit une crosse ou une perche et frappe la balle pour l'envoyer du côté adverse. Quand le coup manque la balle, c'est parfois un homme q u i le reçoit et il y a parfois du grabuge.

Le jour de la fête du *bassow*, les enfants se rendent dans les jardins pour y couper chacun une palme. Ils en effilochent les folioles en brins fins comme des cheveux; ils lui façonnent une queue, des oreilles et lui mettent une bride. Ils fixent la bride avec une ceinture de laine ou bien avec des lanières végétales portées à la manière d'une courroie de fusil. Ils montent alors à cheval s u r la palme en suspendant la courroie à l'épaule. Ils trempent la palme dans l'eau d'une source pour éviter qu'elle ne sèche car, lorsqu'elle sèche, elle s e décolore en gris. Le soir, chacun monte sur son cheval, une offrande pieuse à la main, qu'il emporte à Sidi Hrir. Arrivé là, il présente l'offrande pieuse aux clercs, qui récitent le Coran au milieu du cimetière. Cela fait, il peut participer à la cavalcade avec ses camarades. Pendant qu'ils courent, l e s tambours frappent, le flûtiste joue de son instrument. Tous s'en vont le soir, au coucher du soleil. Une vieille femme ramasse alors toutes les palmes qui ont servi de montures aux enfants et leur dit: "Il se peut que je les donne à Sidi Hrir: ne les rapportez pas chez vous, de p e u r que vous ne mouriez." Ils partent après les lui avoir données. La vieille femme les emporte chez elle, les fait sécher au soleil et s'en sert pour faire sa cuisine.

Pour les vieillards, la palme sert à faire des bâtons sur lesquels ils s'appuient. On effiloche la tête des palmes en brins très fins pour en faire des chasse-mouches.

Les jeunes gens trouvent dans les jardins un bâton très joli: ils le coupent et le façonnent pour s'en servir de canne. Il y en a de très jolis. Les uns sont noirs avec des taches blanches, d'autres, blancs avec des taches noires; d'autres sont de couleur orange avec d e s taches blanches ou noires sur les côtés; d'autres, enfin, ont sur les côtés des taches marron ou noires. Nous les trouvons quand les dattes sont mûres et que les palmes se flétrissent.



Il y a quelques fabricants de lits-cages à Ouargla. Voici comment ils les montent. Quand quelqu'un désire un lit-cage, il doit apporter des palmes de chez lui ou en acheter. L'artisan les fait sécher, les coupe ensuite comme il le désire et les met dans l'eau pendant environ trois jours. Quand les palmes ont bien trempé, il les façonne. Il prend les plus solides pour les percer de trous à intervalles de quatre doigts. Il fend en long les plus petites, de la grosseur du petit doigt. Il place alors les gros bâtons l'un près de l'autre et, pour les faire tenir ensemble, il enfiler les petits bouts dans les trous, l'un après l'autre, ce qui fait une sorte de grillage. Pendant la période chaude de l'été, nous dormons à la terrasse. Aux coins du lit, nous plaçons des palmes que nous recourbons pour les joindre ensemble par le sommet, après quoi nous étendons par-dessus une grande pièce d'étoffe, de celles dont se drapent les femmes. Ceux qui n'ont pas de lit-cage dorment à même le sol, en plaçant cinq ou six palmes qu'ils plantent en terre. Ces palmes portent le nom de cage ou cadre et, quand elles sont recouvertes d'étoffe, on les appelle pavillons.

Les folioles sont les feuilles qui poussent sur les palmes. Les Ouarglis en font beaucoup de choses. Nous les tressons pour en faire des nattes grossières, des éventails, des couffins, des panetons, des couffes, des bannes, de grands chapeaux et des poches-étuis. Avec les folioles des palmes centrales, nous fabriquons des couscoussiers, des plateaux à couscous ou à dattes, de jolis éventails, des récipients pour puiser l'eau, de petits paniers coniques à couvercles.

Les régimes avec leurs tigelles sont donnés aux bêtes? Avec les pédoncules des régimes nous faisons des balais, des pièges ou bien nous les brûlons.

Avec la bourre fibreuse du palmier, nous faisons des cordelettes, des cordes pour puits à balancier, des cordeaux, de grosses cordes avec lesquelles nous nous attachons lorsque nous montons aux palmiers, des anses de couffins, des entraves pour les ânes, des liens pour les chèvres, de petites cordes pour attacher les outres, les seaux en peau, des jattes pour rafraîchir l'eau. Nous bouchons l'ouverture de la calebasse avec de la bourre de palmier.

Wargron allan monnaut i gaddalon lekwas. Stay-u mak ittoggon. Matta  
 iggon yabs igdal n-nkus, az-d-yawi tigaddafin s-yar-san ini isy-tait-  
 f-middon. A-tait-yassagar. Mmi quront, a-tait-yonked f-mak i yabs.  
 Mmi tait-yonked, a-tait-igor aman iggat sarod-wussan. Mmi homont  
 ad-yabda igaddal-int. Zini-u i shhant, a-tait-yassnukab matik roba  
 n-ududan. Zini-n f-tizdadin, a-tait-isuqq b-zzgrari am-tziwart m-  
 mazuzi. Ad-yassars tirattwin tiziwarin iggat s-addu-yiggat, yassitaf  
 tizdidin tikdiyin, s-yiggat n-yiggat, ab-akk ad-attafont iman-mont,  
 ttoggont am-tillu. Ssif, mmi yshma lhal, nttattas m-naz. Zi qezmin  
 n-nkus nttogg di. s f-tigaddafin, a-tait-nasseayab, nsoqm-int iggat  
 mega-yiggat. Mmi qmront, an-nag azmna-nont abuli ini timalhaft.  
 Id-bab-m i-y-ul-ksibon lekwas ttattson tamurt, ttoggon roba ini  
 setta n-tgaddafin i sstlont tamurt. Ziggaddafin-u nsoqar-  
 asont ihm-ka. Mmi igu abuli, nsoqar-asont tagmmart.

S-tzin illant f-tifray i d-yommint tagaddaft, At-Wargron ttoggon  
 sid-risont shiyat uplab. Adzri-tait, nttogg sid-risont tihzar, f-traw-  
 wahin, f-tasnayin, f-tkuffatin, d-yismayon, d-zzawambil, f-tallali-  
 yat, d-yid-Kokklu. Zizin n-usarsur nttogg sid-risont id-guni, tinuda  
 n-wisse, tinuda n-taini, tirawwahin i bhant, tigninin, id-buzom-  
 mur.

S-yiziwoyon f-tzerrayin-mson natti-int i-zzawal. S-tsoqast  
 nttogg timradin f-trasswin, nssara-tait.

S-san nttogg tirattin d-yipunan n-yizbad, f-tazriwin, d-yid-  
 Kokkabu i nttattaf sid-s iman-mna tazdait, d-yifasson n-tasnayin  
 d-yid-sskkal i-yippal, f-tatanin itahsiwin, d-azawat i-yigaddidoni  
 d-sddalwan, f-tberradiyin. Nmssal imi n-takarwait s-san.

Rien ne se perd du palmier. Mousmettons les épines sur notre poitrine en guise d'épingles à bon marché pour tenir les vêtements ou les voiles des jeunes filles. Avec ces épines également on attache le linceul des morts. Quant une tisseuse tasse la chaîne, c'est avec une épine de palmier qu'elle maintient les fils à égale distance. Quand le métier est un peu détendu, elle le resserre au moyen de cordelettes de tension et des épines.

Je pourrais sans doute te dire encore beaucoup de choses au sujet de ce que les Ouarglis retirent du palmier. C'est bien en toute vérité qu'ils disent : "Le palmier est la mère des Ouarglis." La mère nourrit ses enfants : le palmier leur donne des dattes qui sont leur vie. Il leur donne même son sang, qu'est la sève, pour eux boisson douce et rafraîchissante. Il leur donne son cœur, l'*agrouz*, que l'on offre à la jeune mariée et à ses suivantes, et que les Ouarglis mangent chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Le palmier se dépouille même de sa peau, c'est à dire de ses palmes dont on fabrique des lits, des outils de travail au jardin ou à la maison. C'est bien une bénédiction de Dieu. Les Ouarglis ont raison de l'aimer et d'y porter toute leur attention. Sans lui, ce serait la mort des Ouarglis et le sable, petit à petit recouvrirait Ouargla. Que Dieu nous en préserve !

Voici une fable qu'un Ouargli a composée pour moi :

Le palmier est la mère des Ouarglis.

Sans lui, ce serait pour tous la mort.

Un jardinier avait une palmeraie :

Il s'y rendait régulièrement, sans cependant trop se fatiguer.

Un jour, il en eut assez et décida de prendre du repos,

Parce que le palmier, disait-il, ne lui rapportait rien.

Il resta donc chez lui avec ses enfants,

Sans cesser pour autant de manger et de boire.

Un jour, leur (réserve de) blé s'épuisa.

Ula d'ira u-yudi s-tazdait. Fadriwin nqaffal idmaron-mna sid-  
 nisont, d imastagon i llan ul-aylin, i naffagon i-yiqqan n-yibulayon  
 n-tajziwin d-ai-n i n-yirad. S-natninti ddib aq ttaqqonon alkattan  
 m-bab-on i mmutor. Zamttut, mini talla tttaddas, tssommisa  
 ulman s-tadri. Matta azetta yrhaf, thazzag-i s-tallatin f-fadriwin.

Ad-zomra abani, ak-iniy uylab n-nhiyat i ttaqqon At-Warqron s-  
 tazdait. S-wam-mu awal-onon d awal i qqaron i: «Fazdait d na-  
 nna-s n-At-Warqron.» Nanna tatti' issa i-tarwa-s; tazdait tatti'-  
 ason tiini i llan d wruh-onon; tatti'-ason ula d idammom-s  
 i llan d allagmi, d iswa-non miqlaw i sbradon ul; tatti'-  
 ason ulad ul-s i llan d agruz as-d-tawin i-talt d-yid-buya-s,  
 d-At-Warqron ttatton makh-t-ufin. Fazdait tttakkas ula d aylin-s  
 i llan f-tuffawin-s i ttaqqon sid-nisont lokwas d-yid-ira n-yihdam  
 n-tomma f-taddart. Yadi nattat f-tanommirt n-Rabbi. At-War-  
 qron n-ayr-onon alhagg a-tst-shon, awin-az-d-lahbar; bla nattat  
 at-tead tamttant n-At-Warqron s-yiadi, s-yikkah ikkah ad-ya-  
 don Warqron, ain-ibaggad Rabbi!

Stay-u iggat-toufust yassili-yi-tst-sd iggm ag-garqron f-tazdait:

Fazdait d nanna-s n-At-Warqron,

Matta u-talli ntat, ini gag ad-mimaton.

Iggm-uhommas n-ayr-s taqommi,

Yattah dima n-di-s, bla a-u-d-yagya.

Iggm-m'ass yattnawa; natta yshs d artaji,

Biha ntat w-as-d-tttiwi ula d ira.

Yqqim natta f-tarwa-s yor-on,

Dima natnin dai ttatton, tssom.

Iggm-m'ass qdan-ason alhabbat.



Notre homme revint à la palmeraie.

Il constata qu'on lui avait abîmé les glacis de la clôture :

C'est probablement un jeudi que cela s'était produit.

Il s'assit au pied d'un palmier et se mit à pleurer,

Se demandant ce qu'il allait pouvoir faire à présent.

Le palmier lui dit : "C'est bien fait,

Puisque, l'autre jour, tu es parti, en colère contre moi.

Pourtant, je ne cesse de t'être utile,

A toi et à tous ceux qui habitent ta maison.

Grâce à moi, tu fais des nattes, des bannes,

Des cordes, des lits, des récipients à puiser l'eau,

Des couffins et des cordeaux, choses introuvables,

Des ensouples et des piquets, dont les femmes sont si contentes.

Tu es parti comme si l'on t'avait chassé.

Regarde ton camarade, comme il prend soin de ses palmiers.

Donne-moi toujours ton travail, afin que je te donne aussi.

Ainsi nous nous soutiendrons l'un l'autre :

Ce que je te donnerai fera ta joie,

Car, dit le proverbe, pour celui qui chôme, elle chôme."

---

Yədwəl huya-t-na n-təmimi-ɔ,  
 Yaf-əd middəni Kəbən-as ləmšəyat,  
 Abani Kəbən-as-təit d as n-nhəmis.  
 Yəqqim waddai n-təzdait yəttəu,  
 F-matta alʔad-yəzwa ad-ig imar-u,  
 Zəina-y-as təzdait i: Ag ifən am-mənya,  
 Biha-n, azz-in i təwid təbəd fəll-a.  
 Nəššin dima, dima nəffəy-ak,  
 Šəkkin d-yid-bab-on illan taddart-ək:  
 Təttəgəd sid-iu tihsar t-tənnatin,  
 Iynan d-lokwas f-təgninin,  
 Zinayin f-təzriwin i-yuttwifint,  
 D-yifzəzəon d-yizəzəon illant tisdman fərrəhnt.  
 Iman-ək təwid am-məsi izək-ak hədd.  
 Nkəd huya-k dima f-təzdayin-əs ibədd.  
 Uš-iyid dima ab-akk ak-uša,  
 S-wam-mu an-naf an-nəmmət iman-əna;  
 Ai-n ak-ušiy, at-fərrəd sid-əs,  
 Biha:" Mmu qqimən, təqqim sid-əs."

---

